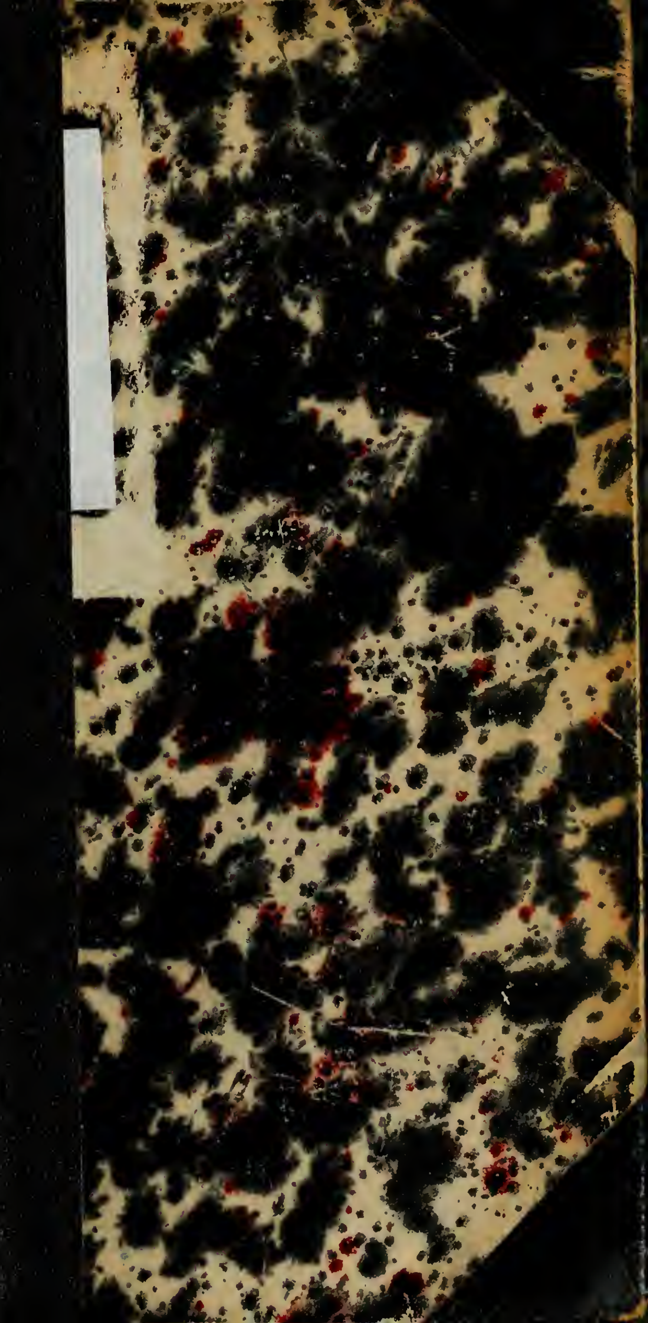


CONFÉRENCES CONVENTUELLES

INTRODUCTION

AU

DOGME CATHOLIQUE

LES PROPHÉTIES

TOME DEUXIÈME

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous avons lu, par ordre du très révérend Père provincial, les Conférences prêchées par le T.-R. P. Monsabré, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Elles répondent parfaitement à ce titre : Introduction au dogme catholique. Elles seront utiles non seulement aux esprits sincères qui cherchent la vérité, mais encore aux fidèles qu'il importe de confirmer dans leur croyance et de prémunir contre les erreurs antichrétiennes. C'est là notre sentiment.

Fr. Aug. MARTIN,
Des Frères Prêcheurs, maître en théologie.

Fr. Paul MONJARDET,
Des Frères Prêcheurs, prédicateur général.

IMPRIMATUR :
Fr. Bern. CHOCARNE,
Prieur provincial.

CONFÉRENCES CONVENTUELLES

INTRODUCTION

AU

DOGME CATHOLIQUE

LES PROPHÉTIES

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TOME DEUXIÈME

SIXIÈME ÉDITION

A. F. Simard 6.1.92

PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

1891

DE LA

PRÉPARATION RATIONNELLE

DE

L'ACTE DE FOI

PAR L'EXAMEN DES PROPHÉTIES

1858—1859

ONZIÈME CONFÉRENCE

DE LA NATURE ET DE LA POSSIBILITÉ DE LA PROPHÉTIE

Messieurs,

Avant de vous proposer la question qui doit nous occuper cette année, je dois vous rendre compte du chemin que nous avons parcouru. Le premier mot du symbole catholique, objet de nos études, nous a mis en présence de deux puissances dont le propre est de saisir le vrai. Ces deux puissances, issues du même principe, se tiennent unies par des offices réciproques, qu'elles ne peuvent se refuser sans se rendre coupables d'un attentat qui les divise et qui les blesse mortellement en les divisant. La foi élève la raison dans un monde supérieur à la nature, et étend l'horizon de ses connaissances; elle dirige l'esprit humain et le défend, tant contre ses propres égarements que contre les égarements d'autrui ; elle

abaisse, vers le peuple, les vérités qu'il ne peut saisir par la force d'une démonstration, et le met en possession du bien que Dieu destine à toute intelligence. La raison se prépare à la foi, par l'examen des preuves qui établissent avec certitude le fait de la parole de Dieu ; elle opère sur les principes révélés, les rapproche l'un de l'autre, les féconde, contemple et admire les proportions d'ensemble de l'édifice surnaturel ; elle s'anime au bruit de la discussion, grandit devant la résistance, et combat généreusement toute opposition aux vérités descendues du ciel, par la bouche de ceux à qui Dieu a confié la mission d'enseigner le genre humain [1]. A ces conditions, l'accord se soutient et se perpétue entre les deux filles de Dieu

Mais l'esprit d'erreur tend à les séparer, soit en exagérant les droits et les forces de la raison au détriment de la foi, soit en poussant au delà de ses justes limites l'importance de la foi au détriment de la raison. Nous avons pris nos précautions contre ces fâcheux excès, en réfutant patiemment le rationalisme, le mysticisme, le sentimentalisme et le traditionalisme. Ces réfutations nous ont imposé l'obligation de développer particulièrement les offices

1. Voyez deuxième Conférence.

de la foi relativement à la raison; s'il reste quelque lacune sur ce point, elle ne peut être remplie que par une exposition méthodique de chacun des dogmes du christianisme. Mais nous ne nous sommes point suffisamment étendus sur les offices de la raison relativement à la foi. Il en est un surtout qui appelle notre attention, et qui va demander de longues explications : c'est celui qui consiste à préparer l'âme humaine à l'acte de foi, par l'examen des motifs de crédibilité. Avant de nous soumettre à la parole de Dieu, nous voulons savoir s'il a parlé : c'est notre droit et notre devoir. La certitude, en cet endroit, justifie tous les abaissements de notre intelligence devant les mystères insondables de la foi, et condamne, avec un irrésistible empire, l'orgueil philosophique qui s'efforce d'échapper aux étreintes du dogme catholique. Ce n'est plus assez de dire : Il est beau, il est bon de croire; dès qu'on sait que Dieu a fait retentir sur le monde son Verbe de vérité, l'esprit humain tombe sous le coup d'une nécessité à laquelle il ne peut se soustraire sans offenser, par une opposition sacrilège, la souveraine autorité de Dieu.

J'ai énoncé, Messieurs, les divers motifs de crédibilité : ce sont les prophéties et les miracles qui attestent l'intervention de Dieu dans la vie humaine. J'y

ajouterai les témoignages, dont la lumière rapproche, de chaque époque et de chaque génération, les oracles prononcés et les prodiges accomplis dans les temps les plus reculés de l'histoire. Je ne demande point votre attention, car il me semble que je l'obtiens du moment que je vous propose les graves questions que je vais traiter ; mais je demande la grâce de Dieu, qui doit me transporter d'abord, et vous avec moi, dans le monde prophétique. Etudions, aujourd'hui, la nature et la possibilité de la prophétie.

I

Toute manifestation d'une chose cachée qu'inonde la lumière divine peut être appelée une prophétie. Dans ce sens, la prophétie s'étend à tout ce que Dieu voit et révèle à ses créatures, comme la vision corporelle s'étend à toutes les couleurs, la connaissance naturelle à toutes les vérités que l'intelligence pénètre et environne de ses rayons. Le moyen prophétique, la très pure et très parfaite lumière de Dieu, entrant jusqu'aux plus intimes profondeurs des êtres, ils ne peuvent se dérober aux âmes privilégiées que le soleil éternel abreuve de ses splendeurs. Donc, mystères augustes de la vie divine, harmonies angé-

liques, secrets de la nature humaine, ordre et proportion du monde, attitude invisible de leurs éléments, rapports cachés des choses créées et des événements, faits indéterminés qui flottent dans les nuages de l'avenir, la prophétie embrasse tout cela. Cependant, parce qu'elle a pour objet des choses naturellement éloignées de notre connaissance, plus un objet se tient à distance de nos moyens naturels de vision, plus il appartient à l'ordre prophétique.

Or, Messieurs, dans cet ordre prophétique, on distingue trois degrés. Le premier contient tout ce qui est simplement éloigné de nos sens et de notre intelligence. Je vois, je touche un objet qu'on me présente; je contemple et j'admire les merveilleux édifices d'une ville que je parcours en artiste avide de chefs-d'œuvre : il est évident que, dans ces deux cas, je n'ai pas besoin de révélation. Mais, si les espaces se jettent entre moi et les objets, je ne puis plus rien voir qu'autant qu'une puissance supérieure supprime le lointain et rapproche de moi, par des images sensibles, les choses qui me fuient. Dieu me visite pendant mon sommeil. Il me touche discrètement, m'éveille et me dit : Fils de l'homme, regarde! Et voilà que, placé aux extrémités de l'occident, j'aperçois tout à coup les extrémités de l'orient; la terre a redressé ses courbes, une cité m'apparaît

pleine de bruit et de confusion. Un peuple s'agite, prend ses armes, se met en marche, et s'avance vers les frontières de ma patrie. Je lis dans ses yeux l'amour du butin et la soif du carnage; surpris, épouvanté, je pousse un cri terrible, j'annonce à mes concitoyens le malheur qui les menace : je prophétise. Pareillement, je pense et je vois mes pensées, mais les vôtres me sont un mystère. Vous pouvez, d'un mot, déchirer le voile importun qui me dérobe votre vie intime et me faire entrer dans votre âme : si vous gardez pour vous ce mot, si vous vous taisez, je ne suis plus qu'un étranger. Je côtoie le fleuve de votre vie, sans pouvoir plonger mon regard dans ses eaux profondes; elles me sont cachées par l'escarpement des rives. Mais, que Celui qui illumine toute âme vivante veuille bien me dire la parole que vous n'osez pas dire, je connaîtrai votre âme : je serai prophète au premier degré. C'est par une lumière prophétique que la très sainte humanité du Sauveur pénétrait les pensées. Ces paroles évangéliques : *Videns Jesus cogitationes cordis illorum* [1], désignent non seulement la connaissance divine, mais la connaissance participée que Jésus-Christ recevait de sa divinité, dans son humanité.

1. Luc., cap. IX, v. 47.

Au-dessus des mondes physiques et métaphysiques, il y a le monde divin ; au-dessus des espaces naturels, les espaces surnaturels, dont les lointains sont tellement profonds que tout esprit créé doit désespérer d'y parvenir, dût-il marcher pendant d'interminables siècles. De là, Messieurs, un second degré de l'ordre prophétique, dont le caractère spécifique est l'inaccessibilité. Là se tiennent les objets qui surpassent universellement les forces natives de l'homme et des esprits angéliques, non pas qu'il soit impossible de les connaître en eux-mêmes, *secundum se*, mais parce qu'on ne peut les connaître de soi-même : il faut que Dieu les abaisse jusqu'aux frontières de la création, par la projection de sa propre lumière. Tels sont les mystères de la vie divine, de la grâce et de son économie, des destinées glorieuses de l'humanité appelée à une participation ineffable de la nature même de Dieu. Ces grandes choses, que notre bouche mortelle ose nommer, nous sont connues par une révélation prophétique.

Mais, si nous considérons la succession des mouvements dans notre vie, et des événements dans l'histoire humaine, le plus profond des lointains, c'est celui du temps, où se cachent les faits qui n'ont aucune raison d'être nécessaire et absolue, les futurs contingents. Leur existence n'étant déterminée

que dans la prescience divine, il nous est impossible de les voir en eux-mêmes, comme les choses simplement séparées de nous par un espace, quel qu'il soit. S'ils nous apparaissent, c'est avant leur acte présentiel : voilà pourquoi ils ont toujours été considérés comme l'objet propre de la prophétie. En effet, leur indétermination même, dans des causes libres, répond avec plus de rigueur aux exigences étymologiques du mot *prophétie*, qui signifie *voir à l'avance*.

Ces idées ne sont pas de moi, Messieurs ; vous reconnaissez, sans doute, à leur merveilleuse précision, l'enseignement de notre grand docteur saint Thomas [1], qui déjà nous a servi de maître, quand nous avons dû définir les rapports de la foi et de la raison. J'aime à m'appuyer sur ses principes, car je suis sûr d'y trouver la terre ferme et le roc immobile. Cette confiance me manquerait, si je n'avais pour vous instruire que mon ignorance et ma faiblesse. Saint Thomas nous a donc conduits, par une progression, jusqu'au degré suprême où les ténèbres plus profondes et la lumière plus vive donnent à la prophétie le nom qui lui convient. A ce point, il faut exclure tout objet, tout phénomène, tout évé-

1. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 171, art. 3, c.

nement, tont mystère qui n'a de rapport qu'avec le présent, et définir la prophétie : « une prévision ou un pressentiment, joint à la prédiction certaine d'un fait à venir, qui ne peut être connu dans les causes naturelles. » Tous les mots de cette définition se soutiennent; vous ne pouvez en retrancher un seul, sans pervertir la notion propre de la prophétie et sans vous exposer à des méprises sur sa nature.

C'est une prévision ou un pressentiment, joint à une prédiction : c'est-à-dire que, par une communication idéale, imaginaire ou sensible de la prescience divine, l'avenir se rapproche de l'intelligence, de l'imagination ou des yeux du prophète. Il voit, il sent et il décrit. Sa parole procède directement de l'acte intérieur qui le met en relation avec les temps qui ne sont pas encore. Jetez au vent des paroles hardies et téméraires, que l'événement vient justifier plus tard par un inexplicable destin, vous n'êtes pas prophète : car votre prédiction est sans liaison avec le phénomène intérieur qui commence tout acte prophétique, et n'a, avec les faits accomplis, qu'une connexion fortuite dont vous êtes le premier surpris. S'il me plaisait aujourd'hui, par exemple, de prédire la ruine de Paris pour le mois de février 1870, ce serait à coup sûr une parole hasardée, car je ne vois, ne sens rien, qui m'annonce une pa-

reille catastrophe. A supposer qu'elle se réalise, je serai plus stupéfait qu'aucun autre de l'avoir prédite.

La parole prophétique, directement liée à l'acte intérieur qui la précède, doit rencontrer certainement le fait qu'elle annonce. Toute formule conjecturale, tout à peu près, rentrent dans le domaine de notre science imparfaite; à plus forte raison, toute équivoque et toute ambiguïté, qui, loin de déterminer l'événement, a besoin de l'événement pour être déterminée. Les devins du paganisme ont poussé ce stratagème à sa suprême perfection. Ils savaient profiter des infirmités de la syntaxe, pour construire leurs oracles de telle façon qu'ils fussent toujours vrais, quoi qu'il arrivât. Pyrrhus, avant de combattre les Romains, va consulter le dieu, afin de se rassurer d'avance sur l'issue du combat; le dieu, instruit par de bons grammairiens, lui répond en ces termes : *Dico tibi, Pyrrhe, populum romanum te victurum esse.* Cette phrase contient un double sens qu'il est impossible de traduire en notre langue : elle signifie que Pyrrhus vaincra ou qu'il sera vaincu, ce qui n'était pas difficile à prédire. Pyrrhus s'y laissa prendre, cependant. Il ne connaissait pas à fond la règle du *que* retranché, dont les dieux faisaient, alors, un abus considérable : c'est pourquoi il méprisa les conseils du plus sage et du plus dévoué

de ses capitaines, et marcha à sa défaite. Plus d'un Pyrrhus fut victime des oracles païens.

Ces oracles, Messieurs, manquaient de certitude, c'est-à-dire qu'ils ne déterminaient pas à l'avance l'événement qu'ils annonçaient, comme cela doit être dans toute prophétie véritable. Mais prenez garde, je vous prie, d'éviter ici une confusion qui détruirait le caractère propre de l'acte prophétique. C'est, avons-nous dit, une prévision d'où procède une parole; cette parole doit avoir, avec le fait qu'elle annonce, une connexion certaine; mais cette certitude ne doit point être commandée par une nécessité, ce qui arriverait si l'objet d'une prédiction était infailliblement contenu et pouvait être infailliblement vu, dans une cause naturelle actuellement présente. Un médecin prédit, sur des symptômes qu'il connaît par expérience, les péripéties et l'issue d'une maladie. Un astronome soumet à des calculs la marche régulière des astres, et annonce leurs phases diverses; il emprisonne, dans des lignes inflexibles, la course de certains météores, et détermine l'époque précise de leur disparition et de leur réapparition. Un homme public, instruit par de longues études historiques et de profondes méditations, considérant l'état présent d'un peuple, lui promet des prospérités ou des revers, des gloires ou des opprobres.

Henri VIII est au pouvoir, et son exécrable amour pour une femme adultère attriste les honnêtes cœurs; la reine est tombée, l'intrigue et le vice sont entrés triomphants dans la couche royale : alors, des voix austères se font entendre, qui annoncent l'apostasie prochaine de l'île des Saints. Les crimes du souverain, les passions des grands et le vil caractère du peuple contenaient en germe cette catastrophe. Louis XV oublie son nom, son honneur, sa puissance même dans des orgies dignes du Bas-Empire; ses débauches couronnées semblent inviter la noblesse qui entoure son trône à une universelle corruption. L'incrédulité, compagne indulgente des vices qui désirent vivre sans remords, descend, des faîtes de la société, jusque dans les entrailles du peuple très chrétien. Tout est prêt pour la plus épouvantable des révolutions. Les prêtres de Dieu font retentir les chaires de prédictions menaçantes, et les nobles âmes attendent, dans l'angoisse, l'horrible épreuve que les événements leur préparent. Dans tout cela, Messieurs, il n'est rien qui sorte de l'ordre purement scientifique. Les effets, bien que cachés dans les causes physiques et morales qui doivent les produire, ne peuvent échapper aux regards d'un observateur. Prédire ces effets, c'est déduire avant terme une conclusion d'un principe infaillible.

Il n'en est pas de même dans l'ordre prophétique. L'homme y est affranchi de toute marche discursive. Il ne déduit pas; car les causes libres, encore inactives, ne lui révèlent aucun effet déterminé. Mais il voit les effets et les causes dans Celui qui contient toute cause et tout effet, il ne décrit les événements d'un âge futur que conséquemment à cette vision. Ainsi donc, voir et prédire certainement des choses qu'on ne peut connaître par le moyen des causes naturelles, c'est prophétiser. Un homme se lève tout à coup au milieu du peuple et s'écrie : « J'ai vu, et voici ce que dit le Seigneur : Le temps approche : cette ville si pleine du bruit de ses fêtes et de ses plaisirs, si fière de ses richesses et de ses victoires, la maîtresse des nations, la corruptrice des peuples, va être détruite. Ses ennemis s'avancent et l'entourent de tranchées. J'entends le bruit de leurs chariots, je vois les feux de leurs lances et de leurs boucliers. Ils se précipitent par la porte orientale, ils escaladent les murs, les écluses des fleuves sont rompues, les temples et les palais sont à bas, le soldat est captif, et les femmes gémissent comme des colombes, murmurant en leur cœur des hymnes plaintifs. C'est fait! Ninive n'est plus qu'un lac d'eaux troublées, Ninive est dévastée. O Ninive, qui penchera vers toi la tête? Où irai-je te chercher un con-

solateur [1]? » — C'est fait! Babylone n'est plus qu'un marais infect. Malheur à Babylone! Éternelles ruines! Éternelle malédiction! Éternel oubli! — Ou bien encore : — J'ai vu, et voici ce que dit le Seigneur : Un enfant naîtra d'une vierge sans tache, et on l'appellera *Dieu avec nous*. O Bethléem! la plus petite des villes de Juda, c'est de toi que sortira Celui qui doit conduire le peuple d'Israël. Les rois visiteront son berceau et baiseront respectueusement ses pieds; les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des présents. La voix qui crie dans le désert précédera ses pas; j'enverrai mon ange devant lui. C'est le bien-aimé de Dieu; il sera doux, aimable et tranquille, et sa voix ne troublera pas la place publique. C'est le grand lépreux qui porte nos iniquités; il sera couvert de plaies des pieds à la tête, on le pendra au bois d'infamie, on percera ses pieds et ses mains, on l'abreuvera de fiel et de vinaigre, on se partagera ses vêtements, et on tirera sa robe au sort; on branlera la tête devant son gibet, et on insultera à sa douleur; mais lui se taira, comme un agneau qu'on mène à la boucherie. La nature épouvantée pleurera sa mort. La ville qui l'aura tué sera entourée d'ennemis, l'abomination de la désolation rem-

1. Nahum, cap. II, III.

plira le temple saint, le sacrifice sera interrompu jusqu'aux siècles des siècles. Mais déjà le mort sera sorti du tombeau, car Dieu ne veut pas que son Saint connaisse la corruption ; le nouveau roi commandera d'une mer à l'autre mer, et jusqu'aux confins du monde; son règne n'aura point de fin. — Messieurs, un homme qui annonce de pareils événements et qui se rencontre avec eux, d'où qu'il vienne, quelque nom qu'il porte, qu'il soit pâtre ou fils de roi, laïque ou prêtre, ignorant ou lettré, cet homme est un prophète; car il voit ce qu'il annonce, il est mystérieux sans équivoque et sans ambiguïté, il détermine les événements futurs, pendant que les causes naturelles se taisent autour de lui. C'est dans le sein même de Dieu qu'il contemple les choses de l'avenir.

Mais, me direz-vous, cet homme, où le rencontrerons-nous? Vous le supposez, afin de mieux décrire la nature de la prophétie; mais la prophétie est-elle possible? — Je vais répondre à cette question, Messieurs, et compléter ainsi les notions que je viens d'exposer.

II

L'histoire nous apprend que tous les peuples ont entouré de leur vénération ceux qu'ils croyaient

mus par l'esprit divin. Les sanctuaires d'où sortaient les oracles étaient célèbres dans l'antiquité, et constamment fréquentés par une foule inquiète, qui demandait à l'airain des trépieds et à la poitrine tourmentée des devins et des sibylles les secrets de l'avenir. Le Prophétès des Grecs plongeait son tranquille regard dans les profondeurs du temps, voyait les choses cachées et interprétait la parole des dieux. Près de lui, le Mantis, couvert d'écume, agité de spasmes sacrés et de fureurs divines, racontait à ses consulteurs épouvantés ce qu'il voyait dans le lointain des espaces et des âges. Chez les Latins, le Devin (*Divinus*) empruntait son nom au dieu qui l'inspirait; le Vates écoutait d'une oreille attentive le langage mystérieux de son idole, et l'expliquait au peuple, le Præsagus, d'une nature subtile et impressionnable, se mettait en rapport avec la signification la plus éloignée des choses et des événements présents; l'Ariolus, attaché aux autels, y lisait les secrets du monde entier; le Fatidicus consultait l'inexorable puissance du destin, et prédisait le sort des individus et des nations; le souffle du vent, les entrailles fumantes des victimes, le vol des oiseaux, le sort des dés, les clartés ou la position des astres, servaient de moyens prophétiques à l'Auspice, à l'Augure, à l'Aruspice, au Sortilegus et à l'Astrologue. Mais

c'est au peuple hébreu qu'il faut demander le nom du prophète ; son Rohé, son Hozé, son Nabi, sont des voyants qui en appellent sans cesse au Père des lumières, à la source éternelle des inspirations. « La main du Seigneur est tombée sur moi, s'écrient-ils : *Facta est manus Domini super me.* Le Verbe de Dieu s'est fait entendre : *Factum est verbum Domini super me.* Son Esprit est entré dans mon âme : *Ingressus est in me Spiritus Domini.* J'ai vu, et voici ce que dit le Seigneur : *Vidi, et ecce quod dicit Dominus.* »

En faisant la somme des traditions, il faut donc reconnaître ceci, Messieurs : que la prophétie a, dans le genre humain, un nom et une définition autour desquels se groupent une profession, une croyance, une histoire. Or, ce seul fait me paraît prouver suffisamment sa possibilité; car, comme il n'y a rien d'impossible entre le ciel et la terre que l'absurde, je ne puis concevoir qu'un acte absurde ait, dans le langage des hommes, un nom et une définition, autour desquels se groupent une profession, une croyance, une histoire. Vous aurez beau dire que la superstition a envahi le monde prophétique; que, dans une multitude de cas, les peuples ont été abusés par l'astucieuse audace de ceux qui spéculaient sur leur crédulité : je serai d'accord avec vous, mais j'ajouterai que la superstition est

un excès qui suppose un acte régulier; que l'astuce ne réussit qu'en imitant des choses bonnes et possibles; que si l'acte prophétique était absurde la nature se fût révoltée contre lui, et que jamais il n'eût pris pied dans les fastes religieux de l'humanité. La sibylle s'écriait : — Il est temps d'interroger le destin. Dieu! voici Dieu!

Poscere fata
Tempus... Deus, ecce Deus!

Simulait-elle l'inspiration? Était-elle en proie au mal mystérieux qui torture les femmes exaltées par le fanatisme? Je l'ignore. Mais je sais bien que le peuple ne se fût jamais approché de son trépied, s'il n'eût cru, sur des bruits certains transmis d'une génération à une autre génération, que la divinité pouvait descendre dans une poitrine mortelle et la remplir d'oracles.

Et puis, Messieurs, considérez le sort étrange de la prophétie chez le peuple juif. Il conserve religieusement les oracles mêlés à son histoire, et, cependant, qui, plus que lui, avait intérêt à nier les communications d'un Dieu toujours armé contre ses penchants les plus chers? d'un Dieu qui, le plus souvent, ne parlait de l'avenir que pour épouvanter les générations présentes? Aveuglé par ses passions et

irrité par les menaces des prophètes, il les persécute, s'abreuve de leur sang, se réjouit sur leurs cadavres ; mais bientôt, vaincu par le remords et l'expérience des faits accomplis, il va baiser respectueusement les lignes magnifiques où il est dit que le Seigneur apparaît à ses serviteurs dans une vision ou pendant leur sommeil [1], qu'il vient à leur rencontre [2], qu'il leur parle la bouche sur la bouche [3], qu'il met son verbe sur leurs lèvres [4], qu'il leur fait entendre sa voix [5], qu'il les enlève et les transporte jusqu'à la source même de toutes les révélations [6].

Ces témoignages traditionnels supposent manifestement des faits publics, dont il est facile de conclure une possibilité en faveur de l'acte prophétique. A supposer qu'ils ne vous donnent pas la certitude, ils créent une présomption grave, impérieuse, qui vous défend de mépriser tous les oracles, par lâcheté ou par peur de rencontrer Dieu sur le chemin que fréquentent vos passions satisfaites. Partez de cette pré-

1. Si quis fuerit inter vos propheta Domini, in visione apparebo ei, vel per somnium loquar ad illum. (Num., cap. XII, v. 6.)
2. Occurrit illi Deus. (Num., cap. XXIII, v. 4.)
3. Ore enim ad os loquor ei (Moysi) et palam. (Num., cap. XII, v. 8.)
4. Ponam verba mea in ore ejus. (Deut., cap. XVIII, v. 18.)
5. Audivi vocem Domini dicentis. (Isai., cap. VI, v. 8.)
6. Spiritus quoque levavit me et assumpsit me. (Ezech., cap. III, v. 14.)

somption, et élevez-vous jusqu'à Dieu. S'il connaît l'avenir et s'il peut nous en donner la connaissance, tout est dit : la prophétie est possible.

Or, Dieu a laissé tomber lui-même cette parole, par la bouche d'Isaïe : « Je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre ; non, pas de semblable à moi, qui annonce dès l'origine les dernières choses, et, dès le commencement, ce qui n'est pas encore fait : *Ego sum Deus, et non est ultrà, nec est similis mei, annuntians ab exordio novissima, et ab initio quæ nondum facta sunt* [1]. » A cette parole, Daniel ajoutait : « Seigneur, vous connaissez toutes choses avant qu'elles arrivent : *Nosti omnia antequàm fiant* [2]. » Dieu connaît tout, et les phénomènes qu'il a renfermés originairement dans les causes aveugles de la nature, et les déterminations des êtres libres.

Pour expliquer cette connaissance anticipée des futurs libres, certains théologiens ont inventé une sorte de science moyenne, par laquelle Dieu voit, avant ses décrets, le côté par où doit fléchir la volonté humaine. Cette invention procède, dit-on, d'un profond respect pour la liberté ; mais, selon un pieux et savant auteur [3], « tous les vrais disciples de saint

1. Isai., cap. XLVI, v. 10.
2. Dan., cap. XIII, v. 42.
3. Vincent Contenson.

Augustin et de saint Thomas sont capitalement opposés à cette doctrine : *Veri sancti Augustini et divi Thomæ discipuli capitaliter adversantur huic doctrinæ.* » Dieu prépare nos cœurs, dispose nos voies et nous fait souverainement aboutir à ses adorables fins : tel est le sens exact d'une multitude de textes de la sainte Écriture, interprétés par les plus grands génies du christianisme. D'autre part, les plus hauts principes de la métaphysique divine ne nous permettent pas d'introduire en Dieu ce qui n'est pas lui, pour compléter son être, et c'est ce qui arriverait s'il connaissait quelque chose autrement que par une science première, infinie, absolue comme son être. — Qu'est-ce que le futur? — Une possibilité. — Qui peut donner aux possibilités un être déterminé? — La volonté de Dieu; sans elle, rien n'est déterminé. Sans la volonté de Dieu, rien n'est déterminé, et aussi rien n'est vu par Dieu; car Dieu est le moyen même de sa connaissance, sa connaissance et lui étant une même chose, un même acte. Il doit voir comme il est, et il ne peut voir comme il est qu'en voyant dans sa propre essence, en tant qu'elle est la cause généralissime et le type universel de tout ce qui est et de tout ce qui sera. En introduisant la science moyenne, on supprime en Dieu la suprême causalité, on attente à sa liberté, on restreint son

souverain domaine, on énerve les arguments qui combattent le naturalisme.

Telle est, en résumé, Messieurs, la doctrine thomiste, qui se réduit à dire que Dieu connaît tout, même les futurs libres, en lui-même, et par lui-même, en tant qu'il est la cause suprême de toutes choses. Je l'ai indiquée sans en faire valoir les arguments, parce qu'en somme elle n'est pas engagée dans la question que je traite présentement. Quoi qu'il en soit de la controverse des théologiens, touchant la manière dont Dieu connaît les futurs libres, tous s'accordent à dire qu'il les connaît.

Il les connaît, par ce qu'il est nécessairement l'intellectuel suprême et infini : *supremum et infinitum intelletuále* ; et il ne peut l'être que s'il est omniscient : omniscient en acte, et non en possibilité ; omniscient, non pas à la manière d'une intelligence dont la capacité sans rivages se remplit à chaque instant de nouvelles connaissances, sans jamais déborder, mais omniscient à la manière d'une intelligence infiniment riche de toutes connaissances, riche aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui.

Hier, aujourd'hui, demain ; est-ce que nous pouvons dire cela de Dieu? Sa vie est en présence du temps, sans être mêlée au temps, et ces trois époques

de la durée que nous appelons ainsi : le passé, le présent, l'avenir, ne sauraient être pour lui. Sa durée, c'est l'éternité, et son éternité, selon la définition profonde qu'en donne un philosophe chrétien, « c'est la possession parfaite et toute à la fois d'une vie interminable : *Vitæ interminabilis tota simul et perfecta possessio* [1]. » Le temps nous arrive goutte à goutte; nous en comptons tous les instants, et ces nombres qui se meuvent sans cesse l'un après l'autre, *secundùm priùs et posteriùs*, dit saint Thomas, jettent entre les événements des espaces qui nous paraissent infranchissables; mais, pour Dieu, le temps est comme un point dont il voit toutes les extrémités et tous les contours, où les époques se tiennent, tombant toutes à la fois sous le rayon visuel de son intelligence, comme tombent à la fois sous le rayon visuel du voyageur élevé sur le sommet d'une montagne, les fleuves, les ruisseaux, les forêts, les hameaux qui peuplent une vallée.

L'existence simultanée de l'éternité et du temps, d'une durée qui se tient toute d'un seul coup, et d'une durée dont les parties se succèdent, les unes n'étant plus, les autres n'étant pas encore, le présent se réduisant à un point indéterminable — deux

1. Boëce.

vies dont l'une, indivisible, enveloppe, comme une sphère, celle qui est divisible : voilà, Messieurs, un mystère immense, qu'il faudrait expliquer, ce me semble, avant de contester à Dieu la puissance de prévoir, avant même de chercher à expliquer cette puissance, dès qu'on la lui accorde.

Mais, n'eussions-nous aucune donnée métaphysique sur laquelle il nous fût permis d'appuyer directement cette affirmation : Dieu connaît les choses futures, nous ne devrions pas l'abandonner encore, car les nécessités du gouvernement divin la réclament. Si l'avenir était scellé pour Dieu, comme pour nous, il ne pourrait plus diriger toutes choses qu'avec des tâtonnements pleins de périls pour sa puissance suprême et pour la destinée finale de toute créature. A chaque instant, des complications nouvelles viendraient embrouiller la trame de ses desseins ; pendant que le monde physique marcherait en paix, sous l'empire de ses lois inflexibles, le monde moral le jetterait dans des perplexités sans cesse renouvelées, et, comme un ouvrier malhabile à contenir les jeux d'une puissante machine, il se dirait, à chaque instant : Que vais-je faire? — Comprenez bien cela, Messieurs : Si nous admettons que telle est la position de Dieu, nous nions son gouvernement providentiel sur la plus noble partie de son

ouvrage, le monde des intelligences libres : c'est le déisme. Je vais plus loin : nous admettons dans une simple créature une énergie capable de dérouter Dieu et de le supplanter dans la direction de ses œuvres; c'est-à-dire, nous donnons la main au panthéisme humanitaire. Confessons donc le noble et saint mystère de la prescience divine, si nous voulons éviter deux erreurs pleines d'effroyables mystères.

Je vous entends : vous ne refusez pas à Dieu la connaissance de l'avenir, mais vous voulez qu'il la garde pour lui, que son omniscience soit entourée de toutes parts comme de barrages qui en arrêtent l'écoulement. Qui vous rend si hardis que d'imputer à la divinité un de vos vices? Vous êtes égoïstes : soyez-le, si cela vous plaît; mais ne faites pas remonter vos stériles passions jusqu'aux entrailles paternelles de Dieu. C'est le souverain bien, et le souverain bien aime à se répandre : *summum bonum est sui diffusivum.* Il se donne à lui-même, et, par ses largesses intimes, il peuple d'une chaste génération la solitude de sa grande nature; mais, après cela, il n'est ni épuisé ni concentré en lui-même : il donne de son être et de sa perfection à tout ce qu'il crée. C'est pour cela que nous sommes, que nous vivons, que nous pensons, et que nous portons

en nous-mêmes la vive image de notre Père des cieux. Faut-il vous répéter ici, Messieurs, tout ce que j'ai dit à propos de la révélation? Je pense que c'est inutile. Si Dieu fait parler la nature, s'il nous permet d'épancher, dans un verbe qui éclaire et qui touche nos pensées et nos sentiments, notre science et notre amour, il ne peut pas être réduit à se taire. Il ne peut pas, ce grand muet, nous contempler à travers le ciel étoilé, voir les mouvements de notre vie, connaître les abîmes où nous entraînent nos passions, et ne pas nous dire : Prenez garde; vouloir venir à notre secours, et ne pas nous dire : Attendez-moi; nous visiter, si cela lui plaît, et ne pas nous dire : Préparez-vous. En lui refusant de révéler l'avenir, nous n'offenserions pas moins sa perfection qu'en lui refusant de le connaître.

Dieu connaît donc l'avenir, il peut en communiquer la connaissance, la prophétie est possible; voilà qui est pour moi une vérité aussi claire que le jour. Contre cette vérité, je n'ai rencontré qu'une misérable objection dont je ne vous ferai pas grâce. « Il est évident, a-t-on dit, qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas. » Cela serait vrai, Messieurs, si l'avenir était purement et simplement le néant. Mais, n'en déplaise aux ennemis de la prophétie, l'avenir est une réalité, soit dans

les causes qui le préparent, soit dans la science éminente et transcendante de Celui qui vit avec tous les temps, et pour qui tout est certitude. Quand un astronome se met en rapport avec les lois naturelles qui doivent amener les phases ou le retour d'un astre en mouvement, ces phases et ce retour sont pour lui des réalités, bien qu'elles n'existent pas présentement à l'état d'effets produits; mais il les voit dans leurs causes. De même, quand une âme privilégiée est mise en rapport avec la science infinie de Dieu, qui connaît d'une manière certaine toutes les choses futures, ces choses deviennent pour elle des réalités, bien qu'elles n'existent pas à l'état de faits accomplis; car il suffit qu'elles soient vues à l'état de possibilités déterminées dans la prescience divine. Donc, j'ai bien dit : cette objection, à propos de la possibilité prophétique : — Il est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas, — est une objection misérable. Elle accuse, ou la profonde malice de l'iniquité qui se ment à elle-même, ou une profonde ignorance des principes élémentaires de la philosophie. Choisissez, Messieurs; et, selon que vous aurez choisi, donnez à Voltaire le nom qui lui convient [1].

1. *Philosophie de l'histoire*, chap. XXXI, *Des oracles*.

Il est temps de finir ; mais, avant de vous quitter, je veux me servir des principes que je viens d'établir, pour vous rendre un hommage. Si vous vous appliquez à vous-mêmes cette vérité : La prophétie est possible, — vous verrez que non seulement elle honore Dieu, qui connaît et révèle l'avenir, mais qu'elle vous honore. Elle vous honore, car elle vous apprend que le maître de la vie peut vous traiter avec respect, en vous prévenant contre les surprises brutales du temps et des événements. Elle vous honore, car elle vous apprend que, grâce à la révélation des secrets divins, vous pouvez préparer de loin les générations qui naissent de votre sang aux épreuves ou aux gloires de l'avenir. Elle vous honore, car elle vous apprend que Dieu peut achever en vous sa ressemblance, en ajoutant à la science du passé et du présent la science des âges qui ne sont pas encore, et en vous mettant avec lui, par la lumière prophétique, au centre des temps. Configuré à l'omniscience divine, debout sur ce point culminant d'où son l'œil embrasse toutes les époques, l'homme, participant de la science divine, peut dire, avec plus de fierté que le grand poëte Schiller : « Je ne suis pas le citoyen du jour qui passe, je suis le citoyen des siècles à venir. »

DOUZIÈME CONFÉRENCE

DE L'ACTION DE DIEU DANS LA MISSION PROPHÉTIQUE

Messieurs,

La définition de la prophétie, excluant toute vision de l'avenir dans les causes naturelles, nous met nécessairement en présence de Dieu. C'est lui qui, placé par son immobile et indivisible durée au sommet d'où les temps apparaissent sans nombre et sans succession, voit, d'un seul coup, tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera; c'est lui qui contemple, dans leur cause universelle, toutes les choses et tous les événements; c'est lui qui, par égard pour notre faiblesse et par amour pour notre perfection, laisse tomber de son sein, menaces, promesses, avertissements mystérieux, afin de prévenir nos oublis, nos désespoirs, nos folies, et, aussi, afin de nous configurer à son omniscience, de nous placer

avec lui au centre des temps, de faire de l'homme, dont les jours sont courts et la vie fragile, le citoyen des siècles à venir. Enfin, l'acte prophétique est originairement un acte divin.

Il n'est donc pas au pouvoir de l'homme de se donner lui-même comme représentant de Dieu, en tant que révélateur de l'avenir; mais celui-là seul que Dieu a choisi et consacré par sa présence illuminatrice a droit au titre auguste de prophète : c'est-à-dire, Messieurs, que, pour qu'il y ait des prophètes et des prophéties, il faut qu'il y ait une mission prophétique. Or, toute mission suppose deux termes : celui qui envoie, et celui qui est envoyé; celui qui envoie, maître souverain de son choix et de ses lumières; celui qui est envoyé, recevant des communications, les manifestant et les prouvant à ceux à qui elles sont destinées. D'où deux choses à considérer dans la mission prohétique : l'action de Dieu, et le concours de l'homme. Après avoir écarté diverses suppositions qui pourraient troubler nos idées et fausser notre jugement, je vais décrire aujourd'hui l'action de Dieu.

I

Puisque la prophétie vient de Dieu, il faut bien,

Messieurs, que Dieu se communique aux prophètes ; mais il n'est pas nécessaire qu'il s'approche, qu'il s'ouvre et reçoive leur esprit, comme il reçoit dans les cieux l'esprit des bienheureux auxquels il révèle le secret de son essence, raison suprême de toutes choses. Le prophète, disent les saintes Lettres, regarde de loin les choses divines [1], comme le navigateur les constellations propices qui dirigent sa course sur les flots où les hommes, qui passent depuis si longtemps, n'ont laissé ni empreintes ni chemins ; tandis que le juste qui a touché les terres sacrées de la patrie, et qui s'y enivre de la félicité promise, contemple de près, voit la lumière dans la lumière ; car « il a établi sa demeure devant le visage adorable de Dieu : *Habitabunt recti cum vultu tuo* [2]. » Entre l'une et l'autre vision, il y a les abîmes qui séparent la perfection commencée de la perfection consommée. La vision prophétique peut varier selon les latitudes du temps, comme varient la lumière et la chaleur selon les latitudes du globe ; mais la vision béatifique est à jamais fixée. Elle remplace ou, plutôt, elle achève toutes les communications et épanchements de l'astre divin ; c'est pourquoi saint Paul a dit qu'à son approche les prophéties elles-mêmes

1. Erant a longè aspicientes. (Hebr., XI, 13.)
2. Ps. CXXXIX.

tomberaient dans le vide : *Prophetiæ evacuabuntur*[1].

Nous écarterons donc, Messieurs, la supposition de ceux qui prétendent que les prophètes voient l'avenir dans l'essence divine elle-même. Cette supposition, qui paraît faire honneur aux envoyés de Dieu, ruine par la base la démonstration qu'on peut tirer des prophéties, car elle nous établit sur une impossibilité. Rien ne la justifie, ni la nécessité du commerce de l'intelligence humaine avec l'intelligence divine, quand il s'agit d'acquérir la connaissance des choses cachées, ni les subtiles distinctions par lesquelles on s'efforce de séparer la vision prophétique de la vision béatifique.

Dieu dispose de tous les êtres, comme d'instruments dociles qui plient, sans murmure, à ses souveraines volontés. Sous ses mains habiles et puissantes, les éléments de la matière sont prêts à prendre toutes les formes; notre entendement, notre imagination, nos sens, comme une cire maniable et ductile, peuvent recevoir de lui mille empreintes que nous demanderions en vain à la nature; les esprits supérieurs, baignés dans sa lumineuse essence, nous envoient, par un simple mouvement, les rayons brisés, amoindris, mais toujours éclatants de sa

1. I Cor., cap. XIII, v. 8.

gloire et de sa science : c'est assez de causes, ce me semble, pour expliquer le phénomène de la vision prophétique. D'autre part, la connaissance du prophète et la connaissance du bienheureux ne peuvent différer d'objet et de résultat, si elles ont toutes deux une même cause : la révélation de l'essence divine ne se partage pas ; l'essence divine est vue ou elle n'est pas vue. Dire que les prophètes la contemplent, non pas en tant qu'elle est l'objet de la béatitude éternelle, mais en tant qu'elle contient les raisons des événements futurs, c'est vouloir diviser l'indivisible. Dieu est l'objet de la béatitude éternelle par son essence même, et, son essence étant substantiellement la raison de toutes choses, on ne peut voir la raison des choses, soit présentes, soit futures, sans voir l'essence même de Dieu, sans passer, par conséquent, de l'état de voyageur, de pèlerin sur cette terre, à l'état d'homme fixé dans son terme suprême, sans arriver, bien que l'universel écueil de la mort n'ait pas été franchi, au port de l'inamissible félicité. Dût-on séparer, par un acte idéal, la raison des choses de l'essence qui les contient, on n'échapperait pas à cette difficulté ; car, voir en Dieu la raison des choses, c'est le voir dans ses rapports avec les créatures. Or, cette vision de Dieu lui-même, dans ses rapports avec les créatures, est postérieure et

dépendante, relativement à la vision de l'essence divine, objet de la béatitude éternelle, comme la vision des objets dans un miroir est postérieure et dépendante, relativement à la vision du miroir lui-même. La première chose qui tombe sous nos yeux, quand nous cherchons notre image dans une surface polie qui nous la renvoie, c'est la surface elle-même ; ainsi, la première chose qui se présente aux regards de l'intelligence humaine, quand elle cherche la raison des choses dans l'essence divine, c'est l'essence divine elle-même. Il est donc impossible de distinguer la vision prophétique de la vision béatifique, si l'on prétend que les prophètes voient l'avenir dans l'essence de Dieu.

Cette impossibilité, Messieurs, nous force de recourir à certaines ressemblances, figures, représentations, formes intelligibles que Dieu inonde de ses clartés et qui deviennent ainsi le moyen de la vision prophétique, ce qui n'empêche pas cette vision d'être appelée divine, parce que l'esprit, soudainement éclairé, remonte, par un mouvement spontané, vers la source de toute lumière, et fait lui-même la réduction des apparitions qui l'instruisent dans l'omniscience de Dieu. C'est plutôt cette illumination de l'esprit humain, par des images et des espèces, qu'il faut appeler le miroir de l'éternité, que l'essence di-

vine elle-même : car l'essence divine représente les choses par voie de causalité et d'exemplarité, c'est-à-dire en tant qu'elle en est le principe et le type éternels ; mais elle n'en reçoit pas les images pour les réfléchir comme un miroir, ce qui serait un acte imparfait, tandis que la lumière prophétique est un milieu dans lequel se dressent, pour arriver jusqu'à nous, les vérités cachées dans le sein de Dieu. C'est donc le véritable miroir de l'éternité, représentant la prescience de Celui qui, dans l'éternité, voit tout présentiellement : *Speculum æternitatis, quasi repræsentans Dei præscientiam, qui in sua æternitate omnia præsentialiter videt* [1].

Cette supposition, que le prophète voit l'avenir dans l'essence divine, étant écartée, il nous est facile de déterminer l'étendue et la durée de la révélation prophétique. Elle est essentiellement limitée aux figures que Dieu adapte lui-même à tels ou tels événements, bien loin qu'elle contienne toute la science de l'avenir. L'histoire, composée des actes divisés de la liberté humaine, n'a de connexion que dans la science infinie de Dieu ; c'est le principe commun qui fond ensemble toutes les époques et en constitue la magnifique unité. Il fau-

1. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 113, art. 1, c

drait voir clairement ce principe et en découvrir toute la puissance, pour connaître ce qu'il contient. Mais, s'il se cache, il n'est nullement nécessaire que les vérités qui en dépendent descendent toutes ensemble dans l'intelligence humaine. L'une après l'autre, elles peuvent faire leur apparition, poussées par la vérité première qui les couvre d'un vêtement, au moyen duquel nous les distinguons entre elles [1].

Limitée quant à son étendue, la vision prophétique est encore limitée quant à sa durée. Nous venons de le voir : ce n'est pas Dieu, principe et raison des choses, qui se communique à l'intelligence des prophètes ; c'est une forme créée qui descend vers eux, et leur représente individuellement les choses secrètes qu'ils doivent connaître. La lumière éternelle ne demeure donc pas en eux, comme une forme permanente et parfaite, ni ne constitue dans leur âme, par de continuels épanchements, une habitude qui ne convient qu'aux enfants de la patrie céleste. C'est un éclair qui passe et fend les ombres des vastes abîmes où sont ensevelis les temps futurs. Les faits n'y apparaissent qu'un moment, comme les fantômes qu'éclairent, dans une nuit d'orage, les lumières

1. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 171, art. 4, c.

rapides que dégorgent sur la terre les nuages tourmentés par les convulsions de la foudre. Quand le prophète a vu ce qu'il doit voir, c'est assez ; les ténèbres de l'avenir rentrent dans leur silence et leur immobilité. Pourquoi seraient-elles troublées davantage? Dieu a atteint son but. Ce n'est pas précisément pour élever un homme qu'il le choisit et le remplit d'une mystérieuse science, mais pour avertir, instruire et consoler son peuple. La permanence de l'illumination prophétique n'est aucunement nécessaire en ce cas : il suffit qu'elle traverse promptement l'esprit humain et lui apprenne ce qu'il doit savoir; après quoi l'homme rentre dans la condition des autres hommes. S'il garde le nom de prophète, c'est en mémoire de ce qui s'est accompli en lui et des oracles tombés de sa bouche dans l'histoire de l'humanité; si on le révère, c'est comme un sanctuaire où Dieu aime à faire ses apparitions [1].

Messieurs, ces explications nous mettent à l'aise, et nous permettent d'étudier l'action de Dieu dans la mission prophétique. Il intervient extraordinairement; cependant, il ne fait pas sortir l'homme de son état actuel, qui est l'état de vision médiate, pour

1. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 171, art. 2, c.

le faire passer à l'état de transformation finale, où l'on voit immédiatement les choses divines; mais il agit sur ses facultés présentes et selon le mode de recevoir de ces facultés.

II

L'homme peut recevoir les communications de Dieu de trois manières : dans son intelligence, dans son imagination, dans ses sens [1]. Dans l'intelligence, la lumière éternelle descend silencieuse et discrète. Elle éveille un instinct mystérieux, ou bien elle se projette sur les parois où s'agite la foule tumultueuse de nos idées. Mieux éclairées, elles se révèlent sans ombre; l'esprit en voit comme le fond et prononce des jugements tout imprégnés de la sagesse du Très-Haut. Dans l'intelligence, l'idée tombe du ciel, vêtue, par Dieu lui-même, de ses formes intelligibles et toute prête à se traduire par la parole. Semblable au maître qui enseigne à son disciple une vérité qu'il ignore ou lui apprend les faits de l'histoire, Dieu enseigne à ses prophètes les vérités qu'il lui plaît de communiquer aux hommes, et leur ap-

1. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 173, art. 2 et art. 3, c.

prend l'histoire des siècles futurs, sous la forme pure de l'idée; à cette différence, pourtant, que le maître parle à l'oreille de son disciple et ne se met que médiatement en rapport avec son âme, tandis que l'Esprit de Dieu, qui atteint fortement et suavement les confins de tous les mondes, touche immédiatement l'esprit humain, entre dans ses plus intimes profondeurs et lui inspire ce qu'il veut. L'âme de l'homme devient, alors, une harpe docile qui s'abandonne aux doigts de la divine sagesse, et fait entendre d'admirables sons, de célestes harmonies. Elle chante les noms glorieux des rois et des conquérants qui ne sont pas nés encore; elle chante les fléaux de Dieu, les guerres impitoyables; la chute des empires, les funérailles des peuples; l'esclavage des nations; les douleurs de l'exil; les consolantes promesses; le retour dans la patrie; de joyeux avènements, des jours prospères, la paix de l'univers, un règne bienheureux qui n'aura pas de fin. Ceux qui l'entendent, arrachés aux préoccupations et aux sollicitudes du temps et du monde présents, se jettent, tout émus et tout palpitants, dans d'autres temps et d'autres mondes. Voilà, Messieurs, le premier phénomène de la mission prophétique, que les théologiens ont appelé l'illustration de l'âme: *illustratio mentis;* l'inspiration, phénomène dont la

contrefaçon était connue chez les païens sous le nom de *mens divinior*.

C'est l'inspiration qui produit l'instinct prophétique, état imparfait et en quelque sorte rumenditaire dans l'ordre des communications divines. L'homme est emporté par un mouvement intérieur dont il ne peut se rendre compte : il agit sans savoir si c'est Dieu qui le mène; il parle comme un sage, mais il ignore que sa sagesse vient d'en haut. Ainsi, l'Esprit de Dieu se précipite sur Samson : le géant, trahi et enchaîné par ceux-là mêmes que sa force protège, écarte les bras, « et voilà que ses liens se brisent et se dissipent, comme éclatent et se consument les bois secs aux ardeurs d'un feu violent [1]; » glorieux symbole et vivante promesse de la toute-puissance dont Dieu veut faire usage contre les ennemis de son peuple. Jérémie quitte, en pleurant, sa demeure, les épaules courbées sous un joug et les bras chargés de chaînes : c'est l'instinct prophétique qui l'emporte à travers les rues de Jérusalem, dont ses humiliations annoncent le prochain esclavage. Caïphe prononce, devant le Sanhédrin, cette sinistre parole : « Il faut qu'un homme meure pour le peu-

1. Irruit Spiritus Domini in eum, et sicut solent, ad ardorem ignis, ligna consumi, ita et vincula, quibus ligatus erat, dissipata sunt et soluta. (Judic., cap. xv, v. 14.)

ple, et non pas que la nation périsse. » Il croyait ne servir que sa haine; mais, dit l'Évangéliste, « il ne parla pas de lui-même, il prophétisa [1]. »

C'est l'inspiration qui dicte à des hommes ignorants et inhabiles de merveilleuses réponses aux questions les plus imprévues. Jésus-Christ l'a promise à ses apôtres, en ces termes : « Quand vous serez livrés aux tribunaux, ne pensez pas à ce que vous devez dire ni à la manière dont vous le direz. En cette heure suprême, on vous donnera vos paroles. Vous ne parlerez pas, vous; mais l'esprit de votre Père parlera en vous [2]. »

C'est l'inspiration qui révèle le mystère des signes, jusqu'alors impénétrables, et conduit le jugement prophétique. Un pécheur, un infâme, a été visité pendant son sommeil ou au milieu d'un orgie, par les visions du Seigneur. Il sent bien qu'il y a des avertissements et des menaces suspendus sur sa tête; son âme est dans l'angoisse; mais il ne comprend pas les secrets de l'Éternel. Il lui faut un voyant. Le voici : c'est Joseph, miraculeusement sorti d'un ca-

1. Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat... hoc autem a semetipso non dixit, sed... prophetavit. (Joan., cap. XI, v. 50, 51.)

2. Cum autem tradent vos, nolite cogitare quomodo aut quid loquamini. Dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini. Non enim vos estis qui loquimini; sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis. (Matth., cap. X, v. 19, 20.)

chot, qui explique au Pharaon le songe dans lequel le Seigneur a symbolisé l'abondance et la famine, qui réjouiront et désoleront, l'une après l'autre, la terre d'Égypte [1]. C'est Daniel, qui rappelle à Nabuchodonosor sa vision oubliée, et lui raconte la solennelle histoire des empires de la terre, finalement broyés par le royaume de Dieu, comme fut broyée, par la pierre tombée des montagnes, la statue d'or, d'argent, d'airain et d'argile, dont le port sublime et l'aspect terrible effrayaient le grand roi [2]. C'est Daniel encore, qui, debout dans la salle du festin où Balthasar profane les vases sacrés de Jérusalem, explique à l'impie les mots flamboyants qu'une main inconnue a écrits sur la muraille de son palais : — *Mane :* Dieu a compté les jours de ton empire; ils sont pleins. *Thecel :* Tu as été mis dans la balance, et tu n'avais pas le poids. *Phares :* Ton royaume est déjà divisé, et va devenir la pâture des Mèdes et des Perses [3]. — Ici, la prophétie se divise. Le pécheur aveuglé n'en voit que la surface et les contours; mais le juste entre, avec l'Esprit-Saint, jusqu'en ses divines profondeurs.

Enfin, Messieurs, l'inspiration produit tout oracle

1. Gen., cap. XLI.
2. Daniel, cap. II.
3. *Ibid.*, cap. V.

que le prophète lui-même attribue à l'invasion de l'Esprit-Saint dans son âme. L'Esprit du Seigneur est entré en moi, s'écrie-t-il : *Ingressus est in me Spiritus Domini.* Il est entré, et son action féconde se manifeste par un double phénomène. Le prophète parle; mais il emprunte lui-même à son idiome maternel les mots dont il doit se servir pour traduire les idées divines qui se pressent en son esprit. Si son langage est sublime, il le doit à son génie, non moins qu'aux vigoureuses et éloquentes provocations des vérités mystérieuses que Dieu lui révèle; en quelque endroit, cependant, les faiblesses de sa nature se trahissent, parce que l'illumination est encore imparfaite. Mais, si l'esprit divin remonte du cœur qu'il remplit, jusqu'aux lèvres qu'il agite, le prophète parle, et, alors, sa parole est celle même que Dieu lui inspire, selon ce qui est dit au livre des Nombres : « Je placerai ma parole dans la bouche de mon prophète : *Et ponam verba mea in ore ejus* [1]. » Vous ne pouvez rien attendre de plus grand, de plus fort, de plus merveilleux, de plus parfait, parce que Dieu est en tout : c'est le sommet de l'ordre prophétique.

De ce sommet glorieux, Dieu descend dans la ré-

1. Exod., cap. IV, v. 15.

gion des fantômes et des images, afin de se mettre mieux en rapport avec notre nature. Aux formes intelligibles, il substitue des figures parlantes qui se dressent dans l'imagination du prophète, et représentent ou symbolisent les événements de l'avenir. Nous avons donné aux plus frêles créatures un langage révélateur. Les fleurs charmantes qui réjouissent nos sens par leurs formes, leurs couleurs, leurs parfums, racontent à cette vive et aimable folle du logis, dont les rêves nous sont toujours chers, mille gracieux et touchants mystères. Ce que vous êtes, ce que vous pensez, ce que vous sentez, vous pouvez le dire dans une corbeille de ces chastes sœurs que votre main a cueillies sur les buissons et dans la prairie : innocence, candeur, modestie, recueillement, amour, fidélité, tristesse, chagrin, douleur inconsolable, vos vertus, vos maux, et vos vices aussi, les fleurs disent tout cela à qui sait les comprendre. Si vous aimez que la nature vous parle, pourquoi Dieu ne lui ferait-il pas des emprunts? Sans déplacer ses créatures, il peut évoquer en lui leurs images et les faire pénétrer en ce lieu discret où elles attendent les lumières de l'intelligence. Il entre d'autorité dans le sanctuaire des idées : qui donc pourrait lui fermer les portes de l'imagination et l'empêcher de substituer, aux visions vulgaires

dont se repaît la mémoire, des visions plus relevées; aux figures qui nous rappellent le passé, des figures qui nous annoncent l'avenir? Dieu nous a avertis, Messieurs, tenons-nous prêts : « S'il lui plaît de choisir parmi nous un prophète, il lui apparaîtra dans une vision : *Si quis fuerit inter vos propheta Domini, in visione apparebo ei* [1]. »

Voici la nuit; la nuit, mère des épouvantements et des mystères. Toutes les voix du monde se taisent, et l'homme oublie, dans les bras du sommeil, son travail, ses douleurs, ses joies, ses plaisirs. La vision descend des cieux, sous la forme d'un songe dont le souvenir ne pourra s'effacer au réveil, et qui, s'il n'a été expliqué à l'heure où il est venu, laissera dans l'âme une mortelle inquiétude, jusqu'à ce que le prophète ait prononcé le jugement de Dieu. Les rois anxieux demanderont un voyant, et Eliphas le Thémanite racontera à son vieil ami Job un admirable et affreux secret : « Écoute. Une parole mystérieuse m'a été dite, et mon oreille en a entendu le frémissement. C'était pendant l'horreur d'une vision de nuit, quand le sommeil s'est emparé de tous les hommes. La peur m'a saisi, et puis le tremblement, et tous mes os étaient épouvantés. Lorsque

1. Num., cap. XII, v. 6.

l'Esprit a passé devant moi, tous les poils de ma chair se sont dressés d'horreur. Quelqu'un était debout, dont je ne connaissais pas le visage; son image est encore devant mes yeux, et j'ai entendu sa voix comme un léger souffle [1]. »

Cependant, Dieu n'attend pas toujours que l'homme, enchaîné par le sommeil, ne puisse plus résister à la visite des fantômes. Pendant le jour, quand la nature est pleine de lumière et de bruit, le prophète voit les visions du Seigneur. Les choses extérieures n'ont pas le pouvoir de le distraire, et, sans que ses paupières s'abaissent, sans que la nature cesse de lui être présente, il contemple les lointains des temps. Mais, si son âme trop faible pouvait être troublée par le spectacle des créatures, et confondre les visions du monde qui l'entoure avec celles du monde où Dieu l'appelle, alors une main toute-puissante le saisit. Il en ressent les fortes étreintes; ses sens lui échappent au moment où il s'écrie : « La main du Seigneur s'est faite sur moi : *Facta est manus Domini super me.* » Approchez-vous de lui, il ne vous voit pas; parlez-lui, il ne vous entend pas. Son corps est prosterné ou debout près de vous; mais son âme ravie est partie pour d'autres temps et d'autres lieux.

1. Job., cap. IV, v. 12-16.

Elle précède d'un siècle l'époque qui mesure votre vie; elle flotte sur la mer désolée, et elle écoute les hurlements plaintifs des navires qui cherchent la grande Tyr, que le Seigneur a visitée dans sa colère; elle entre à Babylone, avec les Mèdes et les Perses, par le lit desséché de l'Euphrate. Tout à l'heure, vous l'entendrez vous raconter ses visions, et vous en serez étonnés; mais combien plus si elle chante les merveilles des cieux, où le bras du Seigneur l'a emportée! « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône sublime, et ce qui était sous lui remplissait le temple. Les séraphins se tenaient debout et volaient autour de sa majesté sainte... De l'un à l'autre, ils se renvoyaient le sacré cantique : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées; la terre est pleine de sa gloire. Par ces cris, les portes des cieux furent ébranlées sur leurs gonds, et la sainte demeure se remplit de fumée. Je ne voyais plus, et je dis : — Malheur à moi, qui me suis tu. J'aurais dû chanter avec tes anges, ô Dieu; mais je suis un homme aux lèvres impures, et j'habite au milieu d'un peuple dont la bouche est souillée comme la mienne. — Et pourtant, de mes yeux j'ai vu le Roi des rois, le Seigneur des armées. Alors, un des séraphins vola vers moi; il tenait à la main un charbon qu'il avait dérobé au feu de l'autel. Il l'approcha de ma bouche

et dit : — J'ai touché tes lèvres; ton iniquité est enlevée; ton péché est purifié. — Aussitôt, j'entendis la voix du Seigneur qui disait : — Qui enverrai-je, et qui viendra avec nous? — Et je répondis : — Me voici. Envoie-moi, ô Dieu. — Et le Seigneur : — Va, et parle à ce peuple [1]. »

Messieurs, ce ravissement d'Isaïe vous indique que, dans la vision imaginaire, comme dans la vision intellectuelle, il y a des degrés admirablement subordonnés les uns aux autres : dans les états, le ravissement est plus digne que la veille, la veille plus digne que le sommeil; dans les signes, les représentations l'emportent sur les symboles; dans les apparitions, l'homme cède le pas aux anges, les anges à Dieu, leur maître. Mais ravissement, veille, sommeil, représentations, symboles, figures humaines, angéliques et divines, nous révèlent ensemble la prodigieuse fécondité et variété d'action de l'auteur des prophéties [2].

Je n'ai pas encore tout dit, cependant. Afin que rien dans la nature humaine n'échappe aux honneurs de la mission prophétique, Dieu veut que nos sens entrent en communication avec lui, par des apparitions et des signes extérieurs; et, comme pour

1. Isai., cap. VI, v. 1-9.
2. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 174, art. 3, *c.*

suivre dans ses rapports surnaturels avec l'humanité une loi de progrès, c'est à l'origine qu'il multiplie les théophanies et les apparitions angéliques, signes inférieurs aux visions dont nous venons de parler. Il se revêtait lui-même d'une forme visible, il se faisait entendre dans la nuée, dans la flamme, et par la bouche des corps fantastiques qu'il empruntait aux subtiles vapeurs de l'atmosphère. Les anges qui vivent dans le voisinage de sa gloire, les anges que l'Écriture appelle les ministres de ses saintes volontés, et dont il se sert comme de causes secondes pour atteindre aux confins de la création, les anges descendaient souvent du ciel, et, sous une forme humaine, ils vivaient, en quelque sorte, dans la familiarité des premiers patriarches. Abraham leur donnait l'hospitalité et les appelait Seigneurs, et eux annonçaient à Abraham la ruine de Sodome, le miracle qui devait réjouir sa vieillesse en mettant un terme à la stérilité de Sara, la multiplication de sa race. Ils marchaient devant le vieil Éliézer, et lui montraient la vierge que devait épouser le fils de son seigneur. Ils consolaient, par des promesses, la fugitive Agar. Ils luttaient contre Jacob, et lui révélaient la force du peuple dont il serait le père. C'était une croyance traditionnelle en Israël que Dieu, aux moments critiques de la vie de son peu-

ple, envoyait un ange pour préparer et les biens et les maux. Moïse, qui nous raconte naïvement ces commencements des âges prophétiques, et que le Seigneur appelle quelque part le plus grand des prophètes, Moïse passa par toutes les phases des communications divines. Il vit, dans le buisson du désert et sur les sommets du Sinaï, des signes merveilleux de la gloire de Jéhovah, et, « lorsqu'il entrait dans le tabernacle pour consulter l'oracle, il entendait sortir du propitiatoire placé sur l'arche d'alliance, entre les deux chérubins, une voix qui lui parlait : *Cum ingrederetur tabernaculum fœderis, ut consuleret oraculum, audiebat vocem loquentis ad se de propitiatorio, quod est super arcam testimonii, inter duo cherubim* [1]. »

Je pourrais, Messieurs, citer un plus grand nombre d'exemples; mais c'est assez. Vous voyez que Dieu ne manque pas de moyens pour se communiquer prophétiquement. Toute la nature humaine ouvre ses portes devant lui, et il entre comme il lui plaît, s'arrêtant où il veut, à la surface ou dans les profondeurs, mesurant sa lumière selon les temps, les lieux et les hommes; toujours grand, toujours puissant, toujours sage, mais, surtout, toujours bon; oui, tou-

1. Num., cap. VII, v. 89.

jours bon; je tiens à faire cette dernière remarque, avec ceux qui ont étudié l'action de Dieu dans la mission prophétique. Entre tous les moyens qu'il emploie, il ne choisit pas d'habitude ceux qui lui font le plus d'honneur par leur splendeur et leur souveraineté, mais ceux qui conviennent le mieux aux générations auxquelles s'adressent les oracles, ainsi qu'aux instincts généraux de l'humanité. Nous perdons facilement le souvenir des idées et des faits qui se présentent à notre esprit nus et dépouillés de toute figure; mais les tableaux qui frappent l'imagination y laissent des traces ineffaçables, qui nous charment encore, lors même que les derniers souffles de notre mémoire ne sont plus assez forts pour les ressusciter tout entiers. Le peuple, surtout, aime les images, et plus encore lorsqu'il vit sous le ciel resplendissant des pays orientaux, près de l'immensité du désert, sur une terre féconde et variée où tout vient comme sans effort; lorsque son âme, constamment assaillie par les grandioses beautés de la nature, est toujours prête à rêver. Si c'est une faiblesse, Dieu l'a prise en pitié, puisqu'il a employé, comme moyen prophétique, la vision imaginaire, plus fréquemment que les autres visions. Veut-il représenter le crime de son peuple? c'est une vigne rebelle, tendrement cultivée, qui ne donne à son planteur que

des fruits amers et sans vertu; c'est une femme infidèle qui trahit, en de viles débauches, le meilleur, le plus aimable, le plus saint des époux. Veut-il annoncer le châtiment de Jérusalem, son incendie et les tribulations de ses enfants? c'est une chaudière enflammée, c'est un animal courbé sous le joug, c'est une fille déshonorée qui pleure sa honte. Veut-il promettre des temps heureux? une tige s'échappe de la souche de Jessé, et une fleur s'ouvre; l'Esprit du Seigneur descend dans sa coupe virginale, et la remplit de ses dons. Le désert se réjouit, la solitude tressaille et fleurit comme le lis, le Liban et le Carmel se préparent à voir la gloire de Dieu. Le loup vient habiter près de l'agneau, le léopard au milieu des chèvres timides; la génisse et l'ours paissent ensemble, leurs petits reposent au même endroit; le lion demande au bœuf à manger dans sa crèche, et c'est un enfant, un petit enfant, qui les conduit et les gouverne. Entre l'opprobre et la gloire, la douleur et la joie, faut-il peindre la résurrection du peuple? Écoutez Ézéchiel. Rien n'est plus magnifique ni plus saisissant :

« La main de Dieu est tombée sur moi, m'a emporté comme le voulait le Seigneur, m'a laissé au milieu d'un champ, et m'en a fait faire le tour. Ce champ était plein d'ossements. Il y en avait beau-

coup, beaucoup sur la terre nue, et ils étaient entièrement desséchés. Une voix se mit à crier : — Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements vivent? — Et je dis : Seigneur Dieu, tu sais bien que non. — Eh bien! prophétise sur ces ossements, et dis-leur : Os arides, écoutez la parole du Seigneur. Voici ce qu'il vous dit : Je vais faire entrer en vous mon souffle, et vous vivrez. Je vous donnerai des nerfs, et par-dessus je ferai croître des chairs, et par-dessus j'étendrai une peau. C'est alors que mon esprit viendra, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur. — Je me mis donc à prophétiser comme Dieu me l'avait commandé. Et voilà qu'à ma parole il se fit un grand bruit et une grande commotion; les os s'approchèrent des os, et se mirent chacun dans leur jointure. Et j'ai vu pousser les nerfs, croître les chairs, et, par-dessus, s'étendre la peau; mais ils n'avaient pas l'esprit de vie. Et la voix me dit : — Appelle l'esprit, Fils de l'homme, appelle l'esprit, et dis-lui : Voici la parole de Dieu. Des quatre vents du ciel, viens, ô esprit, viens, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. — Et j'ai prophétisé. Et l'esprit entra dans les ossements, et ils se mirent à vivre, se tenant sur leurs pieds comme une grande, grande, grande armée. Alors la voix : — Fils de l'homme, tous ces ossements, c'est la maison

d'Israël. Ils disent là-bas : Nos os sont desséchés, notre espérance est flétrie, car nous avons été coupés de la tige. Mais prophétise, et dis-leur : Voici comment parle le Seigneur Dieu. Je te retirerai de tes sépulcres, ô mon peuple, et je te ramènerai dans la terre d'Israël ; et tu sauras, alors, que je suis le Seigneur. O mon peuple ! oui, oui, je t'enverrai mon esprit, et tu vivras. Je te ferai reposer sur la terre qui est à toi, et tu sauras que ce que j'ai dit, je l'ai fait, moi, le Seigneur Dieu [1]. » Messieurs, quelle profonde impression devait produire, sur des imaginations orientales, une vision prophétique exprimée en termes si énergiques et si grands ! Nous ne sommes pas des Orientaux, et, pourtant, s'il arrivait qu'après de longs revers notre gloire s'obscurcît ; si, vaincus par l'Europe, nous devions être condamnés à un douloureux et méprisable esclavage, comme nous écouterions un homme, aussi puissant en œuvres qu'en paroles, qui viendrait nous dire ce qu'Ézéchiel disait à la maison d'Israël : — Os arides, écoutez la parole de Dieu, *Ossa arida, audite verbum Dei*... Peuple d'esclaves, je vais ouvrir les tombeaux et les fosses, où la main des étrangers et des oppresseurs te retient captif, et bientôt tu pourras respirer, à pleine

1. Ezech., cap. XXXVII, v. 1-14.

poitrine, l'air de la liberté ! — De notre cœur meurtri s'échapperait un cri d'actions de grâces; nous sentirions se réveiller, avec nos espérances flétries, les sentiments généreux qui font les peuples immortels, et la vision du prophète serait écrite en lettres d'or au frontispice de notre nouvelle histoire.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

DU CONCOURS DE L'HOMME DANS LA MISSION PROPHÉTIQUE

Messieurs,

Le premier terme de la mission prophétique, c'est Dieu. Infiniment riche de sa propre science, il peut la répandre sur tout esprit créé, dans la mesure qui lui plaît, et selon les aptitudes particulières de ceux à qui il veut bien se communiquer. Nous avons étudié son action sur l'intelligence, l'imagination et les sens; maintenant nous devons considérer le second terme de la mission prophétique : l'homme et son concours.

Il est certain que Dieu lui-même eût pu se revêtir publiquement d'une forme sensible, couvrir ses épaules du manteau lumineux de sa gloire, parcourir le monde sur un char de triomphe, semant au-

tour de lui les menaces et les promesses, la consternation et l'espérance, et montrant du doigt à l'humanité, étonnée d'un si grand spectacle, les perspectives de l'avenir. A défaut d'une pareille faveur, il eût pu choisir encore, dans les hiérarchies célestes, quelques-uns des esprits dociles qui jamais ne résistent à ses volontés saintes, leur donner pour un temps, avec le caractère sacré d'envoyés, le pouvoir de se manifester aux hommes et de les instruire, sans qu'il fût jamais possible aux hommes de raconter leur origine ni de s'inscrire en faux contre leurs révélations. Mais Dieu n'a pas fait cela, si ce n'est par accident : les théophanies et les apparitions angéliques n'ont eu pour but que d'instruire des individus et de préparer un ministère populaire. Généralement, il choisit dans notre famille les hérauts de sa colère et de sa miséricorde, de son Christ et de son Église; et, quand lui-même il se croit obligé d'intervenir personnellement au milieu des temps, pour accomplir les oracles du passé et confirmer les promesses de l'éternel avenir, il couvre comme d'un nuage sa majesté sacrée; sa chair fragile et mortelle combat, par ses abaissements, le prestige de ses œuvres sublimes. Pourquoi cela, Messieurs? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas employé, entre tous les moyens de parvenir à ses fins adorables, celui qui nous

semble le plus sûr et le plus efficace ? C'est la question que s'adresse notre foi, affligée du spectacle des résistances de l'esprit humain, question à laquelle nous ne répondons souvent que par des désirs téméraires. Mais, si nous connaissions la profonde sagesse des desseins providentiels, nous n'aurions sur les lèvres que des bénédictions et des actions de grâces.

Dieu est le maître, et cependant, disent les saintes Lettres, il nous traite avec révérence. Ce qu'il pourrait arracher violemment, il ne veut l'obtenir que par des délicatesses et des égards, au milieu desquels nous nous sentons vivre librement et porter avec honneur la responsabilité de nos actes. Se montrer lui-même dans tout l'éclat de sa gloire, c'était nous écraser; envoyer des anges dont les apparitions soudaines, la vie étrange, le ministère public, fussent demeurés un inexplicable mystère, c'était exercer sur notre faiblesse une trop vive séduction. Il a donc pris des hommes et les a faits prophètes : des hommes, afin que l'humanité tout entière, élevée en leur personne jusqu'aux splendeurs de la mission prophétique, reçût dans leur âme comme les arrhes de la vision céleste; des hommes, afin que l'humanité, considérant d'un côté les ombres et les misères d'une nature mortelle, d'un autre côté les signes merveilleux d'une mission divine, pût choisir entre

la fausse magnanimité d'une lutte, ou les abaissements vraiment glorieux de la foi. Ne reprochons point à Dieu l'imperfection de ses moyens; ce qu'il fait est bien fait. Il se communique prophétiquement à l'homme, en agissant sur ses facultés; voyons comment l'homme répond aux communications prophétiques, c'est-à-dire comment il s'y prépare, comment il les manifeste.

I

Selon le langage de la théologie, la communication prophétique est une grâce gratuitement donnée, *gratia gratis data*. Comme Dieu peut disposer un sujet à ce qu'il se propose d'opérer en lui, par des préparations successives, conduites de longue main, il peut aussi saisir un homme dans le vif de son opposition, et s'en servir comme d'un instrument pour accomplir sa volonté : d'où il suit que, rigoureusement parlant, la communication prophétique n'exige de notre part aucune préparation. Mais le Thomas d'Aquin du judaïsme, l'illustre rabbin Maimonide, n'est pas de cet avis. — L'Esprit-Saint, dont il confesse l'unique et incomparable pouvoir, quand il s'agit des révélations de l'avenir; l'Esprit-Saint

plane, dit-il, sur le genre humain, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le lieu de sa demeure. Toute nature ne lui est pas bonne; sa lumière n'est à l'aise que dans l'homme sage, robuste, riche et élevé parmi ses semblables. Quiconque aspire aux honneurs du commerce sublime qui met l'esprit humain, par la réfraction des rayons divins, en rapport avec les temps futurs, doit s'appliquer à perfectionner sa nature, au dedans comme au dehors. Amant de la solitude, il y emporte les livres sacrés, prolonge ses méditations et ses veilles, et, pendant que le reste des hommes s'oublie dans des occupations vulgaires ou des plaisirs funestes, il remplit son âme de la science et de la vertu des sages. Ses repas sont réglés et ses mets choisis, afin que, dans sa chair saine et renouvelée à point, se répandent avec mesure les flots d'un sang généreux; son habileté sait accroître sans injustice l'héritage paternel; sa noble ambition le pousse sans catastrophe jusqu'aux sommets où montent l'estime et l'admiration des hommes. Tout est prêt : le sage, le fort, le riche, le grand sera prophète, dès que l'Esprit divin aura la bonne fortune de le rencontrer sur son chemin. La prophétie est donc un acte mixte : elle procède de Dieu en tant qu'il est le suprême révélateur, et de l'homme en tant qu'il se dispose lui-même aux communications

d'en haut. Du côté de Dieu, la prophétie est un bienfait; du côté de l'homme, c'est un art qui, dans un sens composé du moins, convient à l'humanité tout entière.

Messieurs, je demande bien pardon à Moïse Maimonide; mais il m'est impossible d'accepter son opinion, pour plusieurs raisons, dont la première est qu'il n'y a aucune rigoureuse proportion entre les conditions assignées et les communications prophétiques. Nous pouvons connaître à fond tous les principes des sciences humaines et découvrir d'un coup d'œil leurs plus lointaines conclusions; mais il y a encore des abîmes entre notre intelligence et les principes supérieurs de la science divine. Nous pouvons être de force à lutter contre les plus fiers Hercules de la terre, sans être pour cela capables de soutenir les assauts de l'Esprit-Saint, s'il ne nous communique lui-même sa propre vigueur. Fussions-nous assez riches pour acheter au poids de l'or tous les royaumes du monde, il nous serait impossible de jamais payer l'inestimable don de l'inspiration. Dût notre grandeur s'élever comme le cèdre du Liban, et le genie humain ramper à nos pieds comme l'hysope, peut-être invoquerions-nous la foudre; mais forcer Dieu, qui aime les humbles et déteste les superbes, à s'incliner vers nous, cela ne se peut pas.

Considérez, en outre, que l'opinion que je viens d'exposer tend à constituer dans l'homme l'habitude prophétique. Or, nous l'avons vu précédemment, Dieu ne se communique pas aux prophètes comme cause universelle des événements, comme lumière infinie et immanente, éclairant d'un seul coup toutes choses présentes et à venir; mais il passe dans leur esprit, comme le rayon dans la nue, comme l'éclair dans les ténèbres, et y produit, selon les propres expressions de saint Thomas, une impression fugitive: *per modum passionis et impressionis transeuntis*[1]. Si l'atmosphère a toujours besoin de recevoir à nouveau les radieuses clartés qui font succéder le jour à la nuit, ainsi l'esprit humain, la lumière divine, pour que se fasse en lui le jour prophétique. Ce jour a son aurore, son midi, son crépuscule; la nuit le précède et le suit, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de suspendre l'alternation de ses mouvements et de les fixer. Mais, alors, nous n'aurons plus besoin d'oracles, pour éclairer les chemins de notre pèlerinage et charmer les trop longues heures de notre exil; nous serons dans la patrie, où nous verrons la lumière dans la lumière même : *in lumine tuo videbimus lumen*. Parcourez, Messieurs, l'histoire des prophètes :

1. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 171, art. 2, *c*.

vous ne verrez rien qui ressemble à une habitude. Tantôt ils voient passer le Seigneur devant eux : « Sors de ta maison, est-il dit à Élie, et tiens-toi debout sur la montagne devant le Seigneur : le voilà qui passe : *Egredere et sta in monte coram Domino : Et ecce Dominus transit*[1]. » Tantôt ce sont des cris comme ceux que vous avez déjà entendus, cris soudains, qui attestent la présence inattendue d'un maître qui vient sans avertir et s'en va comme il est venu : « Le Verbe de Dieu s'est fait sur moi : *factum est Verbum Domini ad me*[2]. Sa main est tombée : *cecidit super me manus Domini*[3]. L'Esprit est entré dans mon âme : *ingressus est in me Spiritus*[4]. Je ne suis plus à moi, l'Esprit m'enlève, *et assumpsit me Spiritus*[5]. » Tantôt, enfin, le prophète se plaint douloureusement de n'avoir plus l'esprit de Dieu et d'être exposé aux dédains de son peuple : « Hélas, s'écrie Élisée, le Seigneur m'a caché son secret : *Dominus celavit a me et non indicavit mihi*[6]. » Si l'homme peut se disposer infailliblement à la visite de Dieu, pourquoi ces surprises et ces grands étonne-

1. III Reg., cap. XIX, v. 11.
2. Ezech., cap. III, v. 16.
3. *Ibid.*, cap. VIII, v. 1.
4. *Ibid.*, cap. II, v. 2.
5. *Ibib.*, cap. III, v. 12.
6. IV Reg., cap. IV, v. 27.

ments? si Dieu se doit à l'homme qui s'est disposé, pourquoi se retirerait-il ?

C'est ici, Messieurs, que je touche le vice capital de l'opinion qui fait de la prophétie un acte mixte. En attribuant à l'homme le pouvoir de s'élever lui-même jusqu'en la région intermédiaire où l'inspiration vient sûrement au-devant de lui, elle affirme un droit que Dieu n'a jamais reconnu; car, s'il l'eût reconnu, nous en verrions plus que des traces, nous en verrions un monument solennel dans la constante uniformité de vie des prophètes : tous seraient, à des degrés divers, c'est vrai, mais dans un ordre invariable, les sages, les robustes, les riches, les grands de Maimonide. Or, c'est ce qui n'est pas : à côté d'un docteur versé dans toutes les sciences humaines, noûs rencontrons un homme ignorant et naïf comme un enfant; celui-ci est pâtre, celui-là fils de prêtre ou de roi; l'un vit au désert et n'a d'autre compagnie que les ours de la montagne, l'autre fréquente la cour des princes et siège en leurs conseils; tels meurent sur un trône glorieux, tels sont voués à l'ignominie, à l'opprobre, à la persécution, au martyre. Aucuns ne se ressemblent, bien que tous s'accordent dans le même ministère et l'objet final de leurs révélations. Il faut donc conclure que l'opinion du Thomas d'Aquin des Juifs a

pris sa source dans cette science charnelle qui, uniquement occupée de l'ordre temporel, ne s'est jamais appliqué qu'à étouffer, sous des interprétations toutes matérielles, la spiritualité de la loi antique.

Écoutons le vrai Thomas d'Aquin : « La prophétie, dit-il, appartient purement et simplement à l'inspiration divine : *Prophetia vere et simpliciter dicta est ex inspiratione divina.* Considérez que Dieu, en tant que cause première et universelle, n'a nullement besoin de matière ni de prédisposition dans la matière, pour produire des effets corporels; mais il peut produire à la fois et la matière, et la disposition, et la forme. Il en est de même des effets spirituels : aucune disposition n'est préexigible ni préexigée; mais Dieu peut produire, avec l'effet, la disposition convenable, telle qu'elle est requise selon l'ordre même de la nature. Il pourrait aller plus loin, c'est-à-dire créer simultanément et le sujet, et la disposition prophétique, et la grâce prophétique elle-même [1]. » D'où il suit, Messieurs, que la com-

1. Est autem considerandum quod sicut Deus, quia est causa universalis in agendo, non præexigit materiam nec aliquam materiæ dispositionem in corporalibus effectibus, sed simul potest et materiam, et dispositionem, et formam inducere ; ita etiam in effectibus spiritualibus non præexigit aliquam dispositionem, sed potest simul cum effectu spirituali inducere dispositionem convenientem, qualis requiritur secundum ordinem naturæ. Et ulterius potest etiam simul, per creationem, producere ipsum subjectum, ut

munication prophétique n'exige de soi aucune disposition naturelle, mais qu'en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance, en tout individu, elle conserve son caractère de pure bienveillance; c'est une grâce gratuitement donnée : *gratia gratis data.*

Quels que soient le régime et le tempérament d'un sujet, que le sang prédomine, que la bile triomphe, que les nerfs soient maîtres, que la lymphe noie l'énergie dans ses flots tranquilles, il n'importe : si Dieu l'a choisi, il saura tempérer ses ardeurs, soutenir sa faiblesse, et le rendre capable de subir les assauts de l'inspiration prophétique. L'admiration, l'enthousiasme, la colère et les pleurs éclatent dans tous les milieux, sous la pression victorieuse de Celui qui connaît trop bien le mécanisme de notre vie pour se tromper quand il veut en faire l'instrument de ses opérations. S'il vient nous visiter, il n'est pas besoin de recourir aux enivrements de ces mystérieux poisons qui remuent les esprits vitaux, et produisent une excitation tout artificielle, pendant laquelle l'imagination voyage de rêverie en rêverie, d'extravagance en extravagance. Point de ces attouchements ni de ces passes qui endorment

scilicet animam et in ipsa sua creatione disponeret ad prophetiam, et daret ei gratiam prophetalem. (*Summ. Theol.,* 2. 2. p., quæst. 72, art. 3, *c.*)

les sens, tiennent l'âme, en quelque sorte, suspendue sur les confins de la matière, et lui ouvrent des perspectives inconnues, il est vrai, mais toujours contenues dans les limites des causes naturelles. Point de ces émotions sensuelles qui résultent d'une habile combinaison des sons et des mouvements, et prédisposent l'âme aux épanchements; ces artifices ne conviennent qu'à ceux qui désespèrent de l'inspiration ou qui l'attendent d'un esprit de bas étage. L'Esprit divin orne et fortifie son sanctuaire, en même temps qu'il l'illumine. Un paysan laboure son champ, un autre émonde ses oliviers, un prêtre est en prière, un roi sort de son conseil, un esclave est soudainement appelé pour expliquer un songe : tous sont remplis en un instant de l'Esprit de Dieu, tous prophétisent.

La prédisposition physique est donc sans importance dans la communication prophétique; j'en dis autant de la prédisposition intellectuelle. Puisque Dieu peut rendre diserte la langue des enfants, il suffit qu'il ait à son service une âme raisonnable. Quelquefois même, il s'en passe, pour confondre la téméraire audace de ceux qui osent lui désobéir : les bêtes parlent, pendant que les prophètes retiennent les bénédictions que l'Esprit-Saint a mises sur leurs lèvres indociles. L'ânesse de Balaam nous prê-

che la souveraineté de l'inspiration, mieux que les ignorants qui en furent honorés. Les ignorants! il faudra bien qu'un jour ils contemplent l'essence divine et jouissent éternellement de la plus haute vision qui se puisse concevoir; pourquoi, dès maintenant, ne seraient-ils pas capables de la vision prophétique ? N'est-ce pas le même principe, le suprême intelligible qui se communique sur la terre et dans les cieux? Du reste, comme le remarque fort bien le Docteur angélique, il n'est pas nécessaire que le prophète comprenne ce qu'il dit ou ce qu'il fait. Bien qu'exprimées dans un idiome qu'il connaît ou par des actions vulgaires, les révélations divines peuvent être pour lui ce que seraient, pour un homme des champs, nos élucubrations métaphysiques, ou, pour celui qui n'est pas initié à leur signification, les signes télégraphiques. Il est député, soit pour comprendre, soit pour parler, soit pour agir [1]. Dans le premier cas, il est tout naturel qu'il ait l'intelligence de ses manifestations prophétiques; mais, autrement, il peut ignorer le sens caché de ses paroles ou de ses actions, que Dieu se réserve d'éclaircir quand le temps sera venu. Le prophète parle; mais, alors, sa langue est moins l'interprète

1. *Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 173, art. 4, *c.*

de ses propres pensées que l'instrument docile d'un maître qui fait connaître les siennes. « Ma langue, s'écrie le Prophète royal, est la plume d'un écrivain qui se presse : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis*[1]. » Ce phénomène, Messieurs, tient à la nature de la vision prophétique. Dieu méprise quelquefois, dans ses inspirations, les lois de la perspective et transporte tout à coup l'esprit humain à d'incommensurables distances. Les temps se pressent sans ordre, sous les yeux de celui qui les contemple, et il les décrit avant d'avoir pu les distinguer. Quand nous sommes devant un tableau qui représente un paysage, notre regard saisit d'abord le premier plan, en suit tous les contours, puis il file sur les lignes de la perspective et plonge dans les lointains. Les objets qui n'y sont tracés que par d'obscurs linéaments prennent dans notre imagination, préparée par une première vision, les formes et les proportions qui leur conviennent. Mais telle n'est point la vision prophétique. A propos d'un objet sur lequel l'esprit s'arrête, un autre se présente. L'inspiré, sans qu'il s'en doute, renverse le premier plan, la figure du moment, et lui substitue le lointain, la réalité future; ce n'est qu'après l'apaisement de ses transports qu'il

1. Ps. XLIV.

s'aperçoit que l'Esprit de Dieu a parlé par sa bouche. Ainsi, David, annonçant les splendeurs du règne de Salomon, son fils, chasse tout à coup cette figure imparfaite et la remplace par le Christ, dont il décrit la majestueuse royauté sur tous les peuples et tous les temps.

Il est évident que celui qui produit de semblables merveilles n'a pas besoin de rencontrer sous sa main une force préparée par la lumière naturelle. La prédisposition intellectuelle, bien qu'il puisse s'en servir, ne le gêne ni ne l'aide dans la mission prophétique. En pouvons-nous dire autant de la prédisposition morale? Oui, Messieurs; un misérable, un pervers, un ennemi de Dieu peut être forcé par lui de prophétiser, comme le fut Balaam, bien qu'il s'en défendit. N'est-il pas écrit dans l'Évangile qu'au dernier jugement les ministres infidèles de Jésus-Christ se tiendront debout devant sa face adorable, et lui diront : « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? *Nonne in nomine tuo prophetavimus?* » Et le Seigneur leur répondra : « Je ne vous connais pas : *respondebitur eis : Non novi vos* [1]. » Ces illustres exemples prouvent, indépendamment de toute considération, l'absolue gratuite de la com-

1. Matth., cap. VII, v. 22.

munication prophétique. Cependant, nous savons que l'iniquité est odieuse au Seigneur, et qu'il ne peut habiter avec elle; il offense sa très pure et très sainte majesté, s'il envoie son Esprit dans les lieux infects que le vice a corrompus. Cela est vrai, Messieurs, si vous songez à la présence continue de l'Esprit divin dans l'âme des justes; mais rappelez-vous bien que la prophétie suppose un acte transitoire de la part de Dieu, et que cet acte peut traverser tous les milieux. Ce qui fait l'homme bon, c'est la grâce immanente qui devient en lui la racine de toute bonté; mais cette grâce s'adresse principalement à la volonté, pour en ordonner les actes et l'unir finalement à Dieu, tandis que l'illumination prophétique s'adresse principalement à l'intelligence [1]. Elle a pour but l'éducation de l'Église, et non la perfection de celui qui la reçoit immédiatement. Il peut donc se faire qu'un homme soit prophétiquement inspiré, pendant que sa volonté demeure toujours rebelle à la vertu, comme il peut se faire qu'une nuée lumineuse se repose sur le sommet d'une montagne, sans fondre ses neiges ni répandre en ses flancs une vivifiante chaleur. L'inspiration

1. Prophetia pertinet ad intellectum, cujus actus præcedit actum voluntatis, quam perficit charitas... Datur ad utilitatem Ecclesiæ sicut et aliæ gratiæ gratis datæ... (*Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 172, art. 4, c.)

n'est, alors, qu'une sorte d'aurore boréale dont les flammes sans ardeur disparaissent, laissant après elles, aux régions polaires qu'elles ont éclairées, leur morne tristesse et leur profonde désolation.

Messieurs, la vérité spéculative qui ressort des considérations que vous venez d'entendre, c'est que, dans la mission prophétique, Dieu est une cause proprement et uniquement efficace, et que l'homme est une cause purement instrumentale. Voulez-vous connaître maintenant la vérité pratique? La voici : Dieu, bien qu'il n'enchaîne pas ses actes extérieurs dans les rigueurs inflexibles de la nécessité, aime à obéir aux convenances qui nous les expliquent. Or, s'il n'est pas rigoureusement nécessaire que l'homme soit disposé physiquement, intellectuellement et moralement à la communication prophétique, il est convenable que la perfection, au lieu de procéder par brusques saillies, suive une loi de progrès ; il est convenable que le plus grand des honneurs ne couronne que des vies honorables ; il est convenable que la prophétie, qui est dans l'ordre des grâces une surabondance, s'adresse à ceux qui possèdent déjà une certaine abondance. C'est pourquoi l'histoire des inspirés, auxquels l'antiquité judaïque a donné le nom vénérable de prophètes, offre à notre admiration des vies austères, des esprits d'élite, des cœurs

purs et dévoués, des hommes séparés, par un libre choix, de la foule où s'agitent les passions, et constamment occupés à entretenir avec Dieu un commerce sacré de prières recueillies et de saints désirs. Entre eux et l'Esprit qui les visite, de mystérieuses affinités sont préparées.

L'Esprit divin, comme l'esprit humain, marche péniblement dans une chair opulente; il déteste les émotions violentes d'un tempérament passionné. Tombé des cieux par la porte salutaire d'où s'échappent tous les biens, il cherche, comme la colombe de l'arche, le lieu de son repos. Il descend de préférence sur ceux qui, par une discipline sévère, ont châtié les appétits de la matière et réduit la vie des sens, sur ceux qui lui offrent pour abri une chair tranquille et pacifiée, une chair configurée, autant qu'il est en elle, à la transparence sans tache de l'âme qui la vivifie.

L'Esprit divin est la source des lumières. Les ignorants ne le rebutent pas; mais les savants, quand ils sont humbles, l'attirent, car il aime à se rencontrer lui-même dans une intelligence où son action est déjà commencée par le travail d'une forte pensée. Ses vives clartés donnent au génie ce je ne sais quoi d'achevé, qui ravit notre admiration mieux que la soudaine élévation des impuissants à la contem-

plation des choses spirituelles et cachées. Amos, l'homme des champs, me touche et m'étonne; mais Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel me transportent.

L'Esprit divin s'appelle saint, car il est le principe de toute sainteté. Où sera-t-il mieux que dans les âmes qui ont mérité par leurs vertus de porter la moitié de son nom? Il les possède déjà. En les inondant de la lumière prophétique, c'est sa propre demeure qu'il éclaire, c'est une fête qu'il célèbre dans son temple, où la vie mystique a déjà immolé ses victimes, les convoitises de la nature, et répandu, à grands flots, les chastes parfums de la prière.

Ces affinités, Messieurs, ne créent pas un droit, mais elles vous révèlent la vérité tout entière, touchant le premier concours de l'homme dans la mission prophétique. Aucune disposition n'est rigoureusement requise; cependant, Dieu se communique généralement à ceux que leur vie prépare à l'inspiration. Je dis que cette préparation est un premier concours seulement; car, l'homme ayant reçu les communications divines, il faut qu'il les manifeste et qu'il les prouve.

II

L'illumination prophétique, comme tout phénomène intérieur, se manifeste de deux manières : par des actions et par des paroles. Les actions silencieuses figurent les choses futures que Dieu a révélées, les paroles peignent et décrivent ; les actions passent, les paroles peuvent être fixées, et se transmettre de génération en génération. Elles ont donc plus de vigueur, de précision et d'autorité ; aussi ont-elles été généralement mises en usage par ceux dont la mission propre était d'avertir, de menacer, de consoler le peuple de Dieu, par des prédictions. Ils parlaient, soit en répétant les formules sacrées que l'Esprit-Saint leur dictait, soit en traduisant eux-mêmes les choses mystérieuses qui traversaient leur âme ravie. J'ai déjà expliqué, Messieurs, cette double manifestation des communications divines ; il est inutile que je m'y arrête plus longtemps. Permettez-moi seulement une remarque intéressante sur le langage prophétique. Il se distingue, dans la littérature sacrée, par sa profonde originalité, ses vigoureuses proportions, son incomparable splendeur. Cela tient, sans doute, à la merveille fondamentale qui en est comme la vie,

ainsi qu'à l'importance et à la majesté des événements qu'il annonce; mais il ne faut pas oublier non plus les fortes émotions ni le violent enthousiasme dont il procède. Le génie, travaillé par une inspiration surhumaine, ne peut se contenter des vulgaires périodes dont nous nous servons pour rendre nos pensées; il lui faut des mouvements, des nombres, des cadences, qui expriment ses divins tourments; et, d'autre part, la sagesse éternelle, qui, depuis le commencement, se joue dans l'immensité des mondes où elle a tout disposé avec nombre, poids et mesure, semble se plaire au rhythme du langage. C'est la poésie; la poésie, où la pensée se condense pour jaillir avec plus d'impétuosité et d'éclat; la poésie, qui précipite la vérité, en cascades harmonieuses, jusqu'aux sublimes profondeurs de l'âme humaine; la poésie, qui fait marcher les grandes choses d'un pas grave et solennel, pour qu'on ait mieux le loisir de les contempler; la poésie, qui asservit la mémoire, en mesurant les périodes, et l'enchaîne mieux que la prose à tout ce dont il faut se souvenir; la poésie, forme exquise en même temps que populaire, la poésie est, par excellence, la forme des manifestations prophétiques. Jacob chante sur son lit de mort, quand, de ses mains tremblantes, il bénit les pères des douze tribus; Job chante quand, du fond de sa

misère, il aperçoit, au lointain, la figure vivante du Rédempteur qu'il doit voir un jour dans sa chair; David chante, quand le Christ et son Église stimulent sa verve par des apparitions; Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, chantent, quand ils échappent à l'histoire contemporaine pour se jeter dans l'histoire des temps futurs. Enfin, Messieurs, si vous sentez quelque part, dans les divines Écritures, le souffle poétique, presque en même temps vous sentez le souffle prophétique.

Grâce, souplesse, vigueur, enthousiasme, majesté, autorité, touchante et admirable tendresse, ces qualités sont répandues à profusion dans la poésie des oracles; et remarquez bien que l'unité du principe et du but n'engendre point une fatigante uniformité. L'action de Dieu, dans la mission prophétique, transporte l'homme; mais elle ne change ni sa nature, ni les circonstances au milieu desquelles ses dons se déploient [1]. Il conserve son génie propre et sa forme originale; les comparaisons, les figures, les termes qu'il emploie, nous révèlent son état. Le pâtre, le docteur, le roi, le prêtre, ne parlent pas le même langage, et, bien qu'ils soient tous maîtres habiles en l'art de dire, on découvre, dans leur manière et

1. Homo ex operatione divina non immutatur circa prophetiam. (*Summ. Theol.*, 2. 2. p., quæst. 172, art. 3 ad 1um.)

leur style, les fluctuations de l'idiome dont ils se servent, depuis l'âge de la formation jusqu'à l'âge de la décadence. Ils sont les instruments de l'Esprit de Dieu, et cet Esprit, dit le savant Huet, évêque d'Avranches, souffle dans leur âme comme le vent dans les roseaux qui croissent sur le bord des fleuves : tous rendent un son différent, selon leur longueur et leur diamètre. Si cette comparaison vous paraît trop agreste, Messieurs, entrez dans la vaste nef de nos basiliques. L'orgue, sous les mains d'un artiste habile, fait éclater toutes ses voix. Les bourdons gémissent et soutiennent, par une marche savante et nourrie, les mouvements de l'accord universel; les trompettes résonnent en joyeuses et brillantes fanfares; les flûtes, les hautbois, les gambes et les violes modulent un chant doux et riche à la fois : c'est une prodigieuse variété dans une même magnificence, ce sont des flots d'harmonie qui remplissent le temple et émeuvent nos âmes; ainsi, dans le temple de l'histoire, la foule sacrée des prophètes.

J'ai dit, Messieurs, que le prophète devait joindre la preuve des communications divines à leurs manifestations. La splendeur du langage est un signe équivoque, qui ne nous révèle qu'imparfaitement l'origine d'une mission; car on peut en abuser pour séduire. Il faut donc que l'inspiré nous montre,

ailleurs que dans sa propre parole, l'autorité de Celui qui l'envoie. Le peut-il? S'il ne le pouvait pas, son ministère serait parfaitement inutile.

Prenez garde d'abord à la puissance de ses affirmations. Il a conscience de l'action mystérieuse qui transforme son âme; il est personnellement convaincu du fait intérieur de l'inspiration. Ce fait, il l'exprime par des paroles au sens desquelles il est impossible de se méprendre. Il ne dit pas, comme la sorcière d'Endor, que l'esprit de Python l'envahit; comme Socrate, qu'un génie le poursuit; comme l'idole de Delphes, qu'un démon l'agite; comme la Sibylle, *Deus, ecce Deus,* le Dieu, voici le Dieu, sans désigner lequel; mais, clairement, fermement et solennellement, il affirme que l'Esprit du Seigneur est entré dans son âme : *Ingressus est in me Spiritus Domini;* que le Seigneur lui a parlé : *Factum est in me Verbum Domini;* qu'il a entendu sa voix : *Et audivi vocem Domini;* que voici sa parole : *Hæc dicit Dominus.* Évidemment, il a la preuve intime de sa mission, il est convaincu. Or, Messieurs, le langage de la conviction, s'il n'est pas une preuve rigoureusement démonstrative de la vérité, a du moins le merveilleux et unique privilège de préparer toutes les preuves. Il pénètre notre âme, il l'ébranle, il lui commande l'attention, et, dussions-nous ne pas nous

rendre à la force d'une démonstration, il faudrait avouer que nous ne sommes plus aussi fermes dans nos résistances, quand nous avons entendu la voix d'un homme convaincu. C'est mon impression que je traduis ici; j'ose croire que c'est la vôtre, et que vous n'êtes pas tellement habitués à couvrir le mensonge du vêtement qui ne convient qu'à la vérité, que vous ne croyiez plus aux convictions.

Comment n'y pas croire, Messieurs, quand la vie d'un homme parle avec plus d'éloquence encore que ses discours? quand il est simple, doux, austère, pieux, zélé pour la gloire de Dieu, dévoué au bien des âmes, prêt à tous les sacrifices, quelquefois grand génie, toujours grand citoyen et grand saint? Est-ce que tant de vertus à l'appui d'une affirmation n'en prouvent pas la vérité, et ne devons-nous pas croire, quand on nous le dit, qu'une âme est le sanctuaire de l'Esprit divin si déjà elle est le sanctuaire de tout ce qui est bon, admirable et respectable ici-bas? Nous nous laissons prendre à la parole d'un honnête homme; pourquoi douterions-nous de la parole d'un saint? — Pourquoi, Messieurs? parce que c'est une chose grave qu'une mission dont dépendent la religion et la foi de l'humanité; parce que nous ne saurions prendre trop de précautions contre les envahissements de l'ambition déguisée par l'hypocrisie. Être

convaincu, être saint, c'est tout ce que l'homme peut faire pour prouver les communications divines; c'est là que s'arrête son concours dans la mission prophétique; mais ce n'est pas assez : s'il allait nous tromper? Ce doute effroyable est encore suspendu sur nos têtes; il n'y a que Dieu qui puisse le dissiper.

Admirez ici le retour de la prophétie vers son principe. C'est Dieu qui la commence, c'est Dieu qui l'achève. Le concours intermédiaire de l'homme est comme emprisonné dans les rivages de sa faiblesse. Il parle au nom de Dieu; mais il faut que Dieu se prouve lui-même, et termine, par une action glorieuse, le sublime mouvement qu'il a provoqué. Vous ne voulez pas, vous ne pouvez pas, malgré l'assurance de ses convictions et la sainteté de sa vie, croire le prophète, qui vous dit : Le Seigneur a parlé : *Hæc dicit Dominus;* comment ferez-vous pour ne pas croire le Seigneur, qui vous dit : C'est moi. — C'est moi; car ne voyez-vous pas qu'aux oracles est mêlée une doctrine sublime, qui ne peut descendre directement du sommet mal éclairé de l'intelligence humaine? une doctrine pure à laquelle ne se peut unir la perversité d'un mauvais esprit? C'est moi; car je donne à mon prophète, avec le pouvoir d'annoncer, pour l'avenir, de grandes choses, le pouvoir d'opérer, dans le temps présent, de grands pro-

diges. Le peuple murmure contre le *Nâbi*, qui lui promet des victoires et une terre fertile; mais les plaies d'Égypte, la mer Rouge, l'eau du rocher, la manne, le Sinaï, protestent contre lui. Ézéchias mourant doute de la parole d'Isaïe, qui lui annonce la prolongation de ses jours; mais, devant lui, l'ombre remonte sur le cadran, où le soleil l'a fait descendre. Le miracle accompagne la prophétie, afin que ce qui est opéré divinement fixe l'espérance et les désirs du cœur vers ce qui est divinement promis. C'est moi; car voici que les oracles, à force de marcher, rejoignent les événements. Les temps les plus proches ont donné raison aux prophéties qui en ont prédit, à l'avance, les diverses péripéties; pourquoi ne pas attendre avec foi ce qui doit s'accomplir en des âges plus avancés vers l'avenir? C'est moi ; car les siècles sont révolus, les prophéties sont arrivées à leur rendez-vous suprême, tout est consommé.

Sublimité et pureté divines de la doctrine mêlée aux prophéties, miracles éclatants, accomplissement des oracles les plus proches, confirmation des plus éloignés, rencontre de ces derniers avec le grand événement qui les attend, telles sont, Messieurs, les preuves dont Dieu se sert à l'appui de ses communications. Ces preuves ont été données, ou bien je ne

comprends plus rien à l'histoire. Pourquoi les prophètes n'ont-ils pas été dédaignés par le peuple, comme des rêveurs enthousiastes? Pourquoi leurs écrits ont-ils été conservés, avec un respect profond, par une nation divisée et condamnée aux douleurs de l'exil et aux opprobres de l'esclavage? Pourquoi leur souvenir n'est-il pas demeuré enseveli sous les ruines de la cité sainte? Pourquoi voyons-nous, à chaque pas, les générations antiques penchées vers l'avenir, dans l'attente d'événements mystérieux? Pourquoi? Pourquoi? — Répondez à ces questions, Messieurs. Vous ne le pouvez pas, si vous ne supposez les preuves décisives des communications divines. Vénération du peuple juif, conservation des écrits prophétiques, perpétuité de leur renommée, attente des nations, autant de mystères inexplicables qui déconcerteront éternellement la sagacité des historiens les plus avides de savoir et les plus âpres au travail, à moins que Dieu n'ait complété le concours de l'homme et achevé la mission prophétique par une dernière émission de sa lumière.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

DE LA FIGURE HISTORIQUE DES PROPHÈTES

Messieurs,

Tout ce que nous avons dit de la mission prophétique ne demeure pas, vous l'avez bien compris, dans la région des pures possibilités. Peut-être même m'avez-vous reproché intérieurement d'avoir mêlé des faits à l'étude des principes généraux, et d'être entré sans préparation sur le terrain de l'histoire. Je ne m'en repens pas ; car je crois qu'une exposition naïve des prophéties et des différentes circonstances qui s'y rattachent peut devenir, pour toute âme droite et sincère, une démonstration de leur vérité. Si je me trompe, vous n'y perdrez rien ; la critique viendra, en son temps, redresser ou parfaire l'argumentation que je prétends édifier sur l'histoire sacrée dont nous avons déjà lu quelques pages.

Dans les annales de l'antiquité païenne, le souffle prophétique ne se trahit qu'à de rares intervalles et d'une manière vague, incertaine, équivoque; dans les annales de l'antiquité judaïque, au contraire, nous l'entendons s'agiter avec une force toute divine ; nous le voyons remuer les hommes et les événements, rapprocher les époques et disposer souverainement des destinées du monde. La Bible a cela de particulier qu'elle contient tout et que, si on l'étudie honnêtement, où que ce soit, elle instruit, elle éclaire, elle touche, elle ravit, elle transporte. C'est l'histoire la plus véridique des temps anciens, c'est le cours de philosophie le plus achevé, c'est le code complet de la plus pure morale, c'est le recueil de la plus haute littérature et de la plus sublime poésie, enfin, et pour la question qui nous occupe, c'est la magnifique épopée de l'Esprit-Saint et de ses illuminations. Interrogez tous les âges : ils vous raconteront que l'Esprit-Saint est venu, par des routes cachées, se reposer sur les faîtes de l'âme humaine ; qu'il a tourmenté la poitrine des inspirés, entr'ouvert leurs lèvres et fait jaillir des accents mystérieux, que les générations attentives ne comprendront bien qu'à l'heure où les temps seront remplis, où toutes les paroles du passé s'expliqueront dans Celui qui est à la fois et la parole de Dieu et la lumière du

monde. Je dis plus : la plupart des actions qui s'accomplissent dans le présent ont une signification pour l'avenir, de telle sorte que, s'il fallait faire une histoire complète des prophètes, on devrait évoquer, dans un tableau gigantesque, toutes les figures bibliques. Les hommes, les femmes, les enfants, les prêtres, les rois, les riches, les pauvres, les guerriers, les législateurs, les prospérités, les gloires, les triomphes, les revers, les esclavages, les délivrances, les monuments, les cérémonies, les miracles, tout est figure dans l'histoire hébraïque, tout est animé d'un souffle étrange qui promet l'immortalité, tout prophétise, parce que tout est ordonné providentiellement à deux types éternels de toute vie, de toute institution, de tout événement : Jésus-Christ et son Église. Je vous laisse à étudier, Messieurs, cet immense et splendide point de vue de l'histoire sacrée; car il ne m'est pas permis d'éluder les questions qui me pressent, en me jetant dans de si longs détours. Demeurons strictement dans notre sujet, et contemplons aujourd'hui, pour achever et préciser davantage ce que nous avons dit dans la précédente conférence, la figure de ceux qui ont plus spécialement reçu de Dieu la mission prophétique. Nous étudierons d'abord dans ses traits généraux la physionomie historique des prophètes, après quoi

nous jetterons un regard sur les principales époques prophétiques, et nous en admirerons les plus grandes figures.

I

On distingue généralement sept époques principales dans l'histoire des prophètes : la première comprend les siècles écoulés depuis l'origine du monde jusqu'à la promulgation de la loi; la seconde, les quarante années de vie errante que le peuple de Dieu passa dans le désert; la troisième s'étend depuis la conquête de la terre de Chanaan jusqu'à la captivité de Babylone; la quatrième, pendant soixante-dix ans, depuis la captivité jusqu'à la délivrance; la cinquième, depuis la délivrance, se prolonge jusqu'au Christ Sauveur; la sixième comprend les temps apostoliques; depuis les temps apostoliques, nous sommes dans la septième époque, attendant le bienheureux réveil de l'éternité, qui remplacera toutes les prophéties par la vision de Dieu : ce sera la huitième époque, époque de la perfection et des espérances consommées, selon cette parole de saint Ambroise: *Octava spei nostræ perfectio est* [1].

1. Lib. V *in Luc.*, cap. VI.

Dans les cinq premières époques, nous voyons se succéder presque régulièrement des hommes prodigieux, entourés d'une estime et d'une vénération méritées, et écrasant du poids de leur immortelle renommée toutes les jalousies, toutes les haines de bas étage, qui conspirent d'ordinaire contre ce qui est grand. Y a-t-il quelque part un capitaine illustre, un roi puissant et magnifique, ils s'effacent, dans les annales hébraïques, devant le plus humble des *Nâbi;* car le *Nâbi* est, de toutes les représentations divines ici-bas, la plus glorieuse et la plus sainte. C'est devant lui qu'on se prosterne, c'est lui qu'on consulte, c'est sa fureur sacrée qu'on redoute, et, quand il n'est plus, on va pieusement baiser la pierre de son sépulcre, pendant que l'histoire fidèle donne l'hospitalité à sa parole toujours vivante. Des oracles si vénérés de Cumes, de Dodone et de Delphes, quelques-uns à peine nous sont parvenus; des hommes, des femmes, dont l'âme frémissait, disait-on, au passage du souffle divin, il ne nous reste qu'un souvenir vague et confus, tandis que les oracles des hommes de Dieu ont traversé tous les âges, et que nous connaissons encore le nom et la vie de ceux qui, pendant les cinq premières époques prophétiques, ont révélé au peuple juif les mystères de l'avenir. Quand il ne nous resterait d'autre sou-

venir que ce suprême témoignage de la vénération du plus religieux des peuples, ce serait assez, Messieurs, pour fermer la bouche aux oppositions malveillantes que suscite, de côté et d'autre, l'esprit d'erreur. Mais Dieu s'est préparé lui-même, dans l'histoire des prophètes, plus d'une victorieuse réponse.

Afin d'écarter de leur personne le soupçon d'une industrie coupable, qui met à profit le rang et le savoir, et exploite l'admiration et le respect, afin qu'on ne les accusât pas d'un orgueil insensé, qui, pour fuir l'oubli, cherche des dupes, Dieu a pris ses prophètes à toutes les extrémités de la société, dans la vie ignorée et paisible des champs, près de la vigne qu'ils ont plantée, à l'ombre des oliviers et des sycomores qu'ils cultivent, sur la trace des brebis qu'ils conduisent aux pâturages, dans la solitude où ils méditent les perfections divines, à la tête du peuple, sur le trône, à la cour des rois, près de l'autel des holocaustes et sous le voile du sanctuaire. David, au jour de sa grandeur, chante sans rougir ses humbles commencements : « Le Seigneur l'a choisi, il l'a tiré du milieu des bergeries, il l'a reçu en grâce et faveur quand il gardait les troupeaux, pour lui faire paître Jacob son serviteur et Israël

son héritage [1]. » Amos était un des pasteurs de Thécué. « Je ne suis, disait-il, ni prophète ni fils de prophète, mais homme des champs, émondant les sycomores [2]. » Habacuc venait de faire cuire lui-même le dîner qu'il portait à ses moissonneurs, quand l'ange du ciel le prit par les cheveux et l'emporta à Babylone [3]. Élie et Élisée charmaient, par leurs saints cantiques, les échos du Carmel. A côté de ces hommes modestes, nous voyons Abraham, père de plusieurs nations, respecté des rois et toujours entouré de la profonde vénération du peuple juif; Jacob, tige sacrée des douze tribus; Joseph, maître de l'Égypte; Moïse, fondateur et législateur d'une république qui a compté quinze siècles de vie; Samuel, juge en Israël; Salomon, le plus grand des rois et le plus grand des sages; Isaïe et Sophonie, issus de race royale; Jérémie et Ézéchiel, de race sacerdotale; Daniel, premier ministre du roi d'Assyrie et revêtu de toute son autorité. Telles étaient,

1. Elegit David servum suum, et sustulit eum de gregibus ovium : de post fætantes accepit eum, pascere Jacob servum suum et Israël hæreditatem suam. (Ps. LXXVII.)

2. Amos fuit in pastoribus de Thecue... Non sum propheta et non sum filius prophetæ : sed armentarius ego sum, vellicans sycomoros. (Amos, cap. I, v. 1; cap. VII, v. 14.)

3. Erat autem Habacuc propheta in Judæâ, et ipse coxerat pulmentum, et intriverat panes in alveolo, et ibat in campum ut ferret messoribus... Et apprehendit eum angelus Domini vertice ejus, et portavit eum capillo capitis sui, posuitque eum in Babylone. (Dan., cap. XIV, v. 32-35.)

Messieurs, les diverses conditions des hommes que l'incrédulité du dernier siècle a accusés de se transmettre de l'un à l'autre les secrets d'une profession misérable, et d'exploiter uniformément le peuple juif par un charlatanisme sacré. La variété de leur point de départ les isole, et, si leur nom les rapproche dans un même culte public, c'est qu'il rappelle une mission devant laquelle s'éclipsent les noms de père, de juge, de roi et de prêtre.

Ils ont fait honneur à cette mission par leur genre de vie. Quelques-uns sortaient des écoles prophétiques, qui furent, pendant quatre à cinq siècles, la gloire et la consolation de Juda aussi bien que la dernière protection de sa religion mourante. Là, ils attendaient la visite de Dieu, et s'y préparaient par le recueillement et la contemplation, vivant pauvres, mortifiés, silencieux, couverts de la peau des bêtes fauves, couchant sur le cilice et la cendre, mangeant le pain de la charité ou du miracle. Les vieillards apprenaient aux enfants la musique sacrée ; ils leur donnaient la matière des odes qui devaient chanter la perfection de Dieu et la magnificence de ses œuvres ; ils leur enseignaient l'histoire du peuple élu, les dogmes, les rites, les cérémonies de la religion, et tous s'excitaient de la voix et de l'exemple, à la ferveur et au zèle de la loi, de

telle sorte que l'Esprit divin, quand il descendait, trouvait des sanctuaires ornés de toutes les grâces. Les prophètes des écoles étaient les réguliers de l'antiquité sacrée. Cependant, ils ne furent pas seuls honorés du choix de Dieu; à toutes les époques, dans la vie séculière, au milieu de la plus vive agitation et des plus affreux scandales, l'Esprit-Saint a suscité des âmes généreuses et vaillantes dans lesquelles toute la sève religieuse de la nation juive semblait concentrée, et qui représentaient la vertu jusque dans ses plus héroïques immolations. Depuis Abraham, qui abandonne sa terre natale pour échapper à la corruption, jusqu'à Malachie, qui soutient, par ses robustes espérances, le cœur du peuple prêt à défaillir, les prophètes, en quelque lieu qu'ils soient, se distinguent du reste des hommes par leur éminente sainteté et se montrent dignes, à tous égards, d'être des vases d'élection. Il en est dont la vertu s'affaisse; mais par quel repentir et quelles larmes elle est soudainement redressée! Qui n'a entendu les plaintifs gémissements du roi David, et qui n'a compris, en chantant avec lui son *Miserere*, qu'il méritait encore « que Dieu ne le rejetât point loin de sa face, et que l'Esprit-Saint ne lui fût point enlevé [1] »?

1. Ne projicias me a facie tua, et Spiritum Sanctum tuum ne auferas a me. (Ps. L.)

Dussiez-vous, Messieurs, ignorer la vie de ces hommes de Dieu, il vous suffirait d'entendre leur langage, pour y voir comme en un miroir leur vertu austère, la pureté de leur cœur, leur dévouement à la patrie, leur zèle impétueux pour la gloire de Dieu, leur foi ardente, et, j'ajouterai, leur noble intelligence : tout ce qui fait les saints et les grands hommes. On les a comparés aux rapsodes vagabonds qui vivaient, au jour le jour, du débit de leurs légendes et de leurs rêveries ; mais qui donc a jamais chanté, comme eux, le nom et les perfections de Jéhovah, les beautés de la nature, le drame des passions humaines, les horreurs du vice, les angoisses du remords, les douleurs salutaires du repentir, les gloires et les chastes délices de la vertu, la ruine des cités corrompues, le trépas des peuples maudits, les opprobres de l'esclavage, les tristesses de la mort, les joies de la délivrance, le triomphe de la résurrection, tous les mystères de la providence, de la justice et de la miséricorde divines? Leurs écrits sont pleins, jusqu'aux bords, d'une mélancolie touchante, d'une éloquence passionnée, d'un enthousiasme lyrique, d'une ivresse divine, qui toujours ont su ravir les âmes élevées. C'est auprès d'eux que les grands saints vont chercher les fortes émotions, auprès d'eux que les grands génies puisent d'immortelles

inspirations, tant ils surpassent les chantres profanes qu'animait, au dire des païens, le *mens divinior*. Des savants, qu'on ne peut accuser de complicité avec les catholiques, se sont reproché leur tardive admiration pour de si parfaits modèles, et ont démontré, dans des écrits remarquables, que, de toutes les poésies, celle des prophètes est la plus sublime et la plus achevée. Vouloir les rabaisser sous ce rapport, c'est tenter l'impossible, et j'ai toujours cru voir, derrière les plaisanteries de l'impiété, le rire désespéré d'une impuissante jalousie.

L'attitude des prophètes est éloquente à l'envi de leur parole. Comme je le faisais remarquer dernièrement, ils se posent avec conviction en inspirés de Dieu. Ils invoquent son esprit, sa main, son verbe, ses apparitions, à l'appui de leurs oracles; ils intéressent sa véracité; ils courent, sans hésiter, la chance terrible de compromettre et son nom et sa gloire, dans un milieu où on les révère; ils se livrent, sans frémir, au monstre que redoutent les cœurs lâches et les esprits intrigants : la publicité. Cette remarque est souverainement importante, Messieurs; car elle nous fait toucher l'endroit vénérable de l'âme humaine, où gît la sincérité. Le trompeur passe ou se cache; le prophète demeure et se tient debout sous le portique des temples, dans les rues et les

places de la cité sainte. Il est considéré, et il se considère lui-même comme un homme public : un homme public, entendez-vous ? un homme mêlé à la vie populaire et impliqué dans les destinées de la nation. Donc, point de ces petits mystères dont s'entoure l'imposture, point de ces ambiguïtés captieuses qui abusent une petite troupe d'illuminés, et dont le bon sens du peuple fait justice ; point de sanctuaires ténébreux, point de lueurs blafardes, point de statues vides et retentissantes, point de contorsions grammaticales, mais la claire lumière, le grand jour, la droiture et la fermeté d'un verbe incorruptible, malgré les deux fantômes horribles qui se dressent devant quiconque revendique le privilège de l'inspiration : la loi, et le jugement de la postérité ; la loi, dure et impitoyable aux faux prophètes emprisonnant leurs mouvements et leur parole dans une surveillance jalouse, et ne montrant à leur audace qu'une issue, la mort ; le jugement de la postérité, qui doit abreuver de mépris leur cadavre déshonoré, et vouer à l'ignominie leur imposture. Mais voyez comme les prophètes sont fiers devant de pareilles menaces. A la loi ils disent : Je ne te crains pas ; à la postérité : Je t'attends, — tant ils se confient à l'esprit qui les domine, tant ils savent bien que la vérité fuit les ombres, et que les événe-

ments justifieront tôt ou tard la publicité de leurs oracles.

Cette admirable franchise que rien ne déconcerte, cette sainte hardiesse que rien n'effraye, ouvrent aux prophètes le cœur des peuples, des grands et des rois, et ils en profitent pour étendre partout leur salutaire influence. Suivez-les dans toutes les périodes de la vie d'Israël et de Juda, toujours vous les verrez au poste d'honneur. Les justes, inquiets et tourmentés par la perversité publique, se groupent autour d'eux et leur demandent les conseils qui doivent les confirmer dans la vertu; les âmes chancelantes se laissent ramener par leurs vives et touchantes exhortations; les prévaricateurs se courbent sous le poids de leurs menaces, et sentent se réveiller dans leur conscience la crainte du Dieu qu'ils ont oublié près des idoles; le peuple, découragé par ses revers, se ranime au bruit des oracles qui lui promettent l'immortalité. Au jour de la dispersion, le prophète est à la tête des phalanges plaintives qu'un brutal conquérant conduit à la captivité; il pleure avec ceux qui pleurent, et répand à grands flots, dans les cœurs endoloris, le baume sacré de l'espérance. Si le peuple vit encore, s'il garde ses lois et ses coutumes au milieu des étrangers, il le doit à ses chers et puissants *Nâbi.*

Ils ont dit : « Console-toi, console-toi, mon peuple, bientôt ton salut viendra : *Consolamini, consolamini, popule meus, cito veniet salus tua.* » Ils ont dit : « Mon peuple, je te retirerai des sépulcres où ta gloire est endormie, et te ramènerai dans la patrie de tes aïeux. » Ils ont dit : « Israël est frappé à cause de ses prévarications ; mais voici la parole du Seigneur : Je finirai la captivité de Jacob, j'aurai pitié de la maison d'Israël, pour la gloire de mon saint nom... Ils habiteront dans leur terre avec confiance, ne craignant plus personne ; car, moi, leur Seigneur, je ne cacherai plus ma face, je les reconduirai moi-même, après les avoir rassemblés au pays ennemi et retirés d'entre les étrangers [1]. » Ils ont dit, et le peuple achève tranquillement la coupe amère de ses épreuves. Les rois impies ont plus d'une fois rêvé l'extermination de la race de Jacob. Ses espérances, ses menaces, son repentir, et sa fidélité au Dieu qui la châtie irritent ceux qui croient à l'éternité de leur puissance et dérobent au Seigneur les adorations du monde ; mais, au moment où l'épée va tomber et achever d'un seul coup les infortunes de Juda, le *Nâbi* se présente majestueux et redoutable comme une divinité; d'un geste il arrête les

1. Ezech., cap. XXXVII, v. 12 ; cap. XXXIX, v. 23-29.

bourreaux, et d'une voix émue il raconte des mystères à donner le frisson aux plus fiers potentats, aux plus inexorables tyrans. Toute violence s'apaise devant lui, et, quand il n'est plus, sa parole et son souvenir portent encore à la bienveillance le cœur des rois. Ils voient d'un autre œil les débris de la grande nation qu'ils ont asservie; car les prophètes l'ont couverte du manteau de leur gloire.

Il y a plus, Messieurs : grâce à l'influence des prophètes, le peuple juif devient maître au sein de l'esclavage. Ce n'était pas sans dessein que Dieu le frappait : il brisait une boîte de parfums dont la bonne odeur devait se répandre dans l'univers entier. La ruine de Jérusalem déplace momentanément le centre religieux du monde, et les Juifs vont chanter, près des fleuves de Babylone, leur patrie perdue, les destinées des nations, leur théologie et leur antique sagesse. Le vrai Dieu se fait connaître par la bouche des inspirés, et, à plusieurs reprises, les idoles des nations, condamnées par des édits royaux, tombent aux pieds de Jéhovah. Qui nous dira jusqu'où s'étendit cette salutaire domination d'une nation captive sur la conscience humaine? L'Assyrie et la Perse étaient alors considérées comme le foyer des sciences divines; les patriarches de la

philosophie y venaient en pèlerinage de tous les pays. N'ont-ils pas rencontré les hommes prodigieux qui prêchaient l'unique et vrai Dieu? N'ont-ils pas emporté dans leur patrie quelques-unes de ces graves et étonnantes maximes qu'on peut lire dans leurs écrits et dans nos saints livres? C'est un mystère sur lequel la science n'a pu faire jusqu'ici que des conjectures; mais l'antiquité, chaque jour mieux connue, nous révélera peut-être la providentielle diffusion du souffle prophétique, là où nous admirons les intuitions de la raison humaine. Quoi qu'il arrive, il demeure établi que les prophètes ne furent pas moins remarquables par leur influence que par leurs autres qualités.

Cette influence, les prophètes l'ont obtenue, je le répète, par la franchise et la hardiesse. Au lieu de caresser les passions des peuples et des rois, et de recueillir les dépouilles opimes dont se revêtent tous ceux qui savent manier habilement la flatterie, ils n'ont jamais eu devant les yeux que trois choses : Dieu, le temple et la patrie : Dieu qu'on oublie, le temple qu'on profane, la patrie menacée de ruine. Dès lors, ni la pourpre royale, ni la tiare sacerdotale, ni les funestes rages du peuple ne leur font peur. Ils crient anathème aux rois corrupteurs, anathème aux prêtres infidèles, anathème aux citoyens préva-

ricateurs, anathème aux vices et aux crimes de toute condition et de tout âge; mais, après ces anathèmes, de tendres gémissements, des appels patriotiques à la vertu mourante, des prières désolées : « Mon peuple, il est temps, voici les jours du salut, convertis-toi, convertis-toi et tu seras sauvé : *convertimini et salvi eritis.* » Jusqu'au bout, ils restent citoyens; jusqu'au bout, ils restent libres. Que le roi se convertisse quand ils lui ont dit : Tu es un misérable, — ou qu'il les condamne à mort, que le peuple lève vers Dieu des mains suppliantes, ou vers eux des mains menaçantes, quand ils ont prononcé sur sa tête de foudroyants oracles, il n'importe. Ils savent affronter les outrages, les supplices et les sanglantes exécutions dont furent victimes Isaïe, Jérémie, Baruch, Ézéchiel, Michée et Amos, martyrs de leur grand courage et de cette sainte et indomptable liberté, dont doit s'honorer tout homme qui a reçu mission de prêcher la vérité.

Messieurs, vous venez de voir, dans ses traits généraux, la physionomie historique des prophètes. Je dois maintenant entrer dans les détails, et faire passer sous vos yeux chacun des prédicateurs de l'avenir, afin que vous le reconnaissiez à son air de famille. Mais j'ai peur d'abuser de mes forces et de votre patience; permettez-moi de m'arrêter seule-

ment aux principales époques et de vous en présenter les plus grandes figures.

II

La race de Jacob avait vu s'éteindre successivement, dans la terre de Gessen, les pères des douze tribus. Les Pharaons oublieux faisaient peser sur elle un joug de fer, et préparaient sa prochaine extinction, dans la mort de tous ses enfants mâles. C'était fini des promesses qui avaient consolé la vieillesse d'Abraham et illustré le trépas de son petit-fils, si Dieu, fidèle à sa parole, n'eût envoyé un *Nâbi.* Il l'appelle au désert, le conduit vers ses frères en deuil, lui met entre les mains son pouvoir, et, après dix catastrophes dont l'Égypte gardera éternellement le souvenir, Israël délivré traverse la mer Rouge, sous la conduite de Moïse.

Moïse, vous le savez, Messieurs, est l'auteur du *Pentateuque*, le plus ancien de tous les livres écrits de main d'homme. Dans ce livre sont racontées les genèses du monde, de l'humanité et du peuple hébreu; genèses merveilleuses où travaille déjà le Verbe de Dieu, préparant la genèse chrétienne, où il fait, de temps à autre, des apparitions, sous la

mystérieuse transparence des oracles et des figures. C'est une des premières gloires du libérateur des Hébreux, d'avoir recueilli, avec les faits les plus antiques de l'histoire universelle, les prophéties qui leur donnent à tous un caractère souverainement religieux. Mais, à cette gloire d'historien, Moïse joint la gloire du prophète, et du plus grand de tous les prophètes de la loi antique, au témoignage de Dieu lui-même : « *Et non surrexit ultra propheta in Israël sicut Moïses quem nosset Dominus facie ad faciem :* Et il ne s'éleva plus en Israël de prophète comme Moïse, que le Seigneur connût face à face [1]. » Non pas que Moïse ait fait des prédictions plus sublimes que celles des inspirés qui vinrent après lui, mais, par la multiplicité et l'intimité de ses communications avec la divinité, par le nombre des miracles qu'il opéra, par l'autorité dont il jouit pour constituer la nationalité sainte d'Israël, par sa douceur, sa longanimité, sa patience, son zèle infatigable dans les rudes labeurs de sa mission, que traversèrent tant de fois les murmures, les ingratitudes et les infidélités de son peuple, il mérita d'être considéré comme le plus grand des hommes que Dieu ait suscités, avant l'avènement de son divin Fils sur la

1. Deut., cap. XXXIV, v. 10.

terre. Retiré des eaux, où il devait périr, par la fille de Pharaon, il fut préparé, par la science cachée des Égyptiens, à cette éminente sagesse qui devait faire de lui le plus illustre des législateurs, et, avant que Dieu l'eût appelé, il était déjà instruit et puissant en parole [1]. Tout ce que sa nature avait acquis au contact des savants devait être suréminemment perfectionné au contact de Dieu. Sa vie ne devait plus compter que des jours et des nuits agités par l'inspiration. A chaque instant, il entend une voix mystérieuse qui lui dit : « Moïse, lève-toi ; Moïse, viens à moi ; Moïse, écoute-moi. » C'est la voix de Dieu. Dieu n'épuise pas en lui toutes les merveilleuses opérations par lesquelles il se communique aux hommes ; mais à aucun homme il ne se communiquera comme à son serviteur Moïse. Le Seigneur lui parlait face à face, nous disent les saintes Écritures, non pas avec cette impétueuse violence qui devait transporter, plus tard, les Isaïe, les Jérémie, les Ézéchiel, les Daniel et autres prophètes ; mais « comme un ami parle à son ami : *Loquebatur autem Dominus facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum* [2]. » Je lui parle, dit plus loin le

1. Et eruditus est Moïses omni sapientia Ægyptiorum et erat potens verbis. (Act. Apost., cap. VII, v. 22.)
2. Exod., cap. XXXIII, v. 11.

Seigneur, ma bouche sur sa bouche, et ouvertement; ce n'est pas par des images et par des figures qu'il voit son Dieu : *Ore enim ad os loquor ei; et non per ænigmata Dominum videt* [1]. » De ces paroles, on a conclu que Moïse fut élevé, tout mortel qu'il était, et avant que les portes éternelles se fussent abaissées devant le roi de gloire, jusqu'à la vision de l'essence divine. Je ne discuterai pas ici cette opinion soutenue par de saints et savants hommes, mais contraire aux principes que nous avons exposés quand nous avons parlé des moyens prophétiques. Il suffit, Messieurs, que vous rendiez témoignage à la gloire de Moïse, et que vous le considériez, avec nos saintes Lettres, non seulement comme le plus grand des historiens, mais comme le plus grand des inspirés de l'Ancien Testament.

Il fallait un tel homme pour représenter l'humanité, dans l'alliance qu'elle contractait avec le ciel. Le peuple hébreu, laborieusement formé et miraculeusement épuré, s'établit sur la terre promise, où sa vie se développe sous la conduite des Juges. Ces hommes providentiels refoulent successivement la race de Chanaan, toujours armée contre les aventuriers dont sa fertile patrie est devenue la proie. Mais

1. Num., cap. XII, v. 8.

Israël se lasse de l'alternative de ses victoires et de ses défaites; il veu. un roi dont la constante autorité rallie toutes les forces de la nation et assure ses conquêtes. Dieu change, par condescendance, la forme toute théocratique du gouvernement qu'il a établi par l'entremise de Moïse. Une nouvelle ère commence, et, comme la première, elle doit avoir, à son origine, un *Nâbi*. Saül, consacré par un prophète, et envahi lui-même par l'Esprit de Dieu [1], signale son avènement au trône par des prodiges de valeur et d'éclatantes victoires; mais bientôt répudié, à cause de ses infidélités, il doit faire place à un autre homme dont les oracles magnifiques retentiront jusqu'aux siècles des siècles.

Vous connaissez les Psaumes, Messieurs; qui donc ne les connaît pas? Israël, dépouillé de sa gloire pour avoir méprisé l'héritage de Dieu, nous a transmis les chants qui réjouissaient son cœur. Autrefois, c'était à lui. Debout, dans le parvis du temple, et groupé autour des musiciens sacrés, il en goûtait les merveilleuses beautés. Après les fêtes, les voies de Sion étaient toutes remplies des délicieux souvenirs de la maison sainte, dont les derniers échos ve-

1. Insiliit super eum Spiritus Domini, et prophetavit... propterea versum est in proverbium : Num et Saul inter prophetas? (I Reg., cap. x, v. 10, 12.)

naient mourir au foyer domestique. Douloureusement interrompus par les larmes de la captivité, ils furent de nouveau chantés aux jours bénis de la délivrance. Mais, quand la grande figure du Christ, qui les remplit, eut été couverte d'opprobres par son peuple, les Psaumes devinrent notre propriété. Bien que plusieurs fois amoindris sous le vêtement froid et décoloré de nos langues occidentales, ils ont encore le pouvoir d'être sublimes et de toucher profondément nos cœurs. Ah! c'est que ce n'est pas la pensée de l'homme qui se meut dans le parallélisme harmonieux de ces hymnes saints; c'est Dieu qui vit et qui palpite sous chacune des périodes. Les Psaumes sont des cantiques inspirés, des prophéties.

Un enfant gardait les troupeaux de son père, sur le penchant des collines de Juda. L'Esprit de Dieu le couvrit de ses ailes, comme il couvrit, à l'origine, les éléments informes du monde qu'il devait féconder. C'était bien. L'enfant était voué désormais aux tourments de l'inspiration, qui devait jaillir à grands flots dans toutes les phases d'une vie mille fois éprouvée. Élevé de l'abjection au rang suprême, soldat, général, et, introduit dans la famille royale, roi dans une terre inhospitalière, objet de l'admiration publique et chassé par sa parenté, maître de ses ennemis et persécuté par les siens, passant

par toutes les joies et toutes les gloires, toutes les douleurs et toutes les humiliations, opprimé tout à coup par la justice de Dieu et soudainement redressé par sa miséricorde, nul mieux que lui ne prophétise en tous les actes de sa vie, en toute sa royale personne. Toutefois, ce n'est pas assez qu'il représente Celui qui doit venir : sa bouche s'ouvre et fait entendre d'incomparables oracles. Est-il homme de génie? c'est possible; mais ce n'est pas lui qui parle, il nous en avertit : « Sa langue n'est que la plume docile d'un écrivain qui se hâte : *Lingua mea calamus scribœ velociter scribentis.* » Il s'enivre des perfections et de la gloire du Très-Haut, il le fait se dresser triomphant sur des sommets lumineux ou sur des ruines humiliées; il chante mélancoliquement les grandes infortunes, il pleure sur des tombeaux, il peint les poignantes inquiétudes du remords et les salutaires angoisses du repentir, il exalte la justice qui broie et la miséricorde qui relève; il fait entendre et le craquement de ses os humiliés, et les tendres gémissements de son cœur meurtri, et les actions de grâces passionnées d'une âme régénérée par le pardon; il réprouve l'iniquité et célèbre l'innocence; il attend l'apparition finale de cette lumière dans laquelle Dieu nous révélera son essence. Comme il est doux! comme il est fort! comme il

est touchant! comme il est magnifique!.... Et vous n'avez rien entendu. Écoutez encore : il chante, il chante sur les cordes les plus sonores de sa harpe Celui qui doit redresser un jour sa tige flétrie, et dont il n'est lui-même que la figure imparfaite. Le Christ n'est pas nommé, mais, à chaque page, il se montre et on s'écrie : C'est lui! c'est lui! Voici sa génération éternelle; voici sa forme anéantie; voici les rois qui l'adorent; voici les pharisiens qui se moquent de lui, à l'heure où la souffrance du plus grand criminel devient respectable et sacrée; voici les douleurs de son cœur trahi et abandonné; voici le sort jeté sur ses vêtements, les clous qui ont percé ses pieds et ses mains, le fiel et le vinaigre dont il a été abreuvé; voici le dernier cri de ses angoisses; voici la résurrection glorieuse et l'incorruptibilité de sa chair adorable; voici son ascension; voici le pain qu'il nous a laissé, le pain qui nourrit les riches et les pauvres du monde, et corrige toutes les infirmités de l'humaine nature; voici son règne universel et perpétuel; voici son triomphe sur tous ses ennemis; voici la vérité, la mansuétude, la justice et la suave puissance de sa loi; voici son Église, et ses prospérités, et ses épreuves. Le Christ est partout, et ce Verbe de Dieu n'a voulu nous apparaître que sous le riche manteau d'une poésie tour

à tour douce, grave, impétueuse, grandiose, sublime, dans laquelle on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou la marche simple et rapide, l'ordonnance profondément savante et très souvent majestueuse du mouvement et du plan, ou la rare limpidité, la sobriété féconde, et néanmoins l'aisance et l'énergie lyrique de l'expression.

Remis entre les mains du *Lamnatseah* ou précenteur, les Psaumes étaient médités par les musiciens du temple, avant d'être chantés en public; car il ne devait s'échapper des lèvres, comme des cœurs, que des accents saintement passionnés. Aussi, pendant les beaux jours de l'harmonie antique, il y avait des moments d'enthousiasme et d'ivresse tels qu'on était obligé de crier : Silence [1] ! Les voix se taisaient, et les cœurs, emportés vers Dieu, continuaient leur route, appuyés sur les vibrations mourantes de la musique sacrée. Nous avons perdu, Messieurs, cette vieille musique des Psaumes; mais nous embrassons la réalité promise, et, même dans une tonalité vulgaire, nous apprécions mieux que les Hébreux celui qu'ils appelaient leur *délicieux chantre*.

La verve poétique et les inspirations prophétiques

1. C'est du moins le sens probable qu'un grand nombre d'interprètes donnent à la mystérieuse et célèbre interjection *selah*, soixante-dix ou quatre-vingts fois répétée dans les Psaumes, et omise dans nos traductions.

du roi David se retrouvent dans le *Schir Haschirim* [1] de son fils Salomon. Ce grand prince, après avoir obtenu de Dieu la sagesse, et étonné l'Orient plus par la profonde gravité de ses maximes que par la splendeur de ses richesses, déshonora ses cheveux blancs dans les bras impurs des filles de Moab. Le châtiment de son apostasie tomba sur sa triste postérité. Dix tribus secouèrent le joug de son fils Roboam, dont les successeurs scandalisèrent bientôt, par leur impiété, le reste de la nation, demeuré fidèle au sang de David. Les hauteurs se couvrirent de bosquets où régnaient les idoles, le temple devint une immense solitude, et la loi méprisée ne trouva plus le chemin des cœurs. Avant de frapper un dernier coup, Dieu voulut rendre à son culte son ancienne magnificence, et, pour cela, il suscita deux hommes, Ézéchias et Isaïe, qui rappelèrent à son peuple la grandeur, les vertus et les privilèges de David.

Isaïe fut le *Nâbi* de la restauration religieuse en Juda. « Grand prophète et fidèle aux yeux du Seigneur, le soleil, pendant ses jours, retourna en arrière, et il ajouta plusieurs années à la vie du roi. Par un don merveilleux de l'Esprit divin, il vit la fin

1. Cantique des cantiques.

des temps et consola ceux qui pleuraient en Sion. Il prédit ce qui devait arriver aux derniers jours, et découvrit les secrets de Dieu avant qu'ils fussent manifestés [1]. » Messieurs, cet éloge de l'Ecclésiastique contient en abrégé toute la vie d'Isaïe. Il était, selon l'opinion la plus commune, de race royale : son père Amos descendait du roi Joas. Il devint l'intime ami d'Ézéchias et le confident habituel de ses pieuses pensées. Ézéchias estimait en lui la noblesse du sang, la rare distinction du talent, le zèle fougueux pour la loi de Dieu, et, surtout, la lumière prophétique qui servait si admirablement leurs religieux desseins. Isaïe a vu les mystères du nouvel âge, et les a si bien dépeints, qu'on l'a appelé l'Évangéliste de l'Ancien Testament. Par la clarté et l'importance de ses oracles, aussi bien que par l'éclat de son génie, la sublimité de son style et la perfection de sa diction, il est supérieur à tous ceux qui ont écrit des visions prophétiques. On a dit de lui qu'il était l'aigle de la littérature sacrée, le Démosthènes et le Pindare des Hébreux. En effet, c'est l'aigle, par l'élévation de ses pensées; c'est Démosthènes, par sa majestueuse éloquence; c'est Pindare, par son enthousiasme lyrique. Il contem-

1 Ecclesiast., cap. XLVIII, v. 25-28.

ple la gloire de Dieu, et nous emporte avec lui jusqu'au trône de l'Éternel. A chaque instant, on entend sortir de sa bouche de religieuses provocations adressées au ciel, à la terre, à tous les peuples; on dirait qu'il est, après Dieu, le roi du monde entier, et qu'il a reçu d'en haut le droit de tenir toute créature émue et palpitante sous la pression de ses paroles. Qu'il menace, qu'il reproche, qu'il console, il sait trouver à propos et les tableaux effrayants, et les pénétrantes invectives, et ces vifs coups de fouet qui stimulent les âmes lâches et découragées, et ces discours pleins de tendresse et d'onction qui descendent comme une rosée bienfaisante sur les cœurs flétris et desséchés. Quand il chante la nature et les siècles, tous les échos du temps et de l'espace lui répondent. On entend menacer le Seigneur aux confins de la terre, et venir sur ses pas les bandits qui doivent laver dans le sang les crimes des pécheurs. On entend hurler les flots de la mer, les navires errants, les rochers du rivage, les îles dépeuplées. On entend tomber, tomber jusqu'aux fondements, les remparts des villes prostituées. On voit fleurir le désert, s'assouplir les bêtes féroces et s'ouvrir les jours sereins de la miséricorde divine. « Il tonne, dit un auteur juif, il lance la foudre et fait briller les éclairs. Ce n'est pas la Grèce qu'il secoue et qu'il

agite, comme on l'a dit de Périclès : c'est le ciel, c'est la terre, c'est la nature entière qu'il remue et qu'il semble bouleverser et confondre. » En un mot, Isaïe est divin : divin, parce que l'inspiration se trahit à chaque page dans ses écrits ; divin encore, parce que, à côté de l'inspiration, se déploient ces infinies ressources de la science et de l'art qui recommandent un homme à l'admiration de ses semblables et lui méritent le nom que les anciens donnaient à Homère et à Platon. Isaïe met au service de l'Esprit de Dieu une science profonde de sa langue et une harmonieuse distribution de toutes ses richesses, qui font de ses écrits un chef-d'œuvre immortel, où les siècles peuvent venir étudier le beau, le sublime, à leur plus haute expression.

Bien qu'il eût prolongé par un miracle les jours de son ami, Isaïe le vit s'éteindre entre ses bras, recueillit son dernier soupir et baisa en pleurant son front, que la mort avait glacé. Manassès était là; mais il ne fut pas touché de ce spectacle. La passion étouffa dans son cœur le souvenir du saint roi et le respect de l'homme de Dieu qui devait être son tuteur et son conseiller. Irrité des reproches que lui faisait Isaïe, à cause de ses impudicités et de ses idolâtries, il le livra aux bourreaux, qui lui déchirèrent le corps avec une scie de bois. Telle est la

tradition commune des Juifs, recueillie par l'Église et insérée dans son Martyrologe. Cette mort violente fut le signal des vengeances divines, que n'arrêtèrent pas les remords, le repentir, les humiliations et les prières de Manassès, non plus que la douceur, la vaillance, la piété, le zèle de son petit-fils Josias. Leur funeste postérité épouvanta la terre de Juda par ses abominations et décida les coups du ciel. Nous ne sommes plus, Messieurs, aux jours du triomphe et de la restauration; la mort va faucher le champ de Dieu envahi par l'ivraie : il faut un *Nâbi* aussi grand que ce grand malheur, et qui sache pleurer sur le cadavre de l'épouse infidèle. Ce *Nâbi*, vous l'avez déjà nommé, c'est Jérémie.

Jérémie était fils d'Helcias, de famille sacerdotale et de ville lévitique. L'Église a toujours cru qu'il avait été purifié, comme Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère [1]. Il prophétisa sous les rois Josias, Jéchonias, Joachim et Sédécias. Non seulement il fut maltraité par les ingrats dont il annonçait et pleurait les malheurs, mais il eut la douleur d'assister

1. Cette pieuse croyance est autorisée, plutôt que démontrée, par un verset du premier chapitre de la vision de Jérémie : « Je t'ai connu avant de te former dans le sein de ta mère, et, avant que tu en sortisses, je t'ai sanctifié et destiné à prophétiser au milieu des nations : *Priusquam te formarem in utero novi te, et antequam exires de vulva sanctificavi te, et prophetam in gentibus dedi te.* »

aux derniers jours de sa patrie et de contempler ses ruines. Une admirable soumission aux décrets de Dieu, une invincible constance dans les plus grands maux, une inébranlable fidélité aux restes mutilés de sa nation, voilà ce qui fait de Jérémie l'homme fort, l'homme saint par excellence, et le plus grand, le plus noble, peut-être, des citoyens dont puissent s'honorer les républiques antiques. La Grèce l'eût couronné, Rome lui eût dressé des statues; l'Église l'a inscrit au catalogue des saints, et les Juifs l'honorent comme l'une des plus grandes âmes que Dieu ait mises aux prises avec l'infortune, comme une des plus puissantes personnifications du patriotisme. Quand, après le retour de la captivité, il fallut relever le courage des Juifs persécutés, c'est l'ombre plaintive de Jérémie que le grand-prêtre Onias montra au vaillant Machabée, en lui disant : « Voilà celui qui aima ses frères et le peuple, voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple : *Hic est fratrum amator et populi, hic est qui multum orat pro populo* [1]. » Comme s'il eût dit : « O Machabée, toi qui veux défendre la nation opprimée, toi qui veux devenir un grand citoyen dans la patrie régénérée, regarde, voici le plus grand des citoyens de la ville

1. II Mach., cap. XV, v. 14.

sainte, Jérémie, le prophète de Dieu. » Après la ruine de Jérusalem, Nabuchodonosor, ayant appris l'histoire de Jérémie, comprit que, chez ce peuple qu'il méprisait, il y avait encore un homme digne d'admiration et d'estime ; il lui donna le choix ou de demeurer en son pays, ou de le suivre à Babylone, lui promettant repos et fortune. Jérémie préféra les ruines de sa patrie et la compagnie des pauvres laissés dans la terre de Juda, et, quand les misérables restes de sa nation se réfugièrent en Égypte, malgré ses avertissements, fidèle jusqu'au bout, il les suivit sur la terre étrangère, où il fut tué, dit-on, par ceux à qui il avait consacré le dernier amour de son cœur tant de fois meurtri. D'autres racontent que, dévoré de chagrin et sentant sa fin prochaine, il voulut dire adieu à sa chère Jérusalem et verser sur elle les dernières larmes de ses yeux éteints. Il prit donc son bâton de voyage, et, tristement appuyé sur le bras d'un pauvre comme lui, il vint en mendiant sur les ruines solitaires, et s'endormit près de celle qu'il avait tant aimée.

On a reproché à Jérémie la rusticité de son langage; mais personne n'a contesté son génie. « La naïveté et le laisser-aller de son style, dit saint Jérôme, sont compensés par la majesté et la profon-

deur des idées [1]. » Bien qu'il soit inférieur à Isaïe, on peut affirmer, cependant, que, dans l'ordre du mérite, il tient le second rang. Il est moins pur et moins égal, sans doute, que ses devanciers, moins exact et moins sévère dans le tour de ses périodes; le parallélisme de ses vers languit quelquefois; dans sa phrase se glissent des chaldaïsmes, des mots obscurs; enfin, il est, si vous le voulez, rempli d'imperfections; mais ces imperfections sont dues au siècle de perturbations, de guerres, de carnages et de ruines dans lequel il a vécu, et non à l'infériorité de son talent, qui était éminent. Quand il décrit surtout la dévastation, le pillage et le deuil des villes étrangères, il s'élève jusqu'à la perfection et approche beaucoup de la magnificence d'Isaïe. Voilà ce qu'on peut dire, si l'on compare Jérémie, comme prophète, aux autres prophètes. A un autre point de vue, et comme poëte élégiaque, il n'a point d'égaux. Grotius le compare à Simonide; mais Simonide est à ses pieds, comme Pindare est aux pieds d'Isaïe. La foi qui faisait chanter Isaïe manquait à Pindare; la tendre charité qui faisait pleurer Jérémie, Simonide ne la connut jamais. Je n'insiste pas, Messieurs : il y aurait une sorte de profanation à mesurer le talent vénal du

1. Qui quantum in verbis simplex et facilis, tantum in majestate sensuum profundissimus est. (*In Jerem.*)

poëte païen avec les douleurs vraies et profondes qui brisèrent le cœur du prophète. Lui seul, dit Bossuet, a su égaler les plaintes aux malheurs. Partout il est triste, lugubre, lamentable, mais d'une manière sublime. Il emprunte ses figures non plus aux animaux qui représentent la grandeur, la force et la patience, mais aux oiseaux plaintifs et voyageurs : la colombe, la cigogne, l'hirondelle, symbole des douleurs et de l'exil. Partout il est le poëte de la compassion, des gémissements et des larmes, mais surtout dans les chants remarquables qu'il nomme ses *Lamentations*. Assis sur les murs écroulés de la ville qu'il appelle encore sa déplorable patrie, il tire de son cœur d'inimitables accents. Ses défauts paraissent se changer en qualités : c'est la grâce et la sensibilité, le disputant à une dextérité en quelque sorte infinie, qui reproduit sous mille formes les mêmes pensées et les mêmes sentiments. Les Lamentations de Jérémie sont les plus magnifiques et les plus parfaites productions du genre élégiaque ; elles peuvent servir d'interprètes aux plus amères douleurs. Le Fils de Dieu n'a pas craint de les demander à son Église pour les jours de son agonie, de ses souffrances et de sa mort; et chaque année, pendant son grand deuil, l'Église nous rappelle que Jérémie savait pleurer divinement.

Les infortunes du peuple juif sont donc consommées, Messieurs, et leur divin chantre a succombé lui-même dans la suprême catastrophe; mais le livre des destinées n'est pas clos. Aux fils de la dispersion il faut maintenant des consolateurs et des protecteurs; car le germe sacré d'où sortiront les vrais enfants d'Abraham ne doit pas être étouffé dans l'opprobre. Les deux anges de l'exil reçoivent la visite de l'Esprit-Saint, sur les bords des fleuves babyloniens où Israël chante ses malheurs. Ézéchiel ranime ses espérances par des visions pleines de promesses. Daniel y joint des détails si précis, qu'il est impossible de méconnaître la bonne volonté de Dieu.

Fils de Buzi, l'un des plus illustres prêtres de Juda, Ézéchiel prophétisa pendant vingt-deux ans. Ses lèvres sanctifiées racontaient encore une vision, quand il fut tué par un Juif à qui il reprochait son apostasie. Ne cherchez pas, dans ses écrits, la pureté et la régularité des anciens poëmes hébraïques : il semble en avoir perdu le souvenir; mais, en homme de génie, il se sert résolument des débris d'un idiome corrompu, et, s'il ne peut ressusciter le rythme harmonieux des beaux jours, il donne à ses pensées et à ses images un tour entièrement nouveau. Sa prose est riche et abondante, comme les

plus beaux vers de ses prédécesseurs, et il se venge noblement de l'impuissance de la langue par l'inépuisable fécondité de son imagination et l'originalité de son exécution, de telle sorte qu'on rencontre chez lui, quelquefois, et la magnificence d'Isaïe, et l'élégante suavité de Jérémie, et l'ingénuité d'Homère, et l'éloquence de Démosthènes, et le tumulte lyrique de Pindare. Il a des inégalités, et ses efforts donnent à son style comme une teinte obscure; mais ces imperfections sont rachetées par une mise en scène si tragique, si émouvante, que Lowth l'appelle « l'austère, farouche, sinistre, et presque horrible Ézéchiel [1]. » — « Malgré ses défauts, dit Eichorn, qui l'a étudié à fond, Ézéchiel est et sera toujours un grand poëte, un génie original; et ceux qui ne se le figuraient que comme un simple imitateur de ses prédécesseurs n'auraient nullement saisi son véritable caractère. On ne doit le comparer, en général, ni à Isaïe ni aux autres anciens prophètes. Ceux-ci sont grands, Ézéchiel l'est aussi, mais chacun à sa manière; et quant à ce dernier, en particulier, s'il est permis d'en juger par les monuments actuellement existants de la poésie hébraïque, le genre de ce prophète lui appartient en

1. Sævus, truculentus, atrox, et dictione pene horridus. (*De sacrâ poesi Hebræorum*.)

propre, il l'a inventé lui-même, il en est le véritable créateur. »

Pendant qu'Ézéchiel prophétisait, Daniel grandissait, en science et en sagesse, à la cour des rois de Babylone. Plein de l'Esprit de Dieu, puissant en paroles et en œuvres, il accepta, pour le bien de ses compatriotes, les faveurs de la fortune, qui, reconnaissant en lui le sang des rois, l'approcha des marches du trône. A vingt ans, il était si parfait, qu'Ézéchiel ravi le mettait au nombre des hommes illustres que leur vertu préserve de la corruption générale, et qui sauvent les peuples. Vous connaissez, Messieurs, sa merveilleuse histoire; elle se résume dans une double action qui aboutit à la délivrance des captifs. Par la courageuse intervention de ses prières et de ses menaçantes prédictions, il contint les oppresseurs de ses frères, et penché, comme la miséricorde divine, sur les restes attristés et découragés de sa nation, il les rassembla autour d'une espérance dont il précisa, mieux que personne, la prochaine réalisation. Toujours craint et admiré des grands, toujours aimé du peuple, il s'endormit paisiblement et, le cœur comblé de désirs, au lieu de son exil.

Je ne vous dirai rien, Messieurs, du coup providentiel qui fit tressaillir cet homme de désirs, sous

la pierre de son tombeau, rien de la dernière grande époque judaïque, rien des *Nâbi* qui ramenèrent en chantant les fils de Jacob aux rivages sacrés de la patrie, rien de ceux qui les encouragèrent dans la reconstruction de la cité sainte et du temple de Dieu. Mon but est atteint. De nouveaux détails vous fatigueraient, sans ajouter aucun trait saisissant à la physionomie des prophètes. Vous les voyez dans les clartés de l'histoire, et vous pouvez estimer, maintenant, à leur juste valeur, les puérilités misérables dont ont ri et rient encore tous les esprits épais, toutes les âmes triviales que remorquent à travers le monde les mauvais plaisants de l'incrédulité. L'erreur, malgré des efforts désespérés, n'a jamais pu faire, à sa manière, une histoire générale des prophètes; elle s'est contentée de recourir à des particularités isolées dans le contexte des événements et des écrits, de juger, d'après le langage et les mœurs modernes, le langage et les mœurs de l'antiquité, ne tenant aucun compte ni du caractère ni des usages propres à d'autres temps et à d'autres lieux : de là des affirmations sans consistance, dont vous venez d'entendre le solennel démenti. Au lieu de ces hommes vils et grossiers, de ces intrigants sans pudeur, de ces rêveurs sans dessein, de ces rapsodes sans autorité, de ces brouillons fougueux, de ces

menteurs publics, de ces charlatans sacrés, qu'une critique impie a prétendu livrer à vos mépris, vous avez devant vous des citoyens sublimes, des hommes de génie, des missionnaires de la vérité, des patriotes, des libres, des héros, des martyrs, des saints, des inspirés, dignes, malgré l'éloignement des temps et l'infirmité de la loi sous laquelle ils ont vécu, d'être proposés comme modèles aux générations sanctifiées par la grâce et le sang du Christ. Saluez-les, Messieurs, et préparez-vous à entendre leurs oracles.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

DE L'OBJET ET DU DÉVELOPPEMENT DES PROPHÉTIES

Messieurs,

La mauvaise foi repousse les apparitions illustres de l'histoire, et conserve devant elles tous ses doutes et toutes ses haines; mais la bonne foi se laisse vaincre facilement par le génie, la vertu, l'héroïsme, et les entoure, dès qu'ils se montrent, de son admiration et de ses respects. Comme vous m'avez appris à estimer votre bonne foi, je pense avoir atteint le but que je me suis proposé, en faisant passer sous vos yeux les figures historiques des prophètes; c'est-à-dire, je pense avoir introduit dans votre jugement une présomption favorable aux oracles sacrés. Quand un homme impose la vénération, l'âme se recueille en sa présence et se tient prête à l'écouter. Que sa parole soit obscure et inexplicable, qu'il s'annonce

au nom du Seigneur, comme l'historien des siècles futurs, qu'il tienne en suspens l'attente des générations, qu'il nous étonne et désespère notre pénétration par la singularité de sa vie et la profondeur de ses visions, nous l'écoutons cependant, jusqu'à ce qu'il nous soit prouvé que sa conduite est un mystère divin ou un odieux mensonge, que l'avenir lui donne une confirmation ou un démenti. Cette preuve, Messieurs, nous pouvons l'avoir sans délai, à l'égard des prophètes que j'ai dépeints; car nous sommes, par rapport à leur existence, au sommet des temps. Ce qui était pour eux l'avenir est pour nous le passé, et, appelés à contempler sur le même plan et dans la même arène les oracles et les faits accomplis, il nous est facile de voir s'ils se touchent pour s'embrasser, ou s'ils ne se rencontrent que pour engager ensemble une abominable lutte, dont l'issue doit être la ruine des prophéties et le désenchantement de notre foi trompée

Allons donc aux voyants : *Eamus ad videntes.* Écoutons leurs oracles, et, avant d'en construire le parallélisme, considérons-en l'objet général et le développement.

I

Pour bien comprendre le magnifique ensemble des prophéties, il importe, Messieurs, de distinguer leur objet; car elles n'appartiennent pas toutes aux mêmes titres à l'ordre des idées et des faits, bien qu'on puisse les conduire, par de savantes interprétations, à une commune fin, qu'elles se touchent et ne soient individuellement que les parties d'un tout harmonieux dont Dieu a préparé avec soin les moindres éléments, les faisant concourir à l'accomplissement de ses desseins miséricordieux sur le monde.

Un objet prime tous les autres et commande le mouvement de l'inspiration dans l'antiquité religieuse : c'est l'objet spirituel, c'est-à-dire l'idée et les événements messianiques. A l'heure même de la chute du premier homme, Dieu met en œuvre son plan de réparation. Il montre, aux confins des temps, son Christ Sauveur, et, parce qu'il veut récapituler en lui tous les mondes, selon la belle expression de saint Paul, il dirige, vers sa personne adorable, l'action inspiratrice de son Esprit-Saint. Il ne convient pas à la sublime mission du Réparateur d'être inaugurée par une surprise, et, puisqu'il sera le Fils du Très-Haut, Dieu doit à sa majesté de pré-

parer sa venue, par un cortège auquel ne peuvent prétendre les majestés de la terre. Les figures se succèdent sans interruption; les patriarches et les personnages illustres s'avancent, recevant de la grâce comme des teintes, qui présagent l'incomparable perfection de Celui qui arrive sur leurs pas; la lumière prophétique éclaire cette grave procession d'hommes, de femmes et d'enfants, dont la vie et les vertus parlent déjà de l'avenir, et les oracles achèvent la longue et merveilleuse aurore du Soleil éternel. Il se balance encore sous les dernières courbes de l'horizon; mais il règle lui-même le demi-jour qui le précède. Plus il approche, plus le mouvement prophétique, toujours soutenu par la foi des générations, est accéléré par de nouveaux oracles. On attend Celui qui doit être envoyé. Voilà, Messieurs, l'idée, l'événement, le prodige qui domine toutes les idées, tous les événements, tous les prodiges de l'antiquité sacrée. Il est inutile, n'est-ce pas, d'en faire ressortir davantage l'importance.

Mais, en considérant l'objet primaire des prophéties, ne négligez pas leur objet secondaire, c'est-à-dire l'ensemble des faits qui regardent particulièrement les destinées temporelles de l'humanité, et ne se rattachent que de loin à l'idée et aux événements messianiques. Parallèlement au mouvement pro-

phétique qui règle et conduit le cortège du Rédempteur, un autre mouvement prophétique règle et conduit la fortune des nations et les vicissitudes de leur existence. L'événement capital demeure suspendu, les oracles spirituels attendent leur accomplissement, pendant que se développent constamment, dans un ordre inférieur, d'autres oracles et d'autres événements, qui, loin de détourner l'attention du peuple juif de son objet suprême, la fixent, la rendent plus vive, et multiplient les espérances. Ce parallèle mérite d'être remarqué; je vous en dirai tout à l'heure les raisons.

Pour le moment, Messieurs, jetez avec moi un rapide coup d'œil sur l'histoire du peuple juif. A toutes les époques, vous entendez un *Nâbi*, qui bénit ou qui menace, qui annonce des prospérités ou des infortunes. La graisse de la terre, la fécondité des troupeaux, les dépouilles des nations vaincues, doivent récompenser la fidélité des enfants de Dieu; les revers, éprouver leur courage; l'esclavage, châtier leurs crimes. S'il n'est pas un bonheur qui ne comble une espérance divinement éclose en leur sein, il n'est pas une catastrophe qui les surprenne, pas un ennemi qui triomphe à l'improviste de leurs forces abattues; car toujours un envoyé du Ciel est venu les avertir, avant que leur malheur fût con-

sommé. Les murmures et les plaintes sont, de leur part, oubli, ingratitude et malice; pour ne pas se condamner, ils doivent s'écrier, avec le voyant qui les a prévenus : « *Peccavimus!* Nous avons péché, ô Seigneur, et vous nous avez caché votre face adorable; vous nous avez blessés dans votre sainte fureur; tournez vers nous vos yeux apaisés, regardez-nous, nous sommes votre peuple: *Convertere, respice : ecce populus tuus omnes nos.* » La vie d'Israël est la plus merveilleuse alternative d'heurs et de malheurs que nous offre l'histoire humaine, alternative plus merveilleuse encore de prophéties et d'événements qui se rencontrent à point nommé.

Ne vous arrêtez pas, Messieurs, à ce spectacle, si extraordinaire qu'il soit, car le regard des voyants a franchi les limites de la Judée. Ils ont connu le sort des nations antiques et annoncé d'avance les calamités qui devaient pleuvoir sur elles, les révolutions qui devaient les moissonner, la durée des malédictions qui devaient peser sur leurs restes oubliés. L'Égypte, l'Assyrie, la Perse, la Grèce, Rome elle-même, occupent une large place dans les écrits prophétiques, à côté d'une foule de villes et de peuples qu'il serait trop long de nommer; et, chose merveilleuse, les monuments profanes qui nous restent de ces grandes nations confirment, chaque jour, et

de plus en plus, la vérité des oracles sacrés. Mon dessein n'est pas de vous montrer comment se sont accomplis à la lettre tous ceux qui furent prononcés contre les villes coupables de l'antiquité : ce travail immense appartient à l'exégèse plutôt qu'à l'apologie; mais permettez-moi d'en prendre un pour type, et de m'en servir comme de garantie pour tous les autres.

Babylone était au faîte de la gloire et de la puissance, pendant que vivaient Isaïe et Jérémie. Aucune ville n'égalait ni n'égala, peut-être, depuis, les merveilles dont elle était remplie. Assise sur les bords d'un fleuve magnifique, et fière de ses palais, de ses temples, de ses jardins, de ses bois sacrés, de ses larges murailles, du génie de ses rois, de l'audace de ses capitaines, de la force de ses soldats, de la science de ses devins, et de la protection de ses dieux, elle semblait insulter à la fortune de toutes les nations. Depuis longtemps, le peuple juif et la terre fertile qu'il habitait étaient l'objet de ses ardentes convoitises, et les prophètes savaient, hélas! qu'elle triompherait de leur patrie déshonorée. Autant ils aiment leur chère Jérusalem, autant ils détestent l'insolente Babylone. A chaque instant, ils la rencontrent dans leurs inspirations, ils l'accablent de malédictions, et ne se croient le droit d'annoncer

à leurs concitoyens la ruine de leur cité et leur prochain esclavage qu'en annonçant, en même temps, et dans tous ses détails, l'horrible vengeance que Dieu tirera un jour de leur infâme oppresseur.

Voici, Messieurs, ce que nous dit l'histoire à ce sujet : Après la prise de Jérusalem, Nabuchodonosor emmena les captifs dans sa ville royale. Ils y demeurèrent soixante-dix années, conservant, au milieu des étrangers, leur loi, leurs mœurs, leur culte et leur indestructible nationalité. Les soixante-dix années écoulées, une reine illustre mourut, laissant un fils voluptueux et lâche, qui, par ses débauches et ses extravagances, semblait inviter ses voisins à la conquête. Un jeune et vaillant prince, Cyrus, arrive à la tête des Mèdes et des Perses. Labinèthe, ou Balthasar, tremble à son approche, et envoie ses troupes à sa rencontre; mais, malgré leur nombre et leur force, elles sont battues, et les portes de la ville se referment sur les derniers fuyards. L'ennemi fait le siège, il n'y a rien à craindre : le courage est impuissant contre les immenses murailles qui protègent la cité; l'affamer est impossible, elle a des vivres pour vingt ans. Mais Babylone a compté sans la surprise. Elle n'est pas emportée d'assaut, elle ne se rend pas par capitulation, elle est saisie comme dans un filet. Cyrus détourne l'Euphrate, dessèche

son lit, et introduit son armée par les deux extrémités de la ville. Alors, c'est partout une horrible confusion. Babylone est si grande, dit Hérodote, qu'on ignore au centre ce qui se passe à la circonférence. Les courriers partent de l'orient et de l'occident; ils se rencontrent au seuil du palais, pour annoncer au roi, plongé dans l'orgie, l'affreux malheur qui le menace; mais lui s'enivre. Pendant ce temps, les Mèdes et les Perses font un horrible carnage. Ils ne pillent pas, ils tuent. Les enfants et les femmes ne sont pas épargnés, le roi est massacré au milieu de ses officiers et de ses gardes assoupis par l'ivresse, et son cadavre demeure confondu dans la foule des morts.

Babylone est prise : que va-t-elle devenir? Elle cesse d'abord d'être ville royale. Le palais et les maisons disparaissent peu à peu, et, tant que subsistent les remparts, on y chasse, comme dans un immense parc, les bêtes fauves. Mais l'enceinte elle-même s'écroule, les digues ne peuvent plus contenir l'Euphrate, et le fleuve, débordé, couvre de ses eaux les ruines qui s'enfoncent dans la terre. Un marais infect, hanté par les reptiles, remplace les splendeurs effacées de celle qui fut la maîtresse des nations. Çà et là, on voit encore quelques tertres informes où se réfugient les animaux sauvages, et près

desquels l'Arabe indolent passe sans s'arrêter. L'oubli, enfin, tombe, comme la pierre d'un sépulcre, à l'endroit où fut celle qui corrompait les peuples. On a peine, aujourd'hui, à retrouver sous terre ses ossements brisés et inutiles; encore sont-ce bien les ossements de la grande Babylone?

Eh bien, Messieurs, tout cela a été vu dans le détail, annoncé et écrit, mot pour mot, près d'un siècle, que dis-je? plusieurs siècles à l'avance, par Isaïe et Jérémie. Écoutez-les :

« La terre de Juda sera dévastée et plongée dans la stupeur; son peuple servira pendant soixante-dix ans le roi de Babylone. Mais, les soixante-dix ans accomplis, je visiterai, dit le Seigneur, le roi de Babylone et son peuple. J'irai chercher l'iniquité sur la terre des Chaldéens [1]. Il est temps, j'ai appelé mon christ, Cyrus, j'ai pris sa main, car je veux soumettre les nations devant sa face; je veux courber, sous son pied, le dos des rois; je veux ouvrir, à son approche, les portes, les portes qui ne se refermeront plus. J'irai devant toi, Cyrus, j'irai devant toi; j'humilierai les nations de la terre; je briserai les portes d'airain et leurs gonds de fer; je te donnerai des trésors cachés, des richesses enfouies, afin que

1. Jerem., cap. XXV, v. 11, 12.

tu saches que je suis, moi, le Seigneur, Dieu d'Israël, qui t'appelle, dès aujourd'hui, par ton nom [1]. Il arrive; le roi de Babylone l'apprend; ses mains tombent abattues; l'angoisse le saisit; une douleur comme celle de l'enfantement torture ses entrailles. Aiguisez vos flèches, remplissez vos carquois, Chaldéens; c'est inutile, Dieu a suscité contre vous le courage du roi des Mèdes. Toute son âme est contre Babylone; il veut la perdre, il veut la perdre; car le Seigneur va se venger, il va venger son temple [2]. Marche, prince des Élamites, et toi, Mède, forme le siège [3]. J'enivrerai le roi, ses sages, ses magistrats et ses braves, et ils dormiront d'un sommeil éternel, sommeil dont ils ne se réveilleront jamais [4]. Pendant ce temps-là, préparez, creusez tout autour de la ville, Babylone est prise; Bel est confus; Mérodach est vaincu : *Capta est Babylon; confusus est Bel; victus est Merodach.* Les courriers rencontreront les courriers, les messagers iront au-devant des messagers, pour annoncer au roi que sa ville est prise d'un bout jusqu'à l'autre, que le lit du fleuve est occupé par les troupes ennemies, que le feu est aux roseaux du rivage, que les gens de guerre sont

1. Isai., cap. XLV, v. 1, 2, 3.
2. Jerem., cap. L, v. 43; cap. LI, v. 11.
3. Isai., cap. XXI, v. 2.
4. Jerem., cap. LI, v. 57.

dans le trouble [1]. Les habitants seront agités de convulsions et d'horribles douleurs. Ils souffriront des maux comme ceux qu'endure une femme en travail; ils se regarderont l'un l'autre avec stupeur, et leurs visages seront desséchés par la crainte, comme s'ils avaient été brûlés par le feu... Les Mèdes ne chercheront point l'argent ni ne se mettront en peine de l'or; mais, de leurs flèches, ils perceront les petits enfants, ils seront sans pitié pour ceux qui se cachent encore dans les entrailles de leurs mères, ils n'épargneront point ceux qui viennent de naître, et le prince superbe sera renversé; il tombera par terre; il n'y aura personne pour le relever [2].

« Babylone est prise : *Capta est Babylon!* Maintenant, elle sera détruite comme furent détruites Sodome et Gomorrhe; le Seigneur l'arrachera d'entre ses murailles, les eaux marécageuses couvriront ses pierres écroulées, les serpents y viendront siffler. Elle ne sera plus habitée que par les bêtes sauvages, on ne la rebâtira jamais, jamais; l'Arabe n'y dressera pas même sa tente; le pasteur ne viendra point s'y reposer. O ville! tu seras comme une plaine de tombeaux; on ne tirera même pas de tes ruines une pierre, pour en faire l'angle d'un mur ou le fonde-

1. Jerem., cap. L, v. 2, 14; cap. LI, v. 31, 32.
2. Isai., cap. XIII, v. 8, 17, 18.

ment d'une maison; mais tu seras éternellement perdue, dit le Seigneur : *Et non tollent de te lapidem in angulum, et lapidem in fundamenta, sed perditus in æternum eris, dicit Dominus*[1] ! »

Messieurs, se peut-il une rencontre plus frappante de la prophétie et de l'histoire? Voyez comme l'histoire confirme la prophétie, et comme la prophétie illumine l'histoire, en répandant sur les événements cette teinte lugubre et tragique qui convient aux grandes catastrophes. Tous les oracles temporels ont eu le même sort, à part quelques-uns dont on ne peut préciser l'issue, à cause de l'incertitude des annales des peuples obscurs auxquels ils s'adressent. Partant de là, je me demande pourquoi Dieu ne s'est pas contenté des oracles messianiques; pourquoi il a permis qu'un mouvement prophétique s'accomplît dans un ordre purement temporel, parallèlement à celui qu'il devait conduire jusqu'à l'ère nouvelle du monde. Cette question est plus importante que vous ne le pensez, Messieurs; elle vous élève jusqu'à la considération du gouvernement providentiel dans ses lois les plus hautes et les plus saintes, et sert, en même temps, la force démonstrative des oracles spirituels.

1. Isai., cap. XIII, v. 19, 20, 21, 22; cap. XIV, v. 23. — Jerem., cap. L, v. 39, 40; cap. LI, v. 26.

Dieu, ayant retiré son peuple du sein des nations perdues d'erreurs et de vices, s'était engagé à son égard par des promesses temporelles, qui, à chaque instant, lui rappelaient une auguste alliance. Il abandonnait les Gentils à leur propre conduite mesurée par les lois générales de sa providence, ne s'étant point commis à leur égard, et n'étant point tenu, par un pacte sacré, de leur rendre compte de leur fortune; mais il n'en pouvait être ainsi du peuple juif. Du haut du Sinaï, Dieu l'avait appelé son peuple. Ayant pris en ses mains le gouvernement de ses affaires temporelles, et devant donner à sa loi une sanction conforme à la manière dont elle était observée, il fallait qu'il dégageât sa parole et justifiât sa suprême administration. A cette fin, il met en œuvre un moyen qui représente au vif les deux éternelles perfections entre lesquelles se trouve prise la vie de ceux que le Seigneur aime : la justice et la miséricorde. Les prophètes se succèdent auprès du peuple comme les personnifications de Jéhovah, son maître et son père. Au nom de l'alliance contractée et fondée sur des promesses temporelles, ils bénissent, menacent, encouragent, consolent, selon que les serviteurs et enfants du Seigneur se montrent pieux, infidèles ou repentants. De cette manière, le peuple, en toutes les péripéties de son existence, ne

peut s'empêcher de reconnaître la main de Celui qui, tout en étant le Dieu de l'univers, se montre plus particulièrement le Dieu d'Israël. Dans ses plus grands bonheurs, comme au plus fort de ses maux, il faut qu'il s'écrie : « Nous sommes son peuple et les brebis de ses pâturages bénis : *Nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus* [1]. » Les oracles temporels ont cet avantage immense que Juda, même lorsqu'il est vaincu, est certain de ne pas l'être par les dieux étrangers, mais par un juste châtiment de celui qu'il appelle son Dieu. Appuyé sur la parole révélatrice des envoyés du Très-Haut, il est convaincu que tout lui arrive conformément aux termes exprès de l'alliance anciennement contractée et solennellement jurée par ses ancêtres, aux pieds de Moïse, le plus illustre des représentants de la divinité. Tous les oracles peuvent se terminer par cette conclusion inspirée jadis au fondateur de la république hébraïque : « Voyez, maintenant, que c'est moi, moi qui suis, et il n'y a point de Dieu avec moi... Je fais mourir, et je fais vivre; je blesse, et je guéris; personne ne se peut délivrer de ma main [2]. »

Jéhovah est le Dieu d'Israël, et toute alliance de

1. Ps. xciv.
2. Deut., cap. xxxii, v. 39.

son peuple avec les nations étrangères est abominable à ses yeux. Cependant, les Juifs, si souvent et si durement éprouvés, pendant que s'étale sous leurs yeux la brillante prospérité des grands empires, peuvent être tentés d'appuyer leur faiblesse sur les bras robustes qui leur sont tendus, et désirer une part des dépouilles de tant de nations vaincues. Il importe donc de leur montrer que tout est mensonge dans la fortune qui les éblouit et que, sous de séduisantes apparences, se préparent les plus affreux désastres. Tel est le but des oracles sacrés qui ont pour objet les destinées des nations. Prévenu longtemps à l'avance des calamités qui les attendent, Juda se concentre dans sa propre vie, et, tout faible qu'il est, il s'appuie tranquillement sur le bras immobile de Dieu, certain qu'il porte en lui-même les germes d'une éternelle durée, tandis que les forces factices de ses ennemis vont s'épuiser petit à petit, et s'éteindre un jour dans une honteuse agonie.

Rien ne le séduit dans la fortune des empires; mais l'action ténébreuse du démon, perpétuellement en lutte avec l'action de Dieu, ne cesse de l'inviter à l'apostasie. Enclin à la superstition et à l'idolâtrie depuis l'esclavage d'Égypte, il voit surgir de toutes parts des faux prophètes qui cherchent à le tromper par leurs oracles mensongers. Comment résisterait-

il à cette détestable influence, si Dieu ne multipliait ses inspirations, et ne portait aux devins du polythéisme de redoutables défis? Constamment éclairés par les manifestations de l'Esprit divin, dont les prophéties s'accomplissent à la lettre, les Juifs ne doivent plus avoir que du mépris pour les *Nâbi* de l'erreur et ne sont plus tentés de consulter les oracles des faux dieux.

Enfin, Messieurs (et c'est la plus haute raison des oracles temporels), Dieu se devait à lui-même de protéger le souvenir des prophéties dont l'objet était plus relevé, et dont l'accomplissement devait se faire attendre longtemps encore. La foi dans son Christ et les espérances d'un meilleur avenir, si souvent promis, ne se pouvaient soutenir par la seule autorité d'oracles toujours suspendus; et, d'un autre côté, les Juifs ne pouvaient bien connaître l'action de l'Esprit-Saint dans l'âme des voyants, qu'autant que l'Esprit-Saint lui-même leur donnait un témoignage actuel et certain de sa présence. Or, rien de plus propre à atteindre ce double but que les oracles temporels. Leur accomplissement devenait, aux yeux des Juifs qui en étaient les témoins, comme la divine consécration des hommes qui les avaient prononcés. Ce qu'ils disaient des temps reculés était vrai, puisque les temps plus prochains leur don-

naient raison. Les générations présentes, bien qu'elles ne dussent pas assister aux suprêmes événements, envoyaient de loin au Promis de Dieu les baisers de leur foi revivifiée par les manifestations d'en haut, et elles s'endormaient dans l'espérance que l'ombre du Messie viendrait visiter leurs tombeaux et remuer leurs cendres depuis longtemps oubliées.

Telles sont, Messieurs, les raisons qui nous expliquent les deux mouvements parallèles de la prophétie : l'un se dirigeant en ligne droite vers la grande figure du Messie, l'autre suivant pas à pas les destinées temporelles du peuple. Nous y voyons que ce dernier mouvement est ordonné au premier, dont il appuie et soutient la marche, et qu'en définitive tout objet temporel et secondaire des oracles sacrés se résout dans l'objet spirituel et primaire : l'idée et les événements messianiques, auxquels nous devons maintenant appliquer exclusivement notre attention.

II

Que le Messie soit l'objet des prophéties bibliques, que ce Messie soit Jésus-Christ, ce sont choses que j'affirme aujourd'hui, Messieurs, m'engageant à les prouver dans nos plus prochaines conférences. Pour

le moment, je m'attache à cette seule considération : que l'objet spirituel et primaire des oracles sacrés n'a pas été défini d'un seul coup, mais s'est développé progressivement, jusqu'à ce que les accents prophétiques expirassent dans la bouche du dernier des voyants de l'ancienne loi.

Le père du genre humain reçoit de Dieu la promesse, toute nue en quelque sorte, d'un libérateur, et la transmet à ses enfants. Cette promesse bondit à travers les générations, jusqu'au père des croyants, qui, séparé du reste des peuples, apprend qu'il porte dans son sein la bénédiction féconde d'où doit sortir Celui que le monde attend. Jacob l'aperçoit dans le sang de son fils Juda, et entrevoit l'époque de son apparition. La race, la tribu, le temps encore incertain, mais désigné par un événement, trois traits primitifs auxquels Moïse ajoute les caractères précis de l'inspiration, de la rédemption et du commandement. Ici l'Esprit divin se repose, en attendant que les agitations du peuple juif soient apaisées. David réunit les tribus sous son sceptre, et commence une souche royale. Il entend, alors, le serment de Jéhovah, qui jure que le Messie sera pris dans sa famille; père fortuné, il appelle son fils, il demande à le voir, et Dieu se plaît à lui montrer ses humiliations, ses opprobres, ses douleurs, sa mort, mais, aussi, sa ré-

surrection, sa puissance, sa gloire, son règne. Une explosion merveilleuse s'est faite par la bouche du roi-prophète, et, depuis qu'il a parlé, les traits viennent de toutes parts. La figure du Promis se dessine avec une incomparable splendeur : il sera prophète, thaumaturge, prêtre, victime, sauveur, docteur, législateur, pasteur, roi, maître du monde entier; et, pour tout achever, Isaïe, après avoir révélé le mystère de sa naissance, s'écrie : C'est Dieu avec nous, *Emmanuel!* Michée montre la bourgade ignorée où sera son berceau; Daniel compte, avec une précision mathématique, les années qui doivent s'écouler jusqu'à sa venue, et Malachie fait apparaître son précurseur.

Ainsi, Messieurs, rien de précipité, rien de soudain dans les oracles qui préparent l'arrivée du Désiré des nations. Ils se déploient majestueusement sur une échelle de plus de quarante siècles. Au jour marqué, ils s'arrêtent, afin de ne pas toucher l'événement de trop près; quatre cents ans doivent s'écouler encore depuis Malachie jusqu'à la naissance du précurseur, et, pendant ces quatre cents ans, les voix inspirées se taisent. Pourquoi cela? Pourquoi pas de nouveaux anneaux à cette chaîne mystérieuse, qui doit relier ensemble les deux extrémités de notre misère et de notre gloire, la chute et la réparation? Si le souffle prophétique eût habité notre poitrine, nous en eus-

sions rempli les quatre siècles qui séparent Malachie de Jean-Baptiste; mais nous eussions moins bien fait que Dieu. Il achève longtemps avant l'heure de l'avènement le portrait anticipé du Messie, afin qu'il fût bien constaté que les prophéties étaient antérieures à leur accomplissement; afin qu'on n'accusât pas d'une misérable substitution celui qui aurait parlé la veille des événements; afin que le peuple, par égard pour la majesté du Fils de Dieu, se recueillît dans une respectueuse attente; afin que les Juifs, colonisés dans toutes les parties du monde, eussent le temps d'y semer leurs espérances.

Quand parut Jésus-Christ, toutes les nations, penchées vers le coin de terre où il prit naissance, attendaient la venue d'un libérateur. Une tradition, vieille comme le monde, emportait les espérances et les désirs vers Celui qui devait venir. Les Chinois l'appelaient : *L'homme d'Occident, le véritable saint.* Les livres sacrés des Perses : *La parole, dont le nom est : Je suis.* Les Mexicains et les Scandinaves : *Le vainqueur des dieux et du grand serpent.* Les druides : *Le fils de la vierge qui devait enfanter.* Eschyle, par la bouche de Prométhée : *Le géant indomptable, père d'un tonnerre plus terrible que celui de Jupiter, le Dieu qui remplacerait Prométhée dans ses souffrances, et descendrait pour lui jusqu'au fond des abîmes.*

Prométhée, dans sa légende : *Le cher fils d'un père ennemi*. Platon, dans son *Alcibiade*: *Le Logos, le Verbe, le Sauveur, le Fils de Dieu*. Et, debout sur le seuil du nouvel âge, Virgile chantait[1] :

« Les temps annoncés par la Sibylle sont arrivés.

« L'ordre immense des siècles prend un nouveau cours.

« Un enfant, père d'une nouvelle race, est envoyé des cieux.

« Il prendra vie au sein de la Divinité,

« Il verra les héros mêlés aux dieux et sera lui-même distingué par eux.

« Il gouvernera l'univers apaisé par les vertus de son père.

« Le temps arrive, viens prendre tes grands honneurs.

« Viens, cher fils des dieux, grand rejeton de Jupiter !

1. Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam nova progenies cœlo dimittitur alto...
Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis;
Paratumque reget patriis virtutibus orbem...
Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum!
Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo.
(Virgil., *Eglog. IV* ad Pollionem.)

« Regarde devant toi, le globe s'incline et te salue.
« La terre, la mer immense, le ciel profond,
« Regarde, tout est en joie à l'approche du siècle qui vient. »

Voilà, Messieurs, un fait immense que l'incrédulité a été obligée d'avouer et dont elle n'a jamais pu, malgré tous ses efforts, atténuer la portée. A quoi devons-nous l'attribuer? A la dispersion primitive des branches de la famille humaine, emportant dans ses traditions la promesse faite au premier homme? A l'influence des sages, qui, courant à travers le monde, à la recherche des choses divines, vinrent s'inspirer aux foyers où l'inspiration, toujours vivante, était sans cesse enrichie par de nouvelles flammes? A la captivité des Juifs, qui, brisés par les coups d'une inexorable justice, répandirent sur les terres de leur exil le parfum de leurs croyances? Oui, Messieurs, toutes ces causes nous expliquent l'attente universelle du libérateur; mais n'oubliez pas, je vous prie, la plus efficace, je veux dire les prodigieuses pérégrinations de Juda, pendant les quatre siècles de silencieuse attente qui précédèrent le grand événement. Quand il arriva, les temps étaient pleins, et l'univers était prêt.

O Dieu ! je n'ose pas toucher encore à votre Promis. Permettez-moi auparavant une respectueuse ques-

tion. Vous pouviez, d'un seul trait, peindre à l'origine la figure prophétique de votre Christ, et la transmettre, par la voie traditionnelle, à toutes les générations. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Pourquoi avez-vous choisi les voies, plus compliquées, en apparence, d'un développement progressif? — Messieurs, Dieu ne fait rien sans raison; car il est la sagesse infinie. Peut-être ignorons-nous encore le dernier mot de ses desseins en cette circonstance; cependant, notre faible esprit peut se satisfaire et répondre à la question que je viens de poser, par des considérations qui confirment cette raison suprême dont se contentent les âmes humbles : Dieu l'a voulu ainsi : *Sic voluit Deus.*

« Deux choses, dit un apologiste, entraient dans les vues de la sagesse suprême. La première, qu'il y eût une espérance quelconque du Messie; elle y a pourvu dès le moment où le péché de l'homme a rendu la réparation nécessaire, par une première promesse, pas très claire, mais suffisante pour cet objet. La seconde, qu'au moment où ce libérateur du genre humain arriverait, il fût tellement signalé, que les hommes vertueux et de bonne foi pussent facilement le reconnaître. Il n'était pas nécessaire aux premiers pères de connaître les signes précis d'un Messie qu'ils ne devaient pas voir; mais la connais-

sance de ces signes était indispensable à ceux qui devaient être témoins de sa venue. C'est cette connaissance détaillée qu'a donnée la suite des oracles rendus et recueillis dans le cours des siècles. Ce que les premières promesses avaient d'obscur a été éclairci, d'abord par la succession des prédictions subséquentes et plus détaillées, et ensuite porté au plus haut degré de clarté par l'accomplissement entier et littéral de toutes ces prophéties jusque dans leurs moindres détails, en la personne de Jésus-Christ [1]. »

Ajoutez à cela, Messieurs, que Dieu se devait aux Juifs qu'il avait choisis, plus qu'aux nations qui vivaient dans l'oubli de son adorable majesté. C'était assez pour l'idolâtre qu'il attendît un libérateur, dont il avait refusé, par ses crimes, l'auguste paternité; mais Juda, qui portait dans ses veines le sang précieux que recueillerait dans les siennes le *désiré des nations*, Juda devait mieux connaître son fruit. Il l'embrassait à l'avance, par une foi de plus en plus vive et des désirs de plus en plus ardents, et Dieu ne pouvait laisser sans récompense ces pieux et saints mouvements. Il convenait, par exemple, que David, qui préparait un chef-d'œuvre à la gloire de Jéhovah, son temple, reçût de plus amples et plus pro-

1. De la Luzerne, *Dissertation sur les Prophéties*, chap. II, n° 21.

fondes communications que tous ceux qui l'avaient précédé. A ceux qui croient mieux que les autres, depuis que la lumière éternelle est descendue sur le monde, Dieu envoie de mystérieuses révélations : pourquoi aurait-il refusé l'accroissement de la lumière prophétique, aux vrais croyants de l'antiquité?

Du reste, en prodiguant tout à coup les prophéties, Dieu en eût épuisé l'énergie religieuse. Il fallait qu'il les tînt en réserve, pour chacune des époques où la foi de son peuple aurait besoin d'être soutenue par l'espérance des biens évangéliques. La semence d'Abraham est bénie, au moment où il dit adieu à sa famille et à sa patrie, pour chercher la terre de promission. Juda presse contre son sein le *Scilo*, l'envoyé du Seigneur, quand les dieux d'Égypte demandent aux Israélites l'apostasie de leurs souvenirs et de leurs promesses. L'espérance s'attache à la famille de David, à la veille du schisme qui va diviser les tribus. Quand l'épouvantable idolâtrie des rois menace l'avenir du peuple de Dieu, Isaïe et Jérémie multiplient les traits étincelants; quand de longues années d'infortune découragent les captifs de Babylone, Daniel précise l'époque de l'affranchissement suprême. Enfin, pour encourager les débris de la nation dans la reconstruction du temple, les derniers *Nâbi* annoncent le pro-

chain avènement de Celui qui doit remplir de sa gloire la cité sainte et la maison de Dieu. Ainsi distribuées, les prophéties, en même temps qu'elles s'enchâssent dans l'ensemble des oracles sacrés, agissent par une force qui leur est propre, et répondent à chaque besoin religieux du peuple de Dieu.

Ce peuple, attaché par un ordre du Ciel à sa loi et à sa constitution, pouvait aisément préjuger que le Seigneur avait ultérieurement concentré en lui toute son action révélatrice, et qu'il fallait rejeter toute autre révélation. Ce préjugé, nous le rencontrons profond et vivace, chez les Pharisiens, contemporains de Jésus. Et pourtant les Juifs avaient été avertis, de bonne heure et souvent, du changement qui devait arriver. En ajoutant continuellement aux oracles anciens des oracles plus récents, Dieu condamnait, autant de fois qu'il y avait de prophéties, le prétexte d'un attachement inviolable à l'antique alliance, pour fuir la nouvelle.

Enfin, Messieurs, Dieu a conduit avec patience le développement progressif des prophéties, afin qu'il nous fût permis de construire, contre l'incrédulité, le plus formidable des arguments. Il eût été facile de supposer qu'un tableau complet avait été introduit après coup; mais tant de traits épars qui se rapportent si merveilleusement, tant d'articulations

qui se joignent avec une si parfaite précision, tant d'oracles qui s'appuient, se confirment, se perfectionnent mutuellement, tant de variété dans une chose si admirablement une, est-ce que cela peut être l'ouvrage d'un misérable interpolateur? et ne serait-ce pas le comble de la déraison de supposer que cet interpolateur fût le hasard ? Plus on étudie le développement successif des prophéties, plus il devient évident que Dieu, dans la préparation de son Messie, sauveur du monde, s'est conduit comme dans la création du monde lui-même, et qu'il a établi entre ces deux actes de sa toute-puissance une splendide analogie. Il eût pu, d'un seul coup, produire, avec les substances, l'ordre et l'harmonie universels ; mais il a voulu passer par toutes les phases d'un travail gigantesque, qui menait progressivement chaque chose à sa perfection. Il divise la masse primitive ; il en assujettit les fractions à des lois immuables; il tourmente notre globe, du centre à la surface, pendant des époques dont la science n'a pu déterminer encore la durée; il ensevelit sous des couches nouvelles, des couches refroidies, et laisse tomber à toutes les profondeurs, dans toutes les positions, avec une foule de trésors, et le granit qui sert de base à nos édifices, et le charbon qui nous éclaire et nous chauffe. Or, cet immense

travail de Dieu se reproduit dans les âges de l'humanité. Il la bouleverse, il la révolutionne de mille manières, jusqu'à ce que l'homme attendu, l'homme type, et roi des créatures, des espaces et des temps, soit formé par une très pure opération de son Esprit. Le Messie arrive, et, avec son Église, il couvre les événements et les siècles antiques. C'est dans leurs couches profondes que nous rencontrons les prophéties, c'est-à-dire plus que l'or, l'argent, les pierres précieuses dont se pare notre foi, mais son granit et son charbon, sa force, sa lumière, sa chaleur : la force qui l'appuie, la lumière qui l'éclaire, la chaleur qui active et précipite sa vie. Évidemment, Messieurs, Dieu a bien fait; admirons-le, et, du fond de notre cœur, faisons monter vers lui cet éloge de la Sagesse : « Seigneur, vous avez tout disposé avec mesure, nombre et poids : *Omnia in mensurâ, et numero, et pondere, disposuisti, Domine* [1]. »

1. Sap., cap. XI, v. 21.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

DE LA RENCONTRE DES PROPHÉTIES MESSIANIQUES ET DES FAITS ÉVANGÉLIQUES DANS L'ORIGINE DE JÉSUS-CHRIST

Messieurs,

Ce que je vous annonçais dans la précédente conférence, je vais le faire aujourd'hui : je vais comparer les oracles aux faits accomplis, et achever ainsi de préparer les conclusions qui doivent servir d'appui à notre foi. Cette comparaison, déjà vieille, semble manquer d'attraits pour quiconque aime et recherche les considérations neuves et originales; elle seule, pourtant, peut saisir au vif nos intelligences et y laisser d'ineffaçables empreintes.

Le Christ, désiré des nations, n'est plus pour nous, Messieurs; ou plutôt, après les jours de son court pèlerinage ici-bas, il est remonté vers Celui qui l'avait envoyé : il vit près de lui, couronné de gloire

et d'honneur; il lui montre éternellement ses plaies glorifiées; il intercède pour l'humanité qu'il a sauvée, et fait descendre sur elle des flots de grâce et de bénédictions. Cependant, il ne nous a pas laissés tout à fait orphelins : caché sous des signes qui le contiennent, il continue à demeurer présent au milieu de nous; la foi triomphe de l'infirmité des sens et sait le trouver encore là où notre œil ne peut plus voir sa face très sainte, notre oreille entendre sa parole bénie. Tel est l'enseignement catholique. Jésus-Christ n'est plus que pour notre foi, mais il a été vu dans cette triste vallée; il a été touché par ceux qui l'ont aimé, par ceux qu'il appelait ses enfants, par ceux qui, tout remplis du souvenir de son apparition, nous ont laissé de lui un naïf portrait, devant lequel on se sent plus ému que devant tous les chefs-d'œuvre faits de main d'homme. Deux tableaux existent, qui nous représentent le même personnage : l'un composé de mémoire, c'est l'histoire évangélique; l'autre composé par anticipation, c'est la suite des prophéties. S'ils s'accordent ensemble; si, dans l'un comme dans l'autre, nous reconnaissons une parfaite identité de traits, c'est fini : notre faiblesse est vaincue par cette adorable harmonie, et nous sommes obligés de confesser l'intervention divine. Comparons donc le portrait prophétique du

Christ à son portrait historique. Mais, auparavant, considérez, Messieurs, que les prophéties qui ont pour but de représenter la grande figure du Messie s'étant successivement développées, jusqu'à leur entier achèvement dans la bouche de Malachie, on n'en conçoit bien l'ensemble qu'en les rapportant l'une à l'autre et en donnant à chacune sa position symétrique. L'art sacré les rassemble, comme l'art profane rassemble les fragments séparés d'une antique mosaïque; ce qui n'était tout à l'heure qu'un amas confus de pierres de toutes formes et de toutes couleurs devient, après un travail intelligent et patient, un tableau magnifique plein de vie et de souvenirs : ainsi en est-il des oracles sacrés. Religieusement recueillis dans tous les âges du monde et consciencieusement mis à leur place, ils nous montrent une figure qui ne peut pas être celle d'un homme ordinaire, une figure qui personnifie évidemment l'idée obscure que nous ont tradionnellement conservée tous les peuples et l'espérance glorieuse que la nation juive portait dans son sein : la figure de Celui que, dans notre langage chrétien, nous appelons le Christ de Dieu, Jésus, sauveur du monde.

Il nous est impossible d'embrasser d'un seul coup toutes les prophéties. Nous étudierons seulement aujourd'hui celles qui se rapportent à l'origine du

Messie, et nous les comparerons à ce que l'histoire évangélique nous dit de l'origine de Jésus-Christ. Il y a, sur ce point, deux choses à examiner : le fait même de la descendance, les circonstances de ce fait.

I

Tout homme a sa genèse; tout homme remonte plus ou moins loin dans le passé, pour y saluer ses aïeux; mais, en consultant leur histoire, il ne s'y rencontre point lui-même autrement que dans les gouttes d'un sang fertile, qui suit sa pente sans savoir où il va. Aucun de nous n'a été attendu, désiré et aimé, je ne dis pas depuis l'origine du monde, mais un siècle seulement avant son enfantement. Le Messie seul a eu ce privilège; le germe dont il devait éclore se faisait sentir à ses ancêtres, parce que Dieu l'avait nommément béni, et que, de temps à autre, il le montrait à ceux qui le portaient dans leur sein.

Une première promesse est faite au couple infidèle qui a trahi par sa désobéissance les desseins de Dieu, alors que, tout épouvanté de sa chute, et courbé sous le faix d'un anathème, il va désespérer de son salut. Cette première promesse est environ-

née d'une ombre mystérieuse; mais elle se rallie trop évidemment à celles dont les patriarches seront dépositaires, pour qu'il nous soit permis de la mépriser. Les plus savants interprètes des traditions bibliques, même dans l'école juive, reconnaissent qu'elle désignait, sous une forme métaphorique, les jours bénis du réparateur, et le père du genre humain y vit assez clairement une espérance, pour qu'il ne demeurât pas confondu par le souvenir de son péché, et qu'il se crût le devoir de la transmettre à sa postérité, avec le triste héritage de la douleur et de la mort. Dieu dit donc au serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne; elle te brisera la tête, et toi, tu chercheras à la mordre au talon : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus*[1]. » Le serpent, auteur de nos maux, c'est-à-dire le démon, est maudit sur la terre comme il a été maudit dans les cieux; son ennemi, c'est le fils de la femme; un jour viendra où le fils de la femme triomphera de toutes ses embûches et lui écrasera la tête. Tel est, Messieurs, le sens naturel et raisonnable de cette figure de langage empruntée aux circonstances dans

1. Gen., cap. III, v. 15.

lesquelles la promesse fut faite. Les anciennes paraphrases judaïques ne s'y sont pas trompées, et l'une d'elles, commentant ce passage qu'elle considère comme un oracle divin, ajoute qu'il sera accompli « tout à fait à la fin des jours, dans les jours du fils de la femme, c'est-à-dire dans les jours du Roi-Messie : *In fine extremitatis dierum, in diebus ejus nimirum regis Messiæ*[1]. » Dire que Dieu n'est point sorti intentionnellement du sens littéral, et qu'il a voulu simplement désigner l'horreur instinctive qu'éprouvent les hommes à la vue des serpents, notre haine contre les reptiles, c'est une puérilité des Juifs modernes que nous ne pouvons pas accepter.

Nous tenons donc une première indication prophétique, touchant l'origine du Messie : il sera enfant de la race humaine. A cette première indication se rapportent des fables célèbres dans l'antiquité païenne. « Le mauvais esprit Tryphon, dit Plutarque, sous la figure d'un serpent, inonde la terre de misères et de douleurs; mais la femme Isis vient venger le monde, en éteignant la rage et les fureurs de son ennemi[2]. » La légende de Prométhée, dramatisée par Eschyle, promet un libérateur issu d'une des filles de l'homme. Io demande au

1. *Targum Hierosolymitanum* (*in* III *Gen.*).
2. Plutarque, *De Isis et Osiris*, n° 24.

supplicié : « Qui donc, malgré Jupiter, pourra te délivrer ? » Et le supplicié répond : « Ce doit être un de tes descendants. — Que dis-tu, ton libérateur serait un de mes enfants? — Oui, à la troisième génération, après dix autres générations... Jupiter posera sur ton front sa main caressante; son toucher suffira, et de toi un fils naîtra [1]. »

Messieurs, le fils de la femme est attendu; mais la race humaine, de nouveau multipliée après le cataclysme universel qui la purifie de ses souillures, après cet immense baptême où tant d'hommes rencontrèrent la miséricorde de Dieu dans les bras de la mort, la race humaine devait se disperser et, trop faible contre les perpétuelles séductions de ce monde, oublier le Créateur auprès des créatures. Dieu, fidèle à lui-même, se montre de nouveau, et par trois fois, aux trois plus grands patriarches de l'antiquité, Abraham, Isaac et Jacob; il confirme la promesse des premiers jours, en ces termes : « Toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous [2]. » Le genre humain n'est pas déshérité,

1. Eschyle, *Prométhée.*

2. In te (Abraham) benedicentur universæ cognationes terræ. (Gen., cap. XII, v. 3.)

Benedicentur in semine tuo (Isaac) omnes gentes terræ. (Gen., cap. XXVI, v. 4.)

Benedicentur in te (Jacob) et in semine tuo cunctæ tribus terræ. (Gen., cap. XXVIII, v. 14.)

puisqu'il doit tout entier prendre part aux bénédictions divines; mais le Promis de Dieu sera désormais porté dans les flancs d'un peuple choisi pour lui. Dieu le veut ainsi, parce qu'il voit l'humanité se précipiter en aveugle sur les pentes funestes de ses passions et défigurer à la longue la plus chère de toutes les traditions. Or, il importait que cette tradition fût pressée avec amour sur le sein d'une nation fidèle, et toujours conservée lumineuse et vivante : voilà pourquoi la vocation des patriarches et la bénédiction finale promise à leur semence. Dans lequel de leurs enfants seront bénies toutes les nations? Évidemment en celui qui lèvera en face de l'univers le scandale apparent de l'exclusion et du privilège, en celui qui protestera énergiquement et publiquement, contre l'égoïsme de sa nation, et celui-là, c'est le Messie.

Le Messie sera donc enfant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Sa descendance se dessine mieux; mais elle n'est pas encore ultérieurement fixée. Jacob, près de mourir, appelle autour de son lit ses douze enfants, déjà pères d'une nombreuse famille. « Rassemblez-vous, dit-il, je vais annoncer ce qui vous arrivera dans les derniers temps [1]. » Les fils du pa-

1. Vocavit autem Jacob filios suos, et ait eis : Congregamini, ut annuntiem quæ ventura sunt vobis in diebus novissimis. (Gen., cap XLIX, v. 1.)

triarche s'approchent en pleurant, et le souffle de Dieu éclate en oracles, par la bouche du moribond. Il prédit l'humiliation de Ruben, qui a souillé, par un crime infâme, la demeure paternelle; il maudit la fureur de Siméon et de Lévi, dont les mains sont teintes de sang, et annonce leur dispersion en Israël, et, quand il arrive à Juda, sa voix tremblante se rassure et s'élève avec les grandes choses qu'il va promettre : « Juda, mon fils, tes frères te loueront, ta main robuste pèsera sur la tête de tes ennemis, et les fils de ton père t'adoreront. Juda est un lionceau. Tu t'es dressé, mon enfant, sur ta proie, et tu te couches comme le lion et sa femelle pour te reposer; qui l'éveillera? Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le chef de sa race jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et Celui-là sera l'attente des nations [1]. » Depuis ce temps, Messieurs, Juda est à la tête du peuple; car c'est dans sa tribu que coulent les ondes sacrées qui doivent former la chair du Messie.

Un peuple fidèle à la promesse divine, une tribu dépositaire de la sainte espérance, c'est assez; mais

1. Juda, te laudabunt fratres tui : manus tua in cervicibus inimicorum tuorum : adorabunt te filii patris tui. Catulus leonis Juda. Ad prædam, fili, ascendisti; requiescens accubuisti ut leo et quasi leæna. Quis suscitabit eum ? Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, ET IPSE ERIT EXPECTATIO GENTIUM. (Gen., cap. XLIX, v. 8 et seq.)

Dieu veut ajouter de nouvelles assurances aux anciennes. Afin de protéger le suprême événement contre toutes les ambitions de famille, il en choisit une dans laquelle il concentre à toujours la paternité du Messie. Un prophète avait dit à David : « Votre maison sera fidèle, vous verrez votre royaume durer éternellement, et votre trône sera perpétuellement ferme [1]. » Le saint roi lui-même, parlant au nom du Seigneur, s'écriait : « Je l'ai juré par mon sanctuaire : est-ce que je mentirais à David? Sa race sera éternellement conservée, et son trône subsistera aussi longtemps que le soleil et la lune [2]. » Ces oracles, encore nuageux, ne pouvaient désigner le règne passager de Salomon, ni s'appliquer à l'infortunée descendance du roi-prophète; ils contenaient donc une indication prophétique relative au Messie, indication qui devait être confirmée par les deux plus célèbres voyants de l'Ancien Testament. « Un rejeton sortira de la tige de Jessé, dit Isaïe, et une fleur s'élèvera de sa racine. L'Esprit du Seigneur se reposera sur ce rejeton, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de

1. Fidelis erit domus tua et regnum tuum usque in sempiternum ante faciem tuam, et thronus tuus erit firmus jugiter. (II Reg., cap. VII, v. 16.)

2. Semel juravi in sancto meo, si David mentiar : Semen ejus in æternum manebit, et thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum. (Ps. LXXXVIII.)

science et de piété; l'Esprit de crainte de Dieu remplira la coupe de cette fleur [1]. » Et Jérémie : « Les jours arrivent, dit le Seigneur, et je susciterai de David un descendant juste, et le roi régnera, et il sera sage, et il jugera la terre pour y faire régner la justice. En ces jours, Juda sera sauvé, Israël demeurera chez lui avec confiance; *Jéhovah notre Juste*, c'est le nom qu'on donnera à Celui qui vient [2]. »

Remarquez bien, Messieurs, que ces prophéties datent de l'abaissement de la famille de David, des jours néfastes qui entendirent les menaces de la captivité et de l'esclavage, suspendues sur la tête du peuple juif, de la veille même de la catastrophe qui fit descendre du trône la race du roi-prophète, l'ensevelit peu à peu dans l'ombre, et la contraignit de marcher côte à côte avec les plus obscurs plébéiens; elles ne peuvent donc avoir pour objet que le libérateur attendu, le Messie. Remarquez encore que le peuple juif, depuis sa dispersion, a perdu ses généa-

1. Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet; et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis; et replebit eum Spiritus timoris Domini. (Isai., cap. XI, v. 12.)

2. Ecce dies veniunt, dicit Dominus ; et suscitabo David germen justum, et regnabit rex, et sapiens erit, et faciet judicium et justitiam in terra : in diebus illis salvabitur Juda, et Israel habitabit confidenter; et hoc est nomen quod vocabunt eum, Dominus (Jehovah) Justus noster. (Jerem., cap. XXIII, v. 5, 6.)

logies ; que les générations confondues ne permettent plus de distinguer le sang de David, ni par conséquent de reconnaître le Promis de Dieu. Il ne nous est donc plus permis d'attendre. L'enfant royal est né, nous devons le chercher dans l'histoire.

Eh bien, Messieurs, ouvrons l'histoire, il est temps. Y a-t-il un homme singulièrement illustre par sa vie et son influence, qui soit un illustre Juif et un illustre enfant de David ? — Vous répondez oui, et vous nommez Jésus-Christ. Il est illustre, tout le monde en convient, même ceux qui le détestent, le méprisent et l'injurient, parce qu'ils se sentent écrasés sous le poids de sa colossale renommée. Il est illustre, et les plus grandes illustrations du monde sont précisément celles qui réfléchissent sa lumière ; les plus stables renommées, celles qui s'appuient sur la sienne. Loin de lui, on ne rencontre que des gloires toujours maintenues, par l'estime publique, dans un rang secondaire. Il est illlustre, et nous autres chrétiens nous l'appelons le Verbe ; mais le Verbe fait chair, le Fils de Dieu ; mais miséricordieusement envoyé par le Père céleste, dans la plénitude des temps, vraiment né sous la loi, vraiment fait de la femme, *natum sub lege, factum ex muliere*[1].

1. Galat., cap. IV, v. 4.

Lui-même s'appelle le Fils de l'homme, venu pour sauver ceux qui périssaient : *Filius hominis venit salvare quod perierat*[1]. Et contre ceux qui, aux premiers siècles de l'Église, affirmaient qu'il n'avait revêtu qu'un corps fantastique, que la nature humaine était chez lui illusion et mensonge, Jean, son disciple bien-aimé, encore tout ému des battements de son cœur, sur lequel il avait reposé, écrivait : « Nous l'avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, et touché de nos mains, ce Verbe de vie [2]. » Jésus-Christ appartient donc à la famille humaine. Le sang de notre père commun a coulé et se précipite encore dans ses veines. Mais, ô Fils de l'homme, donnez-les moi ces veines sacrées, que je les ouvre plus profondément, que je voie si c'est bien le sang de David qu'elles contiennent, si l'humanité n'a pas été trompée par un audacieux plébéien qui se disait de race royale.

« En ce temps-là, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge épousée par un homme appelé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie [3]. » Messieurs, voilà l'histoire. Rien de plus

1. Matth., cap. XVIII, v. 11.
2. I Joan., cap. I, v. 1.
3. Luc., cap. I, v. 26, 27.

étrange, rien de plus simple. Rien de plus étrange, car notre foi nous défend d'introduire Joseph comme acteur dans la génération de Jésus-Christ, et lui seul, cependant, est nommé par le récit évangélique comme descendant de David. Cette difficulté se complique des deux généalogies, qui, par des lignées différentes, aboutissent au même homme, dont le rôle, dans la sainte famille, se réduit à une chaste alliance et à une pure adoption [1]. Rien de plus simple toutefois, car donner la généalogie de Joseph, c'était donner celle de Marie, soit que Héli, désigné par saint Luc comme père légal de Joseph, selon les coutumes judaïques, ait été le même qu'Éliacim ou Joachim, père naturel de la vierge de Nazareth, soit que Marie ait été proche parente de Joseph, comme le veulent les plus vénérables traditions. Les lignées ne se ressemblent pas, c'est vrai; mais, par une disposition providentielle, elles se rejoignent juste aux points qui correspondent aux indications prophétiques que j'ai citées tout à l'heure. Cette longue suite de générations, dont les évangélistes voulaient manifestement faire sortir Jésus-Christ, ne pouvait demeurer un éternel mensonge. La foi, excluant l'homme de la paternité immédiate du Christ, eût

1. Matth., cap. I. — Luc., cap III.

expliqué ou supprimé, dans l'Évangile, toutes les proclamations de sa royale descendance, si le fait de la proche parenté de Marie et de Joseph n'eût été de notoriété publique. Au contraire, elle a maintenu ces proclamations ; nous les lisons encore sans commentaires. Les aveugles et les boiteux s'écrient : « Pitié, pitié sur nous, fils de David ! » La Chananéenne : « Ayez compassion de ma misère, ô fils de David ! » Les foules étonnées : « Est-ce bien le fils de David ? » Et le peuple, jonchant de rameaux les rues de la cité sainte : « Hosanna au fils de David ! »

Comme le peuple de Jérusalem, Messieurs, entourons le fils de Marie, et, soit que nous descendions, avec saint Matthieu, d'Abraham à Juda, de Juda à David, de David à Zorobabel, de Zorobabel à Jacob ; soit que nous remontions, avec saint Luc, d'Héli à Zorobabel, de Zorobabel à David, de David à Juda, de Juda à Abraham, d'Abraham à Adam, saluons dans les veines du plus illustre des hommes, et le sang royal, et le sang de la tribu princesse, et le sang des patriarches élus, et le sang de l'humanité.

II

Le fait de la descendance de Jésus-Christ étant établi, et sa concordance avec les indications prophé-

tiques étant vérifiée, il faut en examiner les circonstances. Les oracles messianiques ont répondu à ces trois questions : Quand naîtra? où naîtra? comment naîtra le Messie?

Jacob, en assurant à son fils Juda l'héritage des bénédictions patriarcales, a déterminé largement l'époque de leur entier et parfait développement par ces paroles que vous entendiez tout à l'heure : *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le chef de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé; et celui-là sera l'attente des nations.* En vain les Juifs modernes s'efforcent de prouver que le *Shilo,* désigné par le père des tribus, n'est pas le Messie; la division et l'embarras de leurs conjectures accusent leur mauvaise foi, et les antiques versions, ainsi que les vieilles gloses judaïques, détruisent impitoyablement leurs interprétations intéressées. Deux *targum* terminent leur glose par cette exclamation : « Qu'il est beau, le roi Messie qui doit s'élever de la maison de Juda : *Quam pulcher est rex Messias qui surrecturus est e domo Juda* [1] ! » Il n'y a pas à s'y tromper, Messieurs, l'envoyé de Dieu sortira de Juda. Il en sortira, aux termes de l'oracle, quand la verge du commandement sera brisée entre les mains de la

1. *Targum* de Jonatham. *Targum* de Jérusalem.

tribu bénie, quand ses flancs épuisés ne pourront plus produire un homme capable de régner sur elle, quand toutes les nations, penchées vers le Promis, attendront sa bienheureuse apparition.

Une autre indication, large encore comme la première, nous est donnée par un des derniers prophètes : « Quel est celui d'entre vous, disait Aggée en parlant du nouveau temple, quel est celui d'entre vous qui a vu cette maison dans sa première gloire? Et qu'en voyez-vous maintenant? N'est-elle pas à vos yeux comme rien? Mais courage, Zorobabel, courage, Jésus, fils de Josédec, grand-prêtre du Seigneur! Courage, peuple de la terre de Juda; voici ce que dit le Dieu des armées... : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai ciel, terre, mer et désert. Toutes les nations seront émues, et *leur Désiré* viendra. Je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées, et l'honneur de ce dernier temple sera plus grand que celui du premier; en ce lieu, je donnerai la paix [1]. » D'après cette prophétie, le Messie doit

1. Quis ex vobis... vidit domum istam in gloriâ suâ primâ? Et quid vos videtis hanc nunc? Numquid non ita est quasi non sit in oculis vestris ? Et nunc confortare, Zorobabel : et confortare, Jesu fili Josedec, sacerdos magne, et confortare, omnis populus terræ, dicit Dominus exercituum... Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cœlum, et terram, et mare, et aridam. Et movebo omnes gentes : ET VENIET DESIDERATUS cunctis gentibus : et implebo domum istam gloriâ, dicit Dominus exercituum... Magna erit gloria

venir dans les temps du second temple. Mais ne connaîtrons-nous pas d'une manière plus précise l'époque de son apparition? Si vous voulez vous satisfaire sur ce point, Messieurs, ouvrez Daniel, et lisez, vers la fin du neuvième chapitre, ce remarquable texte :

« Je parlais encore à Dieu, dans ma prière, lorsque l'ange Gabriel, que j'avais déjà vu dans une vision, au commencement, vola précipitamment vers moi et me toucha. C'était vers le temps du sacrifice du soir. Il venait m'instruire, et il me parla en ces termes : — Daniel, je suis sorti du ciel pour t'apprendre quelque chose et te le faire comprendre...; car tu es un homme de désirs. Écoute ma parole, et saisis bien la vision. Soixante-dix semaines seulement doivent s'écouler sur le peuple et la ville sainte, jusqu'à ce que la prévarication soit abolie, le péché expié, l'iniquité détruite; jusqu'à ce que la justice éternelle soit introduite; jusqu'à ce que les visions et les prophéties soient accomplies; jusqu'à ce que le Saint des saints reçoive l'onction. Apprends donc, et saisis bien. A partir de l'édit qui sera promulgué pour la reconstruction de Jérusalem, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines, et, de nouveau, seront bâties les places et les murailles, en des temps diffi-

domus istius novissimæ plusquam primæ... et in loco isto dabo pacem. (Agg., cap. II, v. 4-10.)

ciles. Après les soixante-deux semaines, le Christ sera tué, et le peuple qui doit le renier ne sera plus son peuple. Une nation, avec son chef à venir, renversera le sanctuaire, la ville, et en dispersera les débris. La fin de tout cela, c'est la dévastation; et, la guerre terminée, la désolation prononcée par Dieu. Le Christ cependant confirmera son alliance avec un grand nombre, dans la dernière semaine, et, à la moitié de cette semaine, l'hostie fera défaut, le sacrifice sera aboli, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation persévérera jusqu'à la fin des fins [1]. »

1. Adhuc me loquente in oratione, ecce vir Gabriel, quem videram in visione a principio, cito volans tetigit me in tempore sacrificii vespertini. Et docuit me, et locutus est mihi, dixitque : Daniel, nunc egressus sum ut docerem te, et intelligeres. Ab exordio precum tuarum egressus est sermo : ego autem veni, ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es : tu ergo animadverte sermonem, et intellige visionem. Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, et super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna, et impleatur visio, et prophetia, et ungatur Sanctus sanctorum. Scito ergo, et animadverte : Ab exitu sermonis, ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomades septem, et hebdomades sexaginta duæ erunt : et rursum ædificabitur platea, et muri in angustiâ temporum. Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus : et non erit ejus populus, qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo : et finis ejus vastitas, et post finem belli statuta desolatio. Confirmabit autem pactum multis hebdomadâ unâ : et in dimidio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium, et erit in templo abominatio desolationis : et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio. (Dan., cap. IX, v. 21-27.)

Messieurs, cet oracle, dont on ne peut retrancher un seul mot, est d'une précision mathématique et d'une importance capitale dans la chaîne des prophéties. L'époque que nous cherchons y est ensevelie; nous la dégagerons tout à l'heure des faits majeurs qu'il est impossible de ne pas examiner.

Deux choses évidentes doivent nous servir de point de départ, dans cet examen. La première, que l'objet final des visions et des oracles, le destructeur du péché, le Saint des saints, l'oint du Seigneur, le Christ, dont parle Daniel, ne peut être que l'homme des promesses traditionnelles. La seconde, que les soixante-dix semaines si soigneusement énumérées et décomposées par le prophète sont des semaines d'années. La gravité, l'ampleur, la solennité, la marche successive des événements en désignent la nature, les coutumes des Juifs en autorisent l'usage [1]. Daniel, quand il parle des semaines de jours, a soin de les distinguer des grandes époques, par une expression propre [2]; les talmudistes et l'immense majorité des interprètes juifs admettent sans contestation les semaines d'années; enfin, il faut compter pour rien le

1. Il est dit dans le Lévitique : « Vous compterez sept semaines d'années, c'est-à-dire sept fois sept ans : *Numerabis septem hebdomadas annorum, id est, septies septem.* » (Cap. XXV, v. 8.)

2. « Je pleurais, dit-il, pendant trois semaines de jours : *Lugebam tres hebdomadas dierum.* » (Cap. X.)

rêve des rabbins qui supposent les semaines de siècles, et transportent la réalisation des espérances de Juda à l'an quarante-huit mille de notre ère.

Partant de là, Messieurs, faites votre calcul. L'édit définitif de la reconstruction de Jérusalem date de la vingtième année du règne d'Artaxercès, c'est-à-dire de l'an 300 de la république romaine. Comptez 490 ans, somme des soixante-dix semaines, vous tombez sur la trente-septième année de l'ère nouvelle. Aux deux extrémités de ce temps, il faut trouver d'abord quarante-neuf années pleines d'angoisses et de périls, pendant lesquelles les murs de la ville sainte sont rebâtis : l'histoire nous les a racontées; ensuite, une moitié de la dernière semaine, pendant laquelle commencent les calamités qui se terminent par la décomposition du peuple juif, la cessation des sacrifices, le sac de Jérusalem, la profanation et la ruine du temple : tous ces malheurs sont consommés; vous pouvez en demander le lamentable récit à l'historien Josèphe, à l'arc de triomphe de Titus, et à l'infortunée ville aujourd'hui couchée sous le cimeterre musulman. Mais ce n'est pas tout; entre ces deux extrémités, il faut un homme appelé Christ, Saint des saints, destructeur du péché, auteur d'une nouvelle alliance, renié par son peuple, condamné juridiquement, un supplicié dont la mort

soit le signal de la suprême catastrophe : où est-il? Montrez-le-moi, si, comme les Juifs, vous ne voulez pas de notre Jésus. Ah! vous chercherez en vain dans les ossements et les décombres; jamais, non, jamais, vous n'évoquerez une ombre illustre qui réponde au cri d'appel du prophète. Le fils d'Abraham, de Juda, de David et de Marie est le seul en qui se justifie l'admirable oracle qui toujours a fait le tourment des incrédules. Il s'appelle Christ; il confirme sa nouvelle alliance, à l'âge de trente ans, au commencement de la dernière semaine; vers le milieu, il est renié par son peuple, et, condamné au supplice des criminels, il meurt et étouffe l'iniquité dans son sang, il consomme les visions et les prophéties en sa personne, il déchire le voile du temple et le remplit de trouble. Il n'est plus, et voici que le Sanhédrin se dissout, que des signes sinistres se multiplient, qu'une voix s'écrie : « Malheur à la ville! Malheur au temple! » que le peuple romain creuse ses tranchées et approche ses machines, que les murs s'écroulent, que l'incendie dévore la maison de Dieu, et que la désolation, tombée du ciel, vient s'asseoir éternellement sur ses ruines fumantes.

O merveille du monde, ta gloire devait être plus grande que celle de la première demeure du Très-Haut, le Seigneur devait prêcher la paix dans ton

enceinte. Qui te donnera la gloire, qui te donnera la paix, si Jésus-Christ n'a rien fait pour toi? O Juda! le sceptre ne devait t'échapper qu'à l'arrivée du Messie. Toujours tu fus au poste d'honneur en Israël; de tes flancs est sortie une race royale, ton autorité s'est conservée même au milieu des épreuves de la captivité; après le retour dans la patrie, elle s'est à peine soutenue, grevée qu'elle était d'influences étrangères et tributaire des puissantes monarchies; relevée un instant par les efforts patriotiques des Asmonéens, elle tombe aux mains d'un Iduméen, Hérode, valet couronné des empereurs romains. Quand as-tu perdu la verge du commandement? Un peu avant ou un peu après notre Jésus-Christ. Depuis, tu ne t'es pas relevé de ton profond abaissement. La terre est couverte de tes restes dispersés, et personne ne songe à les rassembler, pour reconstruire l'édifice de la puissance que tu attends. Partout repoussé à cause de tes forfaits, tu traînes partout le haillon de tes vaines espérances, objet de pitié pour les vrais enfants de Dieu, et de mépris pour les impies. Ou bien, malgré tes traditions, tu n'avais pas de prophéties, ou bien tu règnes encore, et ta misère morale est la pourpre de ta royauté, ou bien les temps sont venus, et Jésus-Christ est le Messie prédit par ton père.

Oui, Messieurs, oui, Jésus est le *Messie* de Jacob, le *Désiré* d'Aggée, le *Christ* de Daniel; vous connaissez l'époque précise de sa prédication et de sa mort : reculez de trente-trois ans, et tombez à genoux auprès de son berceau.

Mais où est-il, son berceau? Michée le voyait déjà, lorsqu'il s'écriait : « Et toi, Bethléem-Ephrata, tu es toute petite entre les villes de Juda; de toi, cependant, sortira pour moi celui qui sera le dominateur en Israël; sa sortie date du commencement, des jours de l'éternité... Il se tiendra ferme, il fera paître son peuple, dans la force et la sublimité du nom du Seigneur son Dieu. Le monde se convertira, parce qu'il sera glorifié jusqu'aux confins de la terre, et il sera la paix [1]. » Les caractères du Messie sont tellement accusés dans cette prophétie, que toutes les écoles juives reconnaissent formellement qu'il doit naître à Bethléem, et la synagogue, consultée à ce sujet par Hérode, répond unanimement d'une manière conforme à l'indication prophétique.

Il n'est pas encore temps, Messieurs, de savoir si Jésus-Christ justifie à la lettre les titres pompeux

1. Et tu, Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israël, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis... Et stabit, et pascet in fortitudine Domini, in sublimitate nominis Domini Dei sui : et convertentur, quia nunc magnificabitur usque ad terminos terræ. Et erit iste pax. (Mich., cap. v, v. 2-5.)

qu'énumère le voyant; pour le moment, c'est assez qu'il réponde : Me voici, — au lieu où l'appelle l'oracle divin. Écoutez l'histoire : « En ces jours-là, un édit fut porté par César-Auguste, afin qu'on dénombrât l'univers... et tous allaient se faire inscrire dans leur ville. Joseph partit de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et alla en Judée, dans la ville de David qu'on appelle Bethléem, pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui alors était enceinte. Quand ils furent là, les jours de l'enfantement arrivèrent, et Marie mit au monde son fils unique. Elle l'enveloppa de pauvres langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans les hôtelleries [1]. » Ainsi l'adorable mystère de l'Incarnation s'opère à Nazareth. C'est là que la mère de Jésus passe, dans le recueillement, les mois d'attente qui suiven la miraculeuse conception du Verbe fait chair. Et, quand l'heure arrive où elle va mettre au monde le fruit béni de ses chastes entrailles, quand sa famille

1. Factum est autem in diebus illis, exiit edictum a Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis... Et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem. Ascendit autem et Joseph a Galilæa de civitate Nazareth, in Judæam in civitatem David quæ vocatur Bethlehem : eo quod esset de domo, et familia David, ut profiteretur cum Mariâ desponsatâ sibi uxore prægnante. Factum est autem, cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret. Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio : quia non erat eis locus in diversorio. (Luc., cap. II, v. 1-7.)

se prépare à entourer de soins sa couche maternelle et le berceau du nouveau-né, voici que le commandement d'un despote, avide de connaître le nombre de ses sujets, vient troubler son repos et la condamner aux fatigues d'un pénible voyage. Qu'elle attende au moins l'heure de sa délivrance : elle se doit à son fils plus qu'aux Césars de Rome; mais non, elle part, et, à ce sujet, Bossuet s'écrie : « Que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire? Vous en voulez connaître la force, les tributs, les soldats futurs, et vous commencez pour ainsi dire à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de semblable que vous pensez faire. Mais Dieu a d'autres desseins, que vous exécutez, sans y penser, par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David; il l'a fait ainsi prédire par son prophète, il y a plus de sept cents ans, et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie [1]. » Il faut ajouter que, depuis dix-huit cents ans, tout l'univers se remue pour vénérer la grotte bénie qui a entendu les premiers vagissements du fils de Marie.

Encore un pas, Messieurs, nous sommes en bon

1. Élévation sur les mystères, XVIe semaine, Ve élévation.

chemin, et nous ne devons nous arrêter que lorsque nous aurons comparé à l'histoire toutes les prophéties qui concernent l'origine du Messie. Répondons à cette dernière question : Comment le Messie doit-il naître? Est-ce à la manière des autres hommes? Dieu, sans doute, a béni ceux qui s'unissent pour croître dans une race légitime et multiplier saintement le genre humain; mais il semble que son honneur, autant que l'honneur de son Promis, demande qu'il crée sur terre une sainte nouveauté. Voilà, du moins, ce que dit Jérémie : « *Creavit Dominus novum super terram, femina circumdabit virum* : Dieu a fait ici-bas un prodige nouveau, la femme toute seule sera enceinte d'un homme [1]. » Je force à dessein la lettre de l'oracle, afin d'en mieux rendre le sens; car, à bien prendre, serait-ce une si belle nouveauté, un si haut prodige, qu'une femme conçût comme les autres femmes? Le prophète ne parle avec emphase de cet événement que parce qu'il a en vue une maternité miraculeuse et exceptionnelle, et, du reste, cette maternité avait été plus solennellement et plus précisément annoncée par Isaïe : « Écoutez, maison de David, disait-il, le Seigneur vous donnera lui-même un signe : voici

1. Terem., cap. xxi, v. 22.

que la Vierge concevra et enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'*Emmanuel*, Dieu avec nous [1]. » Ce Dieu avec nous, qu'Isaïe appelle plus loin *le miracle*, *le conseiller*, *le Dieu puissant*, *le père du siècle futur*, *le prince de la paix*, *dont le règne n'aura point de fin*, ne peut pas être un enfant vulgaire : c'est le fils des grandes promesses. Mais en quoi serait-il prodigieux qu'il naquît d'une jeune fille, si cette jeune fille ne demeure vierge? Le prophète n'accumule-t il sur sa tête les titres pompeux du Messie que pour annoncer qu'il sera l'enfant du crime? Une pareille supposition ne se peut soutenir. Et, cependant, une jeune fille doit enfanter le Messie : *Virgo*. Voilà la force du latin. Mais, Messieurs, il faut appeler à notre aide ce que saint Jérôme appelle la force hébraïque : *vim Hebraïcam*..... Or, l'hébreu porte : *Haalmah*, expressément traduit par les Septante : *la Vierge*. — *La Vierge*, dit saint Jean Chrysostome, avec l'*article*, une vierge fameuse et unique, celle qui nous a été annoncée. C'est donc *la Vierge* qui enfantera, vierge très pure et très chaste, bien qu'elle soit mère, voilà le prodige; et les Juifs attendaient ce prodige. Quand ils s'avisèrent de fausser la significa-

1. Audite ergo, domus David... Dabit Dominus ipse vobis signum : Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (Isai., cap. VII, v. 13, 14.)

tion du mot hébreu, saint Jérôme ne craignit pas de leur porter ce solennel défi : « Qu'ils nous montrent, dans l'Écriture, un seul endroit où le mot *Haalmah* signifie une jeune fille seulement, et non pas, à la rigueur, une vierge, et je leur accorde qu'Isaïe n'a pas eu dessein de désigner une vierge cachée, mais une jeune fille mariée [1]. » Les Juifs n'ont pas répondu à saint Jérôme, et plusieurs d'entre eux ont avoué depuis qu'il était impossible de donner à l'oracle sacré une interprétation différente de celle de l'Église catholique. A cette question : De quelle manière naîtra le Messie? la prophétie répond donc ainsi : Il naîtra miraculeusement d'une vierge.

Maintenant, Messieurs, je vous le demande, Jésus-Christ est-il né d'une vierge? Son histoire nous le dit. Marie, troublée par les paroles de l'ange, ne prononce son *fiat* que lorsqu'on lui a promis que sa virginale pudeur sera sans atteinte, et que l'Esprit-Saint tout seul interviendra dans la formation du divin enfant, qui doit naître de son chaste sein [2].

1. Ostendant Judæi alicubi positum *Haalmah*, ubi adolescentulam tantum, et non virginem strictè, et concedimus eis illud quod in Isaiâ apud nos dicitur : Ecce virgo concipiet, non absconditam virginem, sed adolescentulam significari jam nuptam. (Hieronym., *Liber quæst. hebraic. in Genesim.*, cap. XXIV, v. 43.)

2. Luc., cap. I, v. 34.

Vous me défiez peut-être de vous prouver directement ce fait; mais, à mon tour, je vous défie de me prouver directement le contraire. Si vous êtes incrédules, vous n'avez à m'opposer que des lois dont Dieu peut suspendre les effets, des phénomènes que sa toute-puissance surpasse sans efforts, et moi je vous oppose une affirmation appuyée d'une tradition et d'un enseignement. Ne pouvant comparer à la prophétie un événement que je ne touche pas, je rapproche de son texte ce fait unique que Jésus-Christ est le seul homme à l'origine duquel se rattache cette particularité traditionnelle : qu'il est né d'une vierge. Si le fait ne se prouve pas par lui-même, il se prouve par tous ceux qui l'entourent; l'accomplissement des choses qui se voient nous garantit l'accomplissement des choses qui ne se voient pas. Dieu a sagement mesuré, dans son œuvre, la lumière et les ombres; et comme il n'est endroit où l'on ne voie clair, lorsque le soleil donne à côté, il n'est prophétie dont on n'aperçoive la réalisation, si caché que soit son objet, tant il sort de clarté des autres oracles. « Les preuves indicatives du Messie, dit Bossuet, devaient être distribuées de manière qu'elles fussent connues chacune en son temps. Celle-ci a été révélée quand et à qui il a fallu. La sainte Vierge l'a sue d'abord; quelque temps après, saint

Joseph, son mari, l'a apprise du Ciel, lui qui y avait le plus d'intérêt. Saint Matthieu la rapporte comme une vérité déjà révélée à toute l'Église; et maintenant, après la prédication de l'Évangile, Jésus-Christ demeure le seul honoré de ce titre de fils d'une vierge, sans que ses plus grands ennemis, tel qu'était un Mahomet, aient osé seulement le contester [1]. »

Je vous laisse, Messieurs, sur ces graves paroles. Les prophéties d'origine sont accomplies, avec toutes leurs circonstances, en Jésus-Christ; mais vous n'avez encore sous les yeux qu'un enfant. S'il vous plaît de l'adorer, adorez-le; mais, si quelqu'un d'entre vous s'avisait de le mépriser, je le lui défends. Je le lui défends, parce que ce royal et miraculeux enfant, vers qui convergent déjà, avec une si admirable précision, les lumières prophétiques de l'antiquité, a le droit de vous faire attendre respectueusement le couronnement de tous les oracles en sa personne.

1. *Seconde lettre sur la prophétie d'Isaïe.*

DIX-SEPTIEME CONFÉRENCE

DE LA RENCONTRE DES PROPHÉTIES MESSIANIQUES ET DES FAITS ÉVANGÉLIQUES DANS LA VIE, LA MORT ET LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

Messieurs,

J'achève aujourd'hui le parallèle redoutable des oracles messianiques et des faits évangéliques. Je l'appelle redoutable; car il importe tellement qu'il soit exact, que c'est pour nos démonstrations une question de vie ou de mort. Jésus-Christ attend, dans une fière attitude, le choc des siècles qui l'ont précédé; il en revendique publiquement la consommation dans sa personne, et ses premiers disciples appuient de leur témoignage écrit les prétentions du Maître. Ouvrez les yeux, et voyez s'il est emporté jusqu'au ciel par les flots toujours grossis de l'inspiration, ou bien s'il est étouffé, avec son imposture, dans leurs replis vengeurs. Sa vénérable et sainte

enfance répond, comme un écho fidèle, aux prophéties d'origine et à toutes leurs circonstances; mais, pendant trente ans, il a crû en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Le rejeton miraculeusement sorti de la tige de Jessé est devenu un arbre robuste; la fleur mystérieusement abreuvée des dons de l'Esprit-Saint a porté son fruit. Est-ce bien cela que le monde attendait? Il faut le demander aux voyants; car la lumière qui les éclairait ne s'est pas éteinte sur le berceau du Messie. Ils ont suivi du regard toutes les phases de son passage dans l'humanité, et décrit sa vie, sa mort, son règne éternel. Écoutons-les religieusement, et comparons scrupuleusement leurs prédictions aux faits accomplis.

I

Les prophètes n'ont rien dit de ce que les disciples du Sauveur ont cru devoir taire. Le Messie des oracles et le Christ de l'Évangile ont tous deux une vie cachée, qui comprend les années écoulées entre l'enfance et la virilité. Cet accord dans le silence, cette rencontre de deux longues intermittences, méritent d'être remarqués, Messieurs. C'est la même place de

l'ombre, à côté des traits lumineux dont nous devons constater la ressemblance.

L'heure solennelle arrive, et le Promis de Dieu va manifester au monde sa vertu, sa vérité, sa puissance. Précédé par quarante siècles de figures et d'oracles, il doit avoir un dernier introducteur : c'est une voix qui crie dans le désert : « Préparez le chemin du Seigneur, et rendez droits, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera humiliée. Les voies mauvaises seront redressées, les voies raboteuses aplanies. La gloire de Dieu sera révélée, et toute chair verra que la bouche du Seigneur a parlé [1]. » Cette voix est celle de l'ange que Malachie annonçait en ces termes : « Voilà que j'envoie mon ange, et il préparera le chemin devant ma face. Aussitôt, le dominateur que vous cherchez, l'ange du testament que vous désirez entrera dans son temple; il vient, le voici : *Ecce venit* [2]. » Le précurseur a parlé, et « le serviteur en qui Dieu a mis toute son affection, qu'il a rempli de son esprit [3], » — « se fait voir sur la terre et converse familièrement avec les hommes [4]. » — « C'est aux confins de

1. Isai., cap. XL, v. 3, 4, 5.
2. Malach., cap. III, v. 1.
3. Isai., cap. XLII, v. 1.
4. Baruch., cap. III, v. 38.

Zabulon et de Nephthali, sur le chemin qui conduit à la mer, au delà du Jourdain, dans la Galilée des nations, qu'on entend, pour la première fois, sa parole bénie. Le peuple, qui marchait dans les ténèbres, voit une grande clarté, et la lumière se lève sur ceux qui habitaient la région des ombres de la mort [1]. » — « Dieu, qui parlait jadis, est aujourd'hui présent; il répand la bonne nouvelle, il annonce la paix sur les montagnes, il prêche le salut et dit à Sion : Ton Dieu va régner : *Regnabit Deus tuus* [2]. » — « *Le serviteur de Dieu* vient faire la volonté de celui qui l'envoie [3], » — « et il lui sert de témoin auprès du peuple [4]. » Il est doux; « sa voix ne se fait point entendre avec éclat sur les places publiques. Il ne brise point le roseau déjà froissé, il n'éteint point la mèche assombrie qui ne jette plus qu'une lumière mourante [5]. » Mais, « comme un pasteur, il fait paître son troupeau, il prend les agneaux dans ses bras, les élève sur son sein, et porte lui-même les brebis pleines [6]. » — « Le Seigneur l'a établi pour être la lumière des nations [7]. » — « Il l'a élevé

1. Isai., cap. IX, v. 1, 2.
2. *Ibid.*, cap. LII, v. 6, 7.
3. Ps. XXXIX, 9.
4. Isai., cap. LV, v. 4.
5. *Ibid.*, cap. XLII, v. 2, 3.
6. *Ibid.*, cap. XL, v. 11.
7. *Ibid.*, cap. XLIX, v. 6.

sur la montagne sainte de Sion, pour prêcher ses préceptes[1]. » Les peuples s'écrient : « Venez, et montons à la montagne du Seigneur, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur, de Jérusalem[2]. » — « Fils de Sion, triomphez, et réjouissez-vous dans le Seigneur Dieu, parce qu'il nous a donné le docteur de la justice[3]. » Le temps du privilège est passé, la loi du Sinaï, lumineuse et vivante, s'éclipse devant une autre loi, car « voici ce que dit le Seigneur : Les jours viennent où je contracterai, avec la maison d'Israël et de Jacob, une nouvelle alliance, non pas selon le pacte que j'ai contracté avec elle, lorsque je l'ai prise par la main et la retirai de la terre d'Égypte, pacte qu'elle a violé... Mais ma loi (jadis écrite sur des tables de pierre), je la graverai dans les entrailles mêmes de mon peuple, je l'écrirai sur son cœur, et, c'est alors que je serai son Dieu et qu'il sera mon peuple[4]. » Et, cependant, « je ne mettrai point en lui toute mon affection, je ne recevrai plus seulement les présents de sa main ; car, du levant au couchant, mon

1. Ps. II, 6.
2. Isai., cap. II, v. 3.
3. Joel., cap. II, v. 23.
4. Jerem., cap. XXXI, v. 31 et seq.

nom est grand parmi les nations; en tout lieu on sacrifie et on offre, en mon nom, une oblation pure[1]. »

Messieurs, si les prophéties que je viens de citer n'ont pas de retentissement dans votre mémoire, si elles n'y éveillent pas tout un monde de souvenirs, c'est que vous n'avez jamais lu l'Évangile. Ce livre saint, calqué sur les événements dont furent témoins ceux qui l'ont composé, reproduit trait pour trait, en Jésus-Christ, les détails de la figure prophétique du Messie. L'ange qui le précède, c'est Jean-Baptiste, sanctifié, avant l'heure de sa naissance, par un attouchement mystérieux; homme sans enfance, parce qu'il n'en connaît point les faiblesses, chaste amant du désert, où, comme les esprits angéliques, il ne reçoit que de Dieu les lumières de la vérité, étoile radieuse qui parcourt les chemins que doit suivre sur ses traces le soleil éternel, plus grand, plus heureux que les prophètes, car il touche l'objet sacré des promesses, plus parfait que tous les fils de la femme[2]. Écoutez-le, sa voix retentissante ébranle les solitudes d'Hébron et s'annonce comme celle qu'entendit Isaïe : « *Ego vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.* Je suis la voix qui crie dans le

1. Malach., cap. I, v. 10, 11.
2. Matth., cap. XI, v. 11.

désert : Préparez les chemins du Seigneur [1]. » Les anciens voyants disaient du *Désiré :* Il viendra ; mais lui s'écrie : « *Ecce*, Le voici. Il se tient au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas encore : *Medius autem vestrûm stetit, quem vos nescitis* [2]. » Jean baptise, et le *serviteur de Dieu*, Jésus, confondu dans la foule pieuse qui l'entoure, vient à lui. Rien ne distingue du reste des hommes cet étrange néophyte ; mais, à peine est-il descendu dans l'eau du Jourdain, qu'une voix d'en haut proclame sa grandeur : « Tu es mon Fils bien-aimé, lui dit-elle, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Les cieux s'entr'ouvrent, et l'Esprit-Saint descend sous la forme d'une colombe [3]. Jésus, baptisé, commence son ministère dans la Galilée, où il enseigne au milieu des synagogues [4]. C'est à Capharnaüm, ville maritime des frontières de Zabulon et de Nephthali, qu'il fixe sa demeure et comme le point de repère de ses courses apostoliques [5]. Mêlez-vous au peuple avide qui le suit : vous l'entendrez annoncer, sur le penchant des montagnes, la paix, le salut et l'approche du royaume de Dieu [6]. Entrez dans son âme sainte ; vous la verrez

1. Matth., cap. III, v. 3.
2. Joan., cap. I, v. 36.
3. Luc., cap. III, v. 22.
4. *Ibid.*, cap. IV, v. 14.
5. Matth., cap. IV, v. 13.
6. *Ibid.*, cap. IV.

constamment prosternée devant la majesté du Père céleste, et soumise, jusqu'à la mort, à sa divine volonté. « Ma nourriture, dit-elle, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* [1]. » Il n'est venu que pour rendre témoignage de ce qu'il a vu et entendu dans un autre monde, dont notre triste terre n'est que le froid et étroit portique [2]. Il est si doux, si aimable, si tendre, si compatissant pour toutes les misères, et particulièrement pour la grande misère du péché, que l'Évangéliste croit devoir employer, pour exprimer les miséricordes de son cœur, les comparaisons prophétiques du roseau froissé que sa main n'ose pas achever, de la mèche mourante que son souffle respecte [3]. Il s'appelle lui-même le bon Pasteur. Il connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent; il va chercher, au millieu des ronces et des épines, celle qui s'égare, la rapporte toute tremblante sur ses épaules, et la remet dans la bergerie, au milieu de ses sœurs. Il donne sa vie pour ses brebis [4]. Il s'annonce comme un docteur inspiré par le père de toute vérité. S'il dit de lui-même qu'il est la lumière du monde, il ajoute que sa doctrine n'est pas la

1. Joan., cap. IV, v. 34.
2. *Ibid.*, cap. III, v. 32.
3. Matth., cap. XII, v. 26.
4. Joan., cap. X.

sienne, mais celle du Dieu qui l'envoie [1], afin de nous tenir toujours auprès des oracles, et de nous faire compendre qu'il est le *Missus*. Son enseignement n'est pas concentré dans une école, ni adapté aux besoins intellectuels d'une nation; il abolit les privautés antiques, et, s'il ne sort pas lui-même des confins de sa patrie, il a soin de déterminer ultérieurement l'étendue de sa mission, en disant à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations... Parcourez le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature [2]. » La loi qu'il universalise est, à la lettre, un pacte nouveau. Il respecte les enseignements et les préceptes du Sinaï [3], il les confirme, les éclaire, les développe, les fixe, les purge des fausses traditions qui en altéraient la splendeur primitive; mais il tend à l'abolition de la loi cérémonielle, et il superpose aux rites anciens des rites plus purs, plus propres à figurer les réalités accomplies, dont les vieilles cérémonies n'étaient que la figure lointaine et imparfaite; il réduit à des formules et à des actes plus simples les complications désormais stériles de la loi mosaïque, afin d'assurer l'universalité de son influence sur le genre humain, qu'il pousse, par

1. Joan., cap. XIX, v. 21.
2. Matth., cap. XXVIII, v. 19. — Marc., cap. XII, v. 15.
3. *Ibid.*, cap. V, v. 18.

des conseils sublimes, à une perfection inconnue; et, ainsi, il justifie l'oracle qui désigne le Messie comme le témoin du peuple juif, dont il garde la substance religieuse, et comme le chef et le précepteur des nations, avec lesquelles il contracte une nouvelle alliance.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, Messieurs, que je viens de suivre pas à pas le développement des oracles messianiques, dans les événements historiques. Jusqu'ici, entre le Messie prophétisé et le Jésus décrit par les évangélistes, il y a une parfaite identité de vie. Mais, pour vous mieux satisfaire, recherchons le parallèle dans un ordre supérieur, où les ressemblances ne se peuvent produire que par une disposition évidemment surhumaine.

Isaïe, que nous appelions dernièrement, avec la tradition chrétienne, l'Évangéliste de l'Ancien Testament, à cause de l'ampleur de ses visions, contemple les merveilles qui devaient éclore sous les pas du Promis : « Dieu viendra lui-même, et vous sauvera, disait-il; alors les yeux des aveugles verront, les oreilles des sourds seront ouvertes, le boiteux s'élancera comme un cerf, et la langue des muets sera déliée. O Dieu, fortifiez les mains languissantes et soutenez les genoux tremblants [1]. » — « Le média-

1. Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate... Deus ipse veniet et salvabit vos. Tunc aperientur

teur que vous avez établi pour remettre le peuple en possession de son héritage désolé dira à ceux qui étaient en prison : Sortez; à ceux qui étaient dans les ténèbres : Voyez la lumière. Ils mangeront le long des chemins et seront nourris sur les lieux élevés [1]. » — « Réveillez-vous de votre sommeil, et chantez les louanges du Seigneur, vous qui habitez la poussière des tombeaux [2]. » — « Encore un peu de temps, ajoutait Aggée, et j'ébranlerai ciel, terre, mer et désert [3]. » — Pourquoi tout ce faste de prodiges? — « Ah! sachez-le bien, Dieu veut entourer son Saint de merveilles : *Scitote quoniam mirificavit Dominus Sanctum suum* [4]. »

Or, Messieurs, rien de tout cela ne s'est accompli, depuis Isaïe, pendant les longs siècles d'attente qui ont précédé l'avènement de Jésus-Christ. Aucun monument historique ne nous reste, qu'on puisse comparer à la prophétie, jusqu'au jour où les disciples de Jean vont trouver le Maître et lui deman-

oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum. (Isai., cap. XXXV, v. 3, 4, 5, 6.)

1. Dedi te in fœdus populi... ut possideres hæreditates dissipatas : ut diceres his, qui victi sunt : Exite, et his, qui in tenebris : Revelamini. Super vias pascentur, et in omnibus planis pascua eorum. (Isai., cap. XLIX, v. 8, 9.)

2. Expergiscimini, et laudate, qui habitatis in pulvere. (Isai., cap. XXVI, v. 19.)

3. Agg., cap. II, v. 7.

4. Ps. IV.

dent : « Êtes-vous celui qui doit venir ou bien devons-nous en attendre un autre? » Alors, au lieu de répondre directement, Jésus-Christ invoque le témoignage de ses œuvres, témoignage d'autant plus puissant qu'il n'est que l'écho des oracles : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent [1]. » Ajoutez à cela que, d'un seul mot, le Sauveur apaise les tempêtes de la mer; qu'il féconde le désert, en y nourrissant, par la multiplication des pains, la foule immense qui l'a suivi; que, de son dernier cri, il ébranle le ciel et la terre, et vous ne serez pas étonné d'entendre les Juifs s'écrier avec admiration : « Quand le Christ sera venu, fera-t-il plus de miracles que cet homme? » Que dis-je, Messieurs? L'étonnement serait plus qu'étrange de votre part, car l'histoire vous révèle un fait dont les Juifs ne virent que les obscurs commencements. Jésus-Christ est le thaumaturge universel. Il a laissé à ses enfants une communication abondante de cette souveraine puissance, qui, depuis son apparition, multiplie les merveilles. C'est en son nom que se sont opérées toutes celles qui ravivent la foi des gé-

1 Math., cap. XI, v 3.

nérations chrétiennes. Il n'en est aucune qui, de l'aveu même des thaumaturges, ne découle d'une vertu supérieure dont il est l'intarissable source, de telle sorte que tout miracle, tombé d'une main sainte sur les plaies et les misères de l'humanité, vient encore aujourd'hui confirmer le caractère qui, dans sa personne, répond aux prophéties. Les Pères de l'Église ont noté avec soin cette rencontre des miracles de Jésus-Christ avec les prédictions dont ils furent l'objet. Quand il sera temps, nous ferons valoir à notre profit l'argument spécial qu'ils en tirent; pour le moment, contentons-nous d'admirer, avec les Juifs, le surcroît de splendeur que les prodiges reçoivent des oracles, et, réciproquement, les oracles, des prodiges. C'est une sorte de lutte harmonieuse et sublime, entre les manifestations de la science et de la puissance divines.

Il convenait, Messieurs, que Dieu ne s'en tînt pas là, et que le Messie, annoncé par les voyants, ne leur fût pas inférieur dans l'ordre prophétique. Sa dignité, non moins que la place qu'il devait occuper au centre de l'histoire, demandait que, en résumant en lui-même les temps qui l'avaient précédé, il embrassât dans une large vision les temps qui le suivraient; en un mot, il fallait qu'il fût prophète, non pas à la manière de ceux qui confirment l'alliance

par des promesses, mais à la manière de celui qui préside, au nom de Dieu, à son établissement. C'est ainsi que le dépeint Moïse, le plus grand des hommes de l'Ancien Testament, le sauveur des fils de Jacob, le fondateur et le législateur de la république hébraïque. Au jour où les clartés divines, reposées sur sa tête, éblouissaient le camp d'Israël, au jour où, tout glorieux des embrassements de Jéhovah, il consacrait la fidélité des générations futures à sa loi impérieuse, par de magnifiques promesses et de formidables malédictions, Moïse annonçait un nouveau sauveur, fondateur et législateur de la république universelle, un prophète dont la parole, solennellement placée sous la protection des vengeances de Dieu, devait être écoutée avec le plus profond respect. « Le Seigneur, disait-il, vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères; c'est lui que vous écouterez, selon la demande que vous fîtes à Dieu près du mont Horeb, disant : Que je n'entende plus la voix du Seigneur, et que je ne voie plus ce jour effroyable, de peur que je ne meure! — Et Jéhovah me dit : Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi; je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que j'ordonnerai. Si quelqu'un ne veut pas écouter les paroles qu'il pro-

noncera en mon nom, c'est moi qui en ferai la vengeance[1]. »

Messieurs, autant il est impossible de ne pas voir le Messie dans cet oracle, autant il est impossible de ne pas l'appliquer à Jésus-Christ. Le prophète semblable à Moïse ne peut être qu'un thaumaturge comme lui, un docteur comme lui, un législateur comme lui, un fondateur d'une nouvelle alliance et d'une nationalité sainte comme lui. Or, aucun des *Nâbi* qui ont traversé les âges prophétiques ne se présente avec ces caractères; aucun, surtout, n'a la prétention d'introduire en Israël un nouveau dogme ni de faire peser sur les épaules du peuple une nouvelle loi. Le pacte fondamental de l'Horeb est la mesure invariable de leur enseignement. Aussi les Juifs, en rédigeant, après les jours de la captivité, le canon des Écritures, ajoutèrent-ils au Deutéronome ces remarquables paroles : « Et, depuis, il ne s'éleva plus en Israël de prophète semblable à

1. *Prophetam* de gente tuâ et de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus : ipsum audies, ut petisti a Domino Deo tuo in Horeb, quando concio congregata est, atque dixisti : Ultra non audiam vocem Domini Dei mei, et ignem hunc maximum ampliùs non videbo, ne moriar. Et ait Dominus mihi : Benè omnia sunt locuti. *Prophetam* suscitabo eis de medio fratrum suorum similem tui : et ponam verba mea in ore ejus, loqueturque ad eos omnia quæ præcepero illi; qui autem verba ejus, quæ loquetur in nomine meo, audire noluerit, ego ultor existam. (Deut., cap. XVIII, v. 15-19.)

Moïse [1]. » Mais ce qui était vrai avant les jours du Christ a cessé de l'être depuis qu'il est venu. Sa vie illustre le pose en rival du plus illustre des voyants de l'antiquité sacrée; ses miracles, sa doctrine, sa loi, ses institutions, ne nous rappellent les privilèges, les œuvres et le ministère de Moïse, que pour nous apprendre qu'il fut l'objet lointain de ses visions. « C'est de moi, dit-il, que Moïse a écrit : *De me enim ille scripsit* [2]. » En effet, Messieurs, suivez la prophétie. Le Messie est du peuple; sa parole vient de Dieu, Dieu la venge des mépris. Or, Jésus-Christ est du peuple; le sang d'Abraham, de Juda et de David coule dans ses veines; sa parole n'est pas la sienne, mais celle du Père céleste qui l'envoie; c'est par un recours constant à l'autorité divine qu'il justifie la merveilleuse audace de son enseignement, contre les arguties de la Synagogue et les préjugés de la nation. Pour n'avoir pas voulu l'écouter, les Juifs ne cessent pas d'être frappés par la main vengeresse de Dieu. C'est en vain que, de siècle en siècle, ils imposent aux générations chrétiennes le triomphe de leur esprit industrieux et de leur odieuse cupidité : chaque fois qu'ils ont été grands de ce côté, des coups effroyables se sont abattus sur leur scanda-

1. Deut., cap. XXXIV, v. 10.
2. Joan., cap. V, v. 46.

leuse fortune. Plus ferme est leur espoir, plus âpre est la justice de Dieu à leur poursuite; elle ne cessera de les fustiger que lorsque, désespérés d'une attente infructueuse, ils reconnaîtront en Jésus-Christ l'homme que Moïse a prédit, le prophète semblable à celui dont ils ont écrit : *qu'il n'y en eut point de pareil en Israël.*

Jésus est prophète; ce caractère achève en lui l'accomplissement de l'oracle mosaïque. Il est prophète, non seulement en tant que révélateur des pensées humaines et des secrets divins, ce qui suffirait, à la rigueur, pour justifier son titre, mais en tant que l'avenir est soumis à la pénétration de son intelligence. Il prédit sa mort et toutes les circonstances de sa passion, sa résurrection et son ascension, au grand scandale de ses disciples et du peuple, qui ne comprennent rien à tant de mystères. Il prédit le renoncement de Pierre, la trahison de Judas, l'abandon de ses disciples, les tribulations, les opprobres, les souffrances, les supplices, le trépas, qui les attendent pour prix de leur zèle. Il prédit la conversion du monde, l'établissement de son Église et son inexterminable vie. Il prédit, et tout à l'heure nous verrons les événements se hâter de faire droit à ses prévisions; mais il en est une que je ne puis ni taire ni remettre, afin de ne point suspendre

le coup de cette démonstration. Jésus, descendant un jour, avec le peuple, la montagne des Oliviers, aperçoit de loin l'infortunée Jérusalem ; son âme s'émeut, et il s'écrie : « Jérusalem, des jours viendront pour toi où tes ennemis t'entoureront de tranchées et te serreront de tous côtés. Ils te jetteront à terre, toi et tes enfants, et tous ceux qui habitent ton enceinte, et de toi ils ne laisseront point pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu reconnaître le temps de la visite de Dieu [1]. » Dans une autre circonstance, il dit à ses disciples, en parlant du temple : « Vous voyez toutes ces choses? Eh bien, je vous le dis en vérité, il n'y a rien qui ne doive être détruit, on n'y laissera pas pierre sur pierre..... et cette génération ne passera point que ce malheur ne soit accompli [2]. » Hélas! Messieurs, la fureur du peuple romain a justifié à la lettre ces sinistres prédictions, malgré les intentions et les ordres de Titus. Julien l'Apostat ne put contenter le désir qu'il éprouvait de les faire mentir, en reconstruisant le temple ; « les efforts réunis du pouvoir et de l'enthousiasme demeurèrent infructueux, et l'emplacement du temple juif, occupé aujourd'hui par une mosquée musulmane, présente toujours l'édi-

1. Luc., cap. XIX, v. 43, 44.
2. Matth., cap. XXIV, v. 2, 34.

fiant spectacle de la ruine et de la désolation [1]. »

Quelle leçon et quelle preuve! Les Juifs pouvaient bien ne pas voir encore, dans la personne de Jésus-Christ, le prophète annoncé par Moïse; mais nous qui sommes témoins de la confirmation donnée par l'histoire à sa parole, pouvons-nous hésiter un instant? Il y a ici, prenez-y garde, deux forces conjointes au profit de la vérité : je veux dire un homme accomplissant les oracles, parce que ses oracle à lui sont accomplis. C'est un argument à double tranchant, d'une autorité et d'une vigueur souveraines. Nulle rencontre entre le monde prophétique et le monde historique ne pouvait mieux couronner le parallèle de la vie du Messie et de la vie de Jésus-Christ.

Je ne m'arrêterai cependant pas à cette rencontre, Messieurs; car, si Jésus-Christ disparaissait de ce monde, victime d'un trépas vulgaire, il ne serait pas le Messie prophétisé. La mort doit avoir pour lui des rigueurs sans exemple, et du plus grand des crimes doit jaillir le plus grand des bienfaits. Ainsi le veulent les prophètes, qu'il faut écouter jusqu'au bout. Plus ils demandent, plus je suis heureux de leur répondre : le poids de la vérité s'en augmente; puisse-t-il étouffer tous vos doutes!

1. Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, tome IV.

II

« Fille de Sion, tressaille de joie; fille de Jérusalem, pousse des cris d'allégresse : voici ton roi qui vient à toi, Juste et Sauveur; il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur son poulain [1]. » Ainsi parle Zacharie, décrivant l'humble triomphe du Messie au milieu de son peuple. Mais ce ne pouvait être qu'un triomphe éphémère; car le Messie des oracles doit être victime de l'iniquité des hommes, et sauver le monde par son martyre. Parce que cette circonstance est la plus grave et la plus décisive de son existence, parce qu'il importait que les préjugés formés peu à peu, et jetés comme un voile sur les traditions judaïques, reçussent, de ces mêmes traditions, une condamnation formelle, les prophéties relatives à la passion et à la mort du Messie semblent s'être multipliées plus que toutes les autres. Aucun des motifs, aucun des détails, aucun des résultats de ce drame sanglant, n'a été ignoré des siècles qui l'ont préparé, de telle sorte que tout Juif pieux et instruit dans les saintes Lettres pouvait faire son chemin de croix, avant que la croix, levée

1. Zach., cap. IX, v. 9.

de terre en face des nations, eût porté sur ses branches bénies le fruit de notre salut.

Ce sont les rois et les princes qui ouvrent la scène; « ils se sont levés, ils se sont rassemblés comme un seul homme, contre le Seigneur et son Christ [1]. » — Et « le Christ de Dieu, le souffle de la bouche du Très-Haut a été pris dans leurs filets comme l'oiseau que guette le chasseur [2]. » La trahison se joint à la surprise, et le Christ s'en plaint : « Celui qui m'était uni, à qui je me fiais, qui mangeait à ma table, se révolte contre moi [3]. » — « Si c'eût été mon ennemi, je l'eusse souffert sans me plaindre; mais toi! un autre moi-même, un ami intime, avec qui je m'entretenais familièrement de mes secrets, qui me tenais compagnie lorsque nous allions dans la maison du Seigneur [4]! » — « Hélas! ceux que j'ai aimés se sont déclarés mes ennemis. Ils m'ont rendu le bien pour le mal, et la haine pour l'amour dont je les entourais... Donnez, Seigneur, donnez à l'impie tout pouvoir sur celui qui se met à leur tête. Que Satan se tienne à sa droite..., que sa vie soit courte, et qu'un autre reçoive son ministère [5]. » Il est temps,

1. Ps. II.
2. Lament. Jerem., cap. III, v. 52 ; cap. IV, v. 20.
3. Ps. XL.
4. Ps LIV.
5. Ps. CVIII.

« O épée, réveille-toi. Tombe sur celui qui est intimement lié au Seigneur... Frappe le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées [1]. » — « De faux témoins se sont élevés contre moi avec violence. On m'a interrogé sur des choses auxquelles je n'avais pas pensé [2]. » Oui, Seigneur, on a interrogé votre Christ comme un criminel; mais « lui s'est laissé faire, parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche, et il a été mené à la mort comme un agneau, comme une brebis muette sous la main de celui qui la tond; non, il n'a point ouvert la bouche [3]. » — « Il a tendu la joue à celui qui le frappait, et s'est laissé rassasier d'opprobres [4]. » — « Ce Juste, Israël l'a vendu pour de l'argent [5]. » — « On a pesé trente pièces d'argent pour la récompense de celui qui l'a livré. Et le Seigneur a dit : Allez porter au potier cette belle somme, le prix auquel ils m'ont estimé; et l'argent a été porté au potier [6]. » Alors les ennemis ont dit : Il est à nous, « condamnons-le à la mort la plus infâme [7]. » — « Servons-nous du bois pour le faire mou-

1. Zach., cap. XIII, v. 7.
2. Ps. XXXIV.
3. Isai., cap. LIII, v. 7.
4. Lament. Jerem., cap. III, v. 30.
5. Amos, cap. II, v. 6.
6. Zach., cap. XI, v. 12, 13.
7. Sap., cap. II, v. 20.

rir [1]. » — « Et il a livré son âme, et il a été mis au nombre des scélérats [2]. » — « On a percé ses pieds et ses mains, on a compté tous ses os..., on a partagé ses vêtements, et jeté sa robe au sort [3]. » — « On lui a donné du fiel pour nourriture, et, dans sa soif, on l'a abreuvé de vinaigre [4]. » — « Tous ceux qui le voient l'insultent; ils secouent la tête et disent : Il a mis son espérance dans le Seigneur; que le Seigneur le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime [5]. » — « Mais lui... a prié pour les violateurs de la loi [6]. » Peuples, regardez-le. « Il n'y a plus en lui ni beauté ni éclat... Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleur, et qui connaît tous les secrets de la souffrance..., il a vraiment pris sur lui toutes nos langueurs, et le voilà comme un lépreux, un maudit de Dieu, un abandonné [7]. » Seigneur, écoutez-le, il se plaint à vous : « Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé [8]! » Il a crié vers vous, et vous avez entendu sa voix. « La terre émue a tremblé, et les fondements des montagnes ont été ébranlés par d'horri-

1. Jerem., cap. XI, v. 19.
2. Isai., cap. LIII, v. 12.
3. Ps. XXI.
4. Ps. LXVIII.
5. Ps. XXI.
6. Isai., cap. LIII, v. 12.
7. Isai., cap. LIII, v. 2, 3, 4.
8. Ps. XXI.

bles secousses, parce que Dieu s'est mis en colère contre ses ennemis [1]. » — « En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai que le soleil se couche en plein midi, et je couvrirai la terre de ténèbres en un jour serein [2]. » — « Ce sera un jour unique et connu du Seigneur [3]. » — « Le Juste est mort dans les angoisses... Il a été retranché de la terre des vivants... ; on avait ordonné son sépulcre avec les méchants, et il a été avec le riche dans sa mort [4]. »

Voilà, Messieurs, le tragique événement qui termine ici-bas la vie du Messie. Il est inutile, je pense, d'établir une comparaison; car, en recueillant les oracles dispersés, je viens de lire la passion de Jésus-Christ. Toutes les péripéties en sont décrites, depuis le triomphe, qui fut une fête pour Jérusalem, jusqu'à la sépulture honorable que le noble Joseph d'Arimathie offre lui-même à son maître et à son ami. Lisez les derniers chapitres de chaque Évangile, et vous verrez passer successivement sous vos yeux : la joyeuse ivresse du peuple et son brusque revirement, les conjurations des princes des prêtres, l'entente des proconsuls et des rois dans la même infamie, la trahison de Judas, le prix de son crime, l'usage qu'on

1. Ps. XVII.
2. Amos, cap. VIII, v. 9.
3. Zach., cap. XIV, v. 6.
4. Isai., cap. LIII, v. 8, 9.

en fait, la mort funeste du traître livré en proie à Satan, la dispersion des apôtres, les interrogatoires, les faux témoignages, le silence héroïque de Jésus, les outrages, la croix, les plaies, le fiel, le vinaigre, les insultes des Pharisiens, la miséricordieuse bonté de la victime qui prie pour ses bourreaux, les angoisses, l'abandon, la mort, les ténèbres, le tremblement de terre, la sépulture [1]. Tout est dans l'Évangile comme dans la prophétie, tout dans la prophétie comme dans l'Évangile.

Chose admirable! Jésus-Christ, en mourant, accomplit les oracles; mais il n'en subit pas l'inexorable empire. Tout autre que lui serait emporté par la fatalité des événements; mais lui s'attend à l'effroyable tempête qui doit submerger sa vie sainte. Il voit tout, il sait tout, avant que l'heure ait sonné, et, avec une magistrale puissance, égale à celle du Dieu qui le poursuit de sa justice, il ordonne ses jours à leur dernier terme. « J'ai fait, dit-il à ses disciples, des œuvres merveilleuses, afin que ce qui a été écrit dans la loi s'accomplisse : *Ils m'ont haï sans sujet* [2]. — Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme va

1. Matth., cap. XXVI, XXVII. — Marc., cap. XIV, XV. — Luc., cap. XXII, XXIII. — Joan., cap. XVIII, XIX.
2. Joan., cap. XV, v. 24, 25.

être accompli; il sera livré aux Gentils, et traité avec dérision et mépris [1]. — En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira [2]. — Mon Père, j'ai conservé ceux que vous m'avez donnés, et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de perdition [3]. — Vous serez tous scandalisés cette nuit, à mon sujet; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées [4]. — Pierre, Pierre, Satan va vous cribler tous comme on crible le froment [5]. — Avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois [6]. — Le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le livreront aux Gentils pour qu'il soit flagellé et crucifié [7]. — Allons, levez-vous, il est temps, celui qui doit me trahir est proche [8]. » Quelle science et quelle possession de soi-même, dans de si terribles révélations ! Non, Jésus-Christ n'est pas, comme un personnage vulgaire, l'humble et fatale victime des oracles qui le condamnent à souffrir : il en est le maître. Jusqu'à la fin, il en prépare, dans sa chair adorable, l'entière

1. Luc., cap. XVIII, v. 31, 32.
2. Matth., cap. XXVI, v. 21.
3. Joan., cap. XVII, v. 12.
4. Matth., cap. XXVI, v. 31.
5. Luc., cap. XXII, v. 31.
6. Matth., cap. XXVI, v. 34.
7. *Ibid.*, cap. XX, v. 19.
8. *Ibid.*, cap. XXVI, v. 46.

évolution, et, quand son œil éteint ne voit plus rien, dans le passé, qui demande un affront de ses ennemis, un soupir de sa poitrine, une goutte de son sang, il s'écrie : « Tout est consommé : *Consummatum est.* »

Tout est consommé ! Mais, Messieurs, le crime d'Israël ne doit pas être inutile. Le Messie qu'il immole a été appelé maintes fois par les voyants : *Sauveur* et *Rédempteur* de l'humanité [1]; et Isaïe rapporte expressément cette qualité aux souffrances et à la mort cruelle qu'il endure. « Il a été frappé à cause de nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris... Dieu a fait voir en lui seul l'iniquité de tous... Mais on lui donnera le prix de ses souffrances, et il en sera rassasié. Ce juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre de ceux dont il a porté les iniquités, par la connaissance qu'ils auront de lui. Le Seigneur lui départira une nombreuse postérité, et il partagera les dépouilles des forts, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort [2]. » Quelle illustre vic-

1. Isai., cap. IV, v. 5; cap. XII, v. 13; cap. XLV, v. 8; cap. XLIX, v. 6; cap. LXII, v. 11. — Habacuc, cap. II, v. 18. — Zach., cap. IX, v. 9. — Isai., cap. LIX, v. 20.

2. Pour ne point surcharger cette conférence de textes latins, nous nous sommes contenté de citer, d'après la Vul-

time portera le poids de cette prophétie? Je n'en connais qu'une, Messieurs, et son nom a été inscrit, par l'humanité reconnaissante, en tête du martyrologe de la vérité et de la justice : c'est Jésus; Jésus, le Sauveur par excellence; Jésus, dont la croix sanglante

gate, les principales prophéties. Nous mettons ici sous les yeux des lecteurs tout le chapitre LIII d'Isaïe, le plus saisissant oracle qui ait été écrit sur la Passion du Messie.

« Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est? Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terrâ sitienti : non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit : et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra : disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit : et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum. Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. De angustiâ, et de judicio sublatus est : generationem ejus quis enarrabit? quia abscissus est de terra viventium, propter scelus populi mei percussi eum. Et dabit impios pro sepulturâ et divitem pro morte suâ : eo quod iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus. Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate : si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit, et saturabitur : in scientiâ suâ justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit. Ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est : et ipse peccata multorum tulit, et pro transgressoribus rogavit. »

est devenue le premier et le plus universel symbole de la vraie liberté. C'est à ses pieds que l'orgueil s'humilie, que l'égoïsme se dilate, que la haine pardonne, que la volupté se mortifie, que le remords se calme, que le repentir espère, que le dévouement s'inspire, que les grandes immolations se décident, que la douleur, le découragement, le désespoir, viennent prendre les leçons d'une invincible patience et d'une héroïque résignation; à ses pieds que se brisent toutes les chaînes des péchés qui nous déshonorent et des maux qui nous affligent; à ses pieds que le genre humain, sauvé, fait entendre ce cri immense :

O Crux, ave, spes unica !
Mundi salus et gloria.

« Salut, ô croix, notre unique espérance! Vous êtes la gloire et le salut du monde. »

Les Juifs n'ont vu, dans la croix, que l'affreux mystère de l'humiliation et de la souffrance, et elle est demeurée pour eux un scandale : *Judæis quidem scandalum* [1]. Autant était énergique l'orgueil de leur attente, autant fut énergique leur répulsion en face du gibet de Jésus-Christ; et pourtant Isaïe les avait avertis. Épouvanté lui-même devant le spectre

1. I Cor., cap. I, v. 23.

du lépreux, du maudit, de l'abandonné, qui se dresse près de lui, il s'écrie, avant de parler de ses souffrances : « *Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est*[1]? Qui voudra nous croire, s'il nous entend, et à qui sera révélé le mystère du bras de Dieu ? » Les Juifs devaient donc se défier de leurs vains désirs, et contempler, à côté des ombres de la douleur et de la mort, la lumière des oracles consommés. Tout a été ténèbres pour leur cœur endurci; mais cet endurcissement confirme la vérité qu'ils répudient, car il était prédit comme tout le reste. Le Messie devait être *une pierre d'achoppement et de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et un sujet de ruine pour ceux de Jérusalem. Le peuple, aveugle et sourd, ne devait rien voir ni rien entendre*[2].

Nous ne ferons pas comme les Juifs, Messieurs; nous ne nous scandaliserons pas du mystère de la croix; nous n'y verrons que des ombres salutaires et providentielles, d'où ressort plus vivement le miracle de la royauté prophétisée de Jésus-Christ.

1. Isai., cap. LIII, v. 1.
2. Ibid., cap. VIII, v. 14; cap. XLII, v. 19.

III

La pierre du sépulcre, qui étouffe toutes les espérances sur le cadavre des morts, n'a pas imposé silence aux inspirés de Dieu ; mais, près d'elle, ils ont prononcé leurs plus glorieux oracles. Le Messie, tombé sous les coups de son peuple, germe dans la tombe comme il germa dans le sein virginal de sa mère, et s'y prépare une royale manifestation. « Dieu ne souffrira pas, dit David, que son Saint voie la corruption [1]... Il le retirera des portes de la mort [2]. » Et, en présence de sa chair ressuscitée, « le Seigneur dira au Seigneur des rois et des peuples : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied [3]. » Le Messie est roi : le chef de sa famille l'a vu établi en cette qualité par le Seigneur, sur la montagne sainte, pour prêcher sa loi [4]. Isaïe lui a promis, au nom de Dieu, le trône de David, son père [5]. Daniel a vu deux fois

1. Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem. (Ps. xv.)
2. Qui exaltas me de portis mortis, ut annuntiem omnes laudationes tuas. (Ps. ix.)
3. Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis; donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum. (Ps. cix.)
4. Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus. (Ps. ii.)
5. Super solium David, et super regnum ejus sedebit. (Isai., cap. ix, v. 7.)

son royaume : c'était une pierre obscure tombée des hauteurs sur la statue d'or, d'argent, d'airain et d'argile, qui préoccupait l'orgueilleux Nabuchodonosor. La statue volait en éclats, et la pierre, devenue une montagne immense, remplissait la terre [1]. C'était l'innombrable légion des saints mise en possession du monde par le Fils de l'homme, à la place des quatre bêtes : la Chaldée, la Perse, la Grèce et Rome, dépouillées de leur puissance [2]. Le Messie est roi; toutes les paraphrases judaïques des prophéties lui donnent ce titre : *Rex Messias*.

Est-ce un roi terrible, un sanglant vainqueur qui recueille, après maintes batailles, les dépouilles des nations, leur écrase la tête sous son pied brutal et les enlace pour jamais dans les filets de sa fière et despotique volonté ? Les Juifs charnels le croyaient ; mais ils avaient des yeux pour ne point voir. « Le Messie des oracles est un roi pacifique : il annonce la paix [3]. Il fait avec le monde un pacte de paix [4]. Il éternise la paix [5]. Il est le prince de la paix [6]. Il est la paix [7]. »

1. Dan., cap. II.
2. Ibid., cap. VII.
3. Ecce super montes pedes evangelizantis, et annuntiantis pacem.) Nahum., cap. I, v. 15.)
4. Et faciam cum eis pactum pacis.
5. Et pacis non erit finis. (Isai., cap. IX, v. 7.)
6. Princeps pacis. (Ibid., cap, IX, v. 6)
7. Et erit iste pax. (Mich., cap. V, V, 5.)

Les vaines passions des hommes s'agitent autour de son trône, pendant qu'il soumet les âmes à la suave pesanteur de son joug, les réunissant toutes, malgré leurs profondes divisions, dans la commune et tranquille patrie de la vérité, paissant l'humanité avec son sceptre plutôt qu'il ne la subjugue.

Le Messie est roi, et « sa domination spirituelle doit s'étendre d'une mer à l'autre mer, et jusqu'aux extrémités de la terre [1]. Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, son nom est grand parmi les peuples [2]. Ceux qui ne se mettaient point en peine de le connaître arrivent vers lui; ceux qui ne le cherchaient point l'ont trouvé. Il a dit : Me voici! me voici! à la nation qui n'invoquait pas son nom [3]; car Dieu l'a donné pour chef et pour précepteur aux Gentils [4]. Son empire se multiplie [5], et les idoles, trop longtemps adorées, sont entièrement détruites [6]. »

Le Messie est roi, et le temps lui ouvre, comme

1. Et potestas ejus a mari usque ad mare, et a fluminibus usque ad fines terræ. (Zach., cap. IX, v. 10.)
2. Ab ortu enim solis usque ad occasum magnum est nomen meum in Gentibus. (Malach., cap. I, v. 11.)
3. Quæsierunt me qui antè non interrogabant, invenerunt qui non quæsierunt me, dixi : Ecce ego, ecce ego, ad Gentes quæ non invocabant nomen meum. (Isai., cap. LXV, v. 1.)
4. Ecce... dedi eum, ducem ac præceptorem Gentibus. (Ibid., cap. LV, v. 4.)
5. Multiplicabitur ejus imperium. (Ibid., cap. IX, v. 7.)
6. Idola penitus conterentur. (Ibid., cap. II, v. 18.)

l'espace, ses vastes flancs, pour y asseoir sa puissance « Son royaume durera depuis maintenant jusqu'à toujours : *A modo usque in sempiternum* [1]. Il subsistera éternellement : *Stabit in æternum* [2]. Les saints qui en prendront avec lui possession régneront jusqu'à la fin des siècles, et dans les siècles des siècles : *Sancti Dei altissimi obtinebunt regnum usque in sæculum, et sæculum sæculorum* [3].

Pacifique, universelle, éternelle, sans horizon dans l'espace et dans le temps, parce qu'elle doit passer, de l'espace et du temps, dans les cieux et l'éternité : voilà la royauté du Messie, telle que l'ont vue et annoncée les prophètes.

O roi Messie, je vous salue dans la personne du Christ Jésus. Il a vécu comme vous deviez vivre, il est mort comme vous deviez mourir, et quand l'humanité, représentée par ses disciples et les saintes femmes, s'approcha de son tombeau, la pierre était renversée, et l'ange, assis dessus, disait : Jésus de Nazareth s'est levé, il n'est plus ici : *Surrexit, non est hic* [4]. Il est donc ressuscité comme vous deviez ressusciter, ô Messie! oui, ressuscité, afin de prendre possession de son royaume.

1. Isai., cap. IX, v. 7.
2. Dan. cap. II, v. 44.
3. Ibid., cap. VII, v. 18.
4. Marc., cap. XVI, v. 6.

Jésus est roi, Messieurs; pendant ses jours mortels, il a préparé l'universalité de son empire, en envoyant ses apôtres à la conquête du monde, par ces paroles : « Allez, enseignez les nations, leur apprenant à garder mes commandements [1]. » Il a affirmé la perpétuité de sa domination, par ces mystérieuses et fières promesses : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles... Tu es Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle [2]. — Mes amis, mes enfants, ne craignez point l'orage de la persécution; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum* [3]. »

Jésus est roi : il l'a dit à cette heure terrible où l'homme ne ment pas. Quand Pilate lui demanda : « Es-tu roi : *Ergo rex es tu?* » il pouvait répondre : — Non; c'est une accusation perfide de mes ennemis, avides d'entendre prononcer ma condamnation. — Au contraire, il affirme : « O Pilate, tu dis bien, je suis roi : *Tu dicis quia rex sum ego* [4]. » Roi couronné

1. Docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. (Matth., cap. XXVIII, v. 19, 20.)

2. Ecce ego vobiscum sum... usque ad consummationem sæculi. (Ibid., cap. XXVIII, v. 20.)

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (Ibid., cap. XVI, v. 18.)

3. Joan., cap. XVI, v. 33.

4. Ibid., cap. XVIII, v. 37.

d'épines, bafoué par des mercenaires, haï des grands, maudit par le peuple; mais il est roi, et ses ennemis s'en effrayent, quand paraît, au sommet de sa croix, cette inscription en hébreu, en grec et en latin : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS[1]. Chose singulière! événement providentiel! la langue sacrée et les deux langues profanes qui se parlent à toutes les extrémités du monde civilisé servent à proclamer la royauté de Jésus. Ce qui n'était qu'une dérision, dans la pensée du préteur romain, devient une prophétie ou, plutôt, la proclamation d'un règne prophétisé.

C'est sur son lit de douleurs, du haut de sa croix sanglante, que le Sauveur prend possession de son royaume; car c'est alors qu'avec une plus grande énergie d'impétration, il somme son divin Père de remplir sa promesse. Dieu avait dit à son Messie par la bouche de David : Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage : *Postula a me, et dabo tibi Gentes hæreditatem tuam*[2]. » Jésus demande, par tous les gémissements de son cœur trahi et abandonné, par toutes les larmes de ses yeux qui s'éteignent, par ses plaies entr'ouvertes, par son sang répandu; est-ce que Dieu pourrait lui refuser

1. Joan., cap. XIX, v. 19. 20.
2. Ps. II.

quelque chose? Non, Messieurs, non, Dieu ne refuse rien au grand mourant qui l'implore. Il lui donne les âmes, dont il a soif; les âmes, car son royaume n'est pas de ce monde; il est venu pour rendre témoignage à la vérité, qui, désormais, sera le signe auquel se reconnaîtront ses sujets : son empire est pacifique et spirituel. Et cependant il y aura, sur ses fondements, des cadavres et du sang : — Oui, mais le cadavre et le sang du roi, les cadavres et le sang de ses guerriers, dont l'armure est la foi, et le glaive, la parole. Ils tombent moissonnés par la fureur des tyrans, et chaque trépas est un triomphe nouveau, qui affermit l'empire du roi Jésus.

Je vous entends, Messieurs : vous demandez à voir ce roi et cet empire. Eh bien! allez à Rome, frappez à la porte du Vatican : Jésus est là, sous la figure d'un vieillard qui meurt et renaît sans cesse, depuis dix-huit cents ans, dans les mêmes honneurs et la même puissance. Aujourd'hui, nous l'appelons Pie IX. Mais, au-dessus de ce nom qui passe, il y en a deux autres qui ne passent pas : Pierre et Jésus; Pierre, ici-bas, représentant de Jésus, qui le bénit du haut des cieux et ranime, dans sa poitrine, à chaque coup de la mort, le souffle d'immortalité qu'il a promis. Autour de ce premier prodige, il en est un second, vaste comme le monde. Prenez d'une

main un globe terrestre, et, de l'autre, une histoire de l'Église. Suivez, sur tous les méridiens, le mouvement gigantesque de la société établie par le Christ : partout vous la verrez annonçant aux continents et aux îles le nom du Dieu qu'ils ne connaissaient pas, renversant dans la poussière les idoles chères à l'ignorance et aux passions, enseignant et paissant les nations dans la paix. La parole du Sauveur, emportée sur des lèvres dévouées, retentit sur toutes les plages, et, parce qu'on la repousse, elle n'abdique pas ses espérances; mais, d'autant plus intrépide, elle fait le siège des peuples, qui auront un jour à rendre compte de leurs résistances et à s'accuser publiquement de n'avoir pas baisé le sceptre du roi Jésus.

Dix-huit siècles ont passé, et Jésus règne encore. Pourquoi auriez-vous peur des blasphèmes et des menaces de ses ennemis? Je les entends aussi bien que vous. — Nous ne voulons point, disent-ils, qu'il règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos.* Nous n'avons pas d'autre roi que César : *Non habemus regem nisi Cæsarem;* — et César, c'est la passion glorifiée par la pourpre, l'espérance couronnée de tous les ambitieux qui ne voient Dieu qu'en eux-mêmes. Mais, malgré cela, mon âme est tranquille. On ne conspire que contre les pouvoirs établis. Celui

que tourmente le funeste désir de la suprême grandeur laisse passer, sans le maudire, l'ouvrier qu'il coudoie dans la rue, et réserve ses imprécations aux vies fortunées qui dominent la sienne. Plus un trône est ferme, plus est violent autour de lui l'orage des convoitises. Je ne m'étonne donc pas des blasphèmes et des menaces de l'impie contre la royauté de Jésus-Christ; mais plutôt j'y vois une preuve de sa perpétuité; car « il régnera, dit l'Apôtre, jusqu'à ce que Dieu ait fait de ses ennemis l'escabeau de ses pieds [1]. » Régnez donc, ô mon Maître! le passé me rassure sur l'avenir de votre domination, et la vigueur des coups qu'on vous porte en accuse l'indestructible vitalité.

Messieurs, j'ai fini le parallèle que je vous avais promis; mais je ne l'ai pas épuisé. Bien des détails ont été omis, qui n'auraient rien ajouté à l'intérêt de mes investigations, non plus qu'à la puissance de cette affirmation que je répète : Jésus-Christ est dans les prophéties comme dans l'histoire; il est dans l'histoire comme il est dans les prophéties. — Maintenant, il vous faut une conclusion. Je la demande à une dernière comparaison, que je formule ainsi : Le Messie est Dieu, Jésus-Christ est Dieu.

1. I Cor., cap. XV, v. 25.

Le Messie est Dieu. Tel est le titre suréminent qui le distingue entre tous les enfants de la race humaine, et par lequel s'explique tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait. Sa vertu, sa doctrine, ses miracles, l'incomparable grandeur de son règne, l'universalité et l'indéfectible persistance de son action sur l'humanité, tout cela prend vie dans les profondeurs d'une nature infinie; tout cela manifeste la puissance, la sagesse et l'amour de Celui qui, pouvant seul créer le monde, pouvait seul le restaurer. En réunissant en faisceaux les oracles sacrés qui ont pour objet la personne du Messie, il m'a toujours semblé qu'il était impossible de leur donner une ferme adhérence entre eux, sans introduire une énergie divine, qui les pénètre et les fait se tenir dans une admirable unité. Indépendamment des prophéties qui nous révèlent la nature du libérateur promis au monde, il est impossible d'expliquer les magnifiques caractères qui s'accumulent sur sa personne, l'attente du genre humain, sa délivrance dans l'ordre moral, ses rapports intimes avec Dieu, le rétablissement universel de la justice, et la perpétuité de son règne ici-bas, sans que nous supposions une force de cohésion dont la nature humaine ne peut être ni le centre ni le foyer. La divinité du Messie se cache donc, toute vivante, au sein même

des prophéties qui n'en font pas une mention expresse. Mais, Messieurs, Dieu devait à la grandeur de son Promis, aussi bien qu'à la foi de son peuple, de lever toute équivoque à cet égard, et de nous faire voir la divinité du Messie prophétisée comme tout le reste.

David, au commencement de son second psaume, s'écriait : « Pourquoi les nations ont-elles frémi? Pourquoi les peuples ont-ils médité des néants? Les rois se sont mis debout, et les princes ont conspiré contre le Seigneur et son Christ [1]. » Est-ce de lui-même que parle David? Mais, en supposant qu'il ait le droit de peindre en cet énergique langage les tribulations qui l'assiègent, comment pourrait-il dire : « J'ai été établi roi par Dieu, sur sa montagne sainte, pour prêcher sa loi. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, et je t'ai engendré aujourd'hui; demande-moi, je te donnerai les nations pour héritage [2]. » Évidemment, le prophète-roi a passé de la figure présente à la réalité qui doit venir; ou plu-

1. Quare fremuerunt Gentes, et populi meditati sunt inania?
Astiterunt reges et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus. (Ps. II.)

2. Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus... Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te .. Postula a me, et dabo tibi Gentes hæreditatem tuam. (Ps. II.)

tôt, devant ses yeux, la figure tombe, la réalité se lève environnée de splendeur. Cette réalité, c'est l'homme de la fin des temps, vrai prédicateur de la loi divine, vrai roi de toutes les nations, et, en même temps, vrai Fils de Dieu, engendré par lui, non dans le cours des jours qui se succèdent et dont on peut dire : Ici fut le commencement, — mais dans un *aujourd'hui* éternel, *hodiè*, qui représente merveilleusement l'existence plénière et simultanée de Dieu.

« Ce fils de Jéhovah a été vu sur la terre, dit Baruch, et il a vécu avec les hommes : *Deus in terris visus est, et cum hominibus conversatus est*[1]. » Isaïe l'appelle « l'enfant illustre qu'une Vierge doit enfanter miraculeusement, *Emmanuel*, ou Dieu avec nous, *l'admirable*, *le conseiller*, *le Dieu tout-puissant*, *père de l'éternité*[2]. Quelle créature ne serait opprimée sous le poids de ces noms incommunicables ! Car, remarquez-le bien, Messieurs, le nom divin que doit porter le Messie, c'est le nom qui ne se donne à personne, le nom que Dieu revendique pour lui seul, et dont il est souverainement jaloux. Il s'appelle *El! Elohim*, *Adonaï;* toutefois, il permet aux hommes glorieux, aux libérateurs de son peuple, aux représentants de son autorité ici-bas, de joindre ces noms à leur nom

1. Baruch., cap. III, v. 38.
2. Isai., cap. IX, v. 6.

vulgaire. Mais le grand nom, le nom qu'on ne doit prononcer qu'avec des lèvres respectueuses et pures, *Jéhovah!* personne ne le peut porter sans devenir sacrilège. Et cependant, Messieurs, non seulement le Messie est *Emmanuel*, *Élohim*, *Adonaï*, il est JÉHOVAH ISIDKÉN ou *Jéhovah notre Juste* [1]. « Il sortira de Bethléem, s'écrie Michée; *mais, avant, il était. Sa génération est dès le commencement, et dès l'éternité* [2]. »

Le Messie est Dieu. Or, ce Dieu est-il venu, ou devons-nous en attendre un autre? Il est certain, Messieurs, qu'un homme se tient au milieu des siècles, qui s'est approprié et à qui l'on a appliqué les oracles messianiques que vous venez d'entendre. L'ange qui annonce sa naissance l'appelle Fils du Très-Haut, *Filius Altissimi* [3]; saint Jean, le Verbe qui était en Dieu, le Verbe qui est Dieu : *Et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum* [4]. Il dit de lui-même qu'il descend du Père éternel..., qu'il est une seule chose avec lui [5]; et, quand Pierre, ravi de sa parole et de ses œuvres, s'écrie : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant [6], » au lieu de le reprendre, il le félicite en ces

1. Jerem., cap. XXIII, v. 6.
2. Mich., cap. V, v. 2.
3. Luc., cap. I, v. 32.
4. Joan., cap. I, v. 1.
5. Ego et Pater unum sumus. (Ibid., cap. X, v. 30.)
6. Tu es Christus Filius Dei vivi. (Matth., cap. XVI, v. 16.)

termes : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce que tu viens de dire, la chair et le sang ne te l'ont point révélé, mais l'Esprit de mon Père qui est dans les cieux [1]. » Cette singulière affirmation a dompté l'âme humaine, qui, depuis dix-huit siècles, adore Jésus-Christ et lui rend un culte divin. Nous n'en sommes plus cependant aux illusions du paganisme ni aux abominables surprises de l'idolâtrie; nos âmes, mieux instruites, écartent religieusement leurs pensées de toute prostitution qui offenserait la majesté de l'Être suprême. Pourquoi adorent-elles Jésus-Christ, puisque sa divinité ne se voit pas? C'est vrai, Messieurs; mais, comme pour l'enfantement virginal, je vous défie de me prouver directement qu'elle n'est pas là où l'ont vue les inspirés. Jésus-Christ accomplissant tous les oracles, vous ne pouvez pas lui refuser le titre qu'il en reçoit. Le nom de Jéhovah est enchâssé dans le parallélisme de l'histoire et des prophéties : le supprimer serait une injustice; supposer que Dieu s'est oublié jusqu'à ce point de faire aboutir le mouvement tant de fois séculaire de l'inspiration, à une usurpation sacrilège de son nom et de sa gloire, serait un acte insensé.

1. Beatus es Simon Bar-Jona : quia caro, et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est. (Matth., cap. I,VX v. 17.)

Acceptez donc le Messie tout entier, dans la personne auguste de Jésus-Christ, et, plus heureux que les générations qui attendaient, en soupirant, sa venue, tombez à ses pieds. Dites, du fond de votre âme domptée par ces révélations : O Juste, que votre vie parfaite soit désormais la mesure de nos vertus! O Docteur, apprenez-nous les secrets du ciel! O Père de la nouvelle alliance, rapprochez-nous du Dieu que nous avons méconnu! O Thaumaturge, guérissez les plaies de nos âmes déshonorées par le péché! O Prophète, rendez-nous dignes de vos éternelles promesses! O Mort bien-aimé, précipitez dans nos cœurs les flots de votre précieux sang! O Sauveur, rompez les chaînes des passions qui nous retiennent captifs! O Roi, armez-vous de votre beauté et de vos grâces; allez, que les chemins vous soient prospères; marchez toujours, et régnez sur nous, sur nos familles, sur notre patrie, sur le monde entier! O Emmanuel, ô Dieu avec nous, nous vous adorons, nous vous aimons, nous vous croyons! Vous seul étiez digne d'enseigner les hommes, et votre doctrine seule est *Vérité!*

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

DE LA FORCE DÉMONSTRATIVE DES PROPHÉTIES

Messieurs,

J'aurais pu remettre le parallèle que j'ai établi entre les oracles messianiques et l'histoire évangélique, et réserver cette conclusion : « *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là, » pour la fin de nos conférences de cette année. Mais j'ai pensé qu'il était bon de partir d'un fait dont toute âme droite peut recueillir le bénéfice, sans se jeter dans les embarras d'une critique difficile qui retarde l'éclosion de la foi. La marche que j'ai suivie est suffisamment justifiée par mon intention, et, aussi, par votre attention, dont je vous remercie. Vous avez compris que je faisais appel à ces naturels, bons et religieux instincts, qui ne trompent jamais, dans la recherche du vrai, celui qui leur obéit.

En effet, Messieurs, l'instinct de l'honnête nous

commande d'écouter respectueusement toute affirmation grave, tombant des lèvres d'un homme grand par son génie, son courage, sa vertu, son influence, et tels furent les prophètes. J'ajoute aujourd'hui : tels furent ceux qui, depuis dix-neuf siècles bientôt, étudient dans l'Église les écrits prophétiques et les comparent à l'histoire. Une foule d'hommes savants, désintéressés, pieux et saints, ont constaté la vérité des prophéties; c'est un fait considérable, qu'on ne peut détruire qu'en saisissant corps à corps chacun des organes de nos traditions religieuses, et en ruinant sa réputation. Si je suis sage, je ne puis me contenter d'une négation générale, qui embrasse d'un seul coup tous les siècles chrétiens, à la façon d'une inexorable sentence par laquelle ils sont condamnés sans retour. J'ai besoin d'un procès autant de fois renouvelé que je compte de maîtres ès science sacrée, d'auteurs qui m'affirment que les temps nouveaux étaient prophétiquement contenus dans les anciens, que tout ce qui s'accomplit aujourd'hui n'est que l'écho des prévisions divines, manifestées aux inspirés de la loi judaïque, et renouvelées dans le dernier et le plus grand des voyants, Jésus-Christ. M'est-il prouvé qu'Ambroise est un fou ou un menteur? j'irai demander la vérité à Augustin, à Jérôme, à Grégoire, à Basile, à Origène, à Irénée,

à chacun des Pères, docteurs et écrivains qui ont traité l'importante question des oracles, jusqu'à ce qu'ils aient passé en jugement, et qu'il soit notoire que tous se sont trompés ou qu'ils m'ont trompé. Je recommande particulièrement ce travail immense aux ennemis de la foi; s'ils le mènent à bonne fin, leur cause sera plus avancée qu'elle ne peut l'être par les superbes et insolentes négations qui terminent le procès de nos maîtres sans l'instruire. En attendant, qu'il me soit permis de croire que le bon sens dirigé par l'instinct de l'honnête a le droit d'être satisfait de l'affirmation des prophètes et de leurs interprètes, sans qu'on puisse l'accuser d'une trop facile complaisance.

En second lieu, Messieurs, l'instinct du beau se laisse fatalement ravir par toute œuvre dont les proportions harmonieuses accusent la main d'un sage et puissant ordonnateur; et, quand ces proportions sont tellement vastes et grandioses qu'elles dépassent manifestement le génie de l'homme, Dieu se montre et la raison l'accepte. Or, l'édifice des prédictions messianiques, appuyé sur tous les âges de l'humanité et si merveilleusement couronné par un seul homme, réalise les conditions d'ordre, d'harmonie, d'ampleur, de magnificence, de majesté, qu'on ne voit que dans les œuvres divines. Sa beauté est la splendeur

même de la vérité éternelle, qui l'a construit pour se révéler au monde. Si donc, après l'exposé que j'ai fait, vous êtes déjà convaincus de la présence et de l'action de Dieu dans le monde prophétique, si votre esprit incline vers les dogmes qui se trouvent mêlés au tissu des oracles, il n'y a rien à dire : vous suivez en cela les pentes de votre nature, votre âme se décide selon les saintes et invariables lois de ses meilleurs instincts.

Cependant, il se rencontre des esprits difficiles que cette sorte de démonstration n'atteint pas. Ils veulent avoir le dernier mot de la force mystérieuse qui les ébranle sans les convaincre. Le miraculeux édifice des oracles leur semble une illusion d'optique; ils interrogent ses fondements et ses causes, et se demandent à eux-mêmes ce que prouve, en définitive, son apparition. C'est à peine s'ils avouent la défaite de leur raison, quand on a répondu à tous leurs *pourquoi*. Je respecte ces exigences, Messieurs, parce que je suppose charitablement qu'elles sont contenues dans les mesures de la bonne foi, et je me suis préparé à les satisfaire par un argument qui servira de thème à nos trois dernières conférences sur la question des prophéties. Voici cet argument :

Toute prophétie véritable démontre invinciblement la divinité d'une religion;

Or, nos prophéties sont véritables.

Donc, notre religion est divine.

La majeure a besoin d'explications; je vais vous les donner immédiatement. Disons d'abord d'où la prophétie tire sa force démonstrative; nous verrons ensuite comment cette force démonstrative s'applique à la divinité d'une religion.

I

Rappelez-vous, Messieurs, ce que je disais en traitant de la possibilité des prophéties : Dieu doit connaître l'avenir; Dieu peut en communiquer la connaissance. Aujourd'hui, je vais plus loin, et j'affirme que Dieu seul connaît l'avenir et que lui seul il peut en communiquer la connaissance. En effet, pour tout autre que pour Dieu, l'avenir, *c'est ce qui n'est pas*, et ce mot de Voltaire, que nous réfutions dans le sens d'une négation générale, est vrai dès qu'il s'applique à une intelligence bornée comme doit l'être toute intelligence créée. Une chose ne peut être connue que de deux manières : en elle-même ou dans sa cause, *in se, vel in causâ*. Or, il est manifeste qu'une intelligence dont les opérations se mesurent par la durée ne peut pas se mettre en rapport avec

des choses qui n'existent pas encore au moment où elle opère, qu'elle ne peut pas s'en assimiler la connaissance par une union immédiate avec elles comme avec son objet, qu'elle ne peut pas les voir *in se*, *en elles-mêmes*, puisqu'elles ne sont pas *elles-mêmes*. Il reste donc qu'une intelligence créée connaisse les choses futures *dans leurs causes;* mais la plupart des causes, je dis plus, la presque totalité des causes sont, à notre égard, indifférentes et indéterminées quant à la production de leur effet. La force conjecturale de l'esprit, qui voit l'effet dans sa cause, est tellement restreinte qu'il est impossible de l'appeler une force prophétique; et, du reste, il est convenu qu'une chose cesse d'appartenir à l'ordre prophétique dès qu'elle tombe sous l'empire des forces conjecturales. A part certains phénomènes, dont nous apercevons comme les germes dans les lois physiques et morales, il est vrai de dire que le livre des causes est pour nous un livre scellé, et que jeter un siècle ou deux entre un événement et la loi qui le prépare, selon l'ordre de la Providence, c'est amasser des ombres que notre œil impuissant ne saurait jamais pénétrer.

Nous connaissons, par exemple, la prodigieuse force des gaz que la terre cache au fond de ses entrailles. Certains bruits vagues et lointains, certains

frémissements du sol, certaines affinités avec notre organisation, nous font pressentir leur prochaine éruption; mais qui nous dira que, dans cent ans, et sur un point du globe dont nous ignorons la conformation, ces mêmes gaz, mal à l'aise dans les sombres cavernes qui les compriment, briseront leurs entraves et chasseront devant eux d'immenses soulèvements? De même, nous savons que, dans les régions atmosphériques, se forment des météores et s'élaborent des fluides dont la combinaison soudaine peut nous être redoutable. Sur un signe imperceptible, l'œil exercé du marin en devine l'approche et les fureurs. Pendant que les passagers insouciants saluent les dernières lueurs du jour qui leur promet une nuit tranquille, lui, penché sur les flots ou dressé vers l'horizon, étudie les symptômes de la tempête qui germe, l'écume de la mer et les flocons sombres qui montent au ciel. Sa voix émue et stridente crie : Pare à l'orage! avant que l'orage ait fait entendre ses premières clameurs. Mais quel œil humain verra, à un ou deux siècles de distance, les cataractes du ciel tomber sur la terre ou une ville tout entière devenir la proie d'un feu céleste? Même dans le monde physique, où Dieu a disposé les éléments et les lois, avec nombre, poids et mesure, dont nous soumettons les mouvements à des calculs géométri-

ques, même dans le monde physique, il y a des causes tellement indifférentes et indéterminées, quant à la production de leurs effets, que leurs diverses influences échappent nécessairement à la force conjecturale de notre esprit.

Combien plus, Messieurs, dans le monde moral, dont la plus universelle loi est la liberté! Bien que les circonstances pèsent sur nos déterminations, et que nous nous permettions quelquefois des présages touchant les destinées de nos semblables, il est vrai, impérieusement, indubitablement vrai, que nous sommes dans l'impuissance de voir et de prédire l'avenir. Vous vous possédiez, il y a dix ans et vingt ans, comme vous vous possédez aujourd'hui. J'aime à croire qu'il y a parmi vous plus d'un de ces caractères fortement trempés qui se raidissent contre toutes les oppositions et qui, ayant conçu un dessein, marchent toujours à sa réalisation, sans que les difficultés soient capables de les incliner ni à droite ni à gauche; de ces hommes, enfin, dont parle le poëte, qui verraient sans trembler l'univers s'écrouler à leurs pieds. Pour votre honneur, je suppose que vous êtes tous ainsi. Eh bien, Messieurs, il y a dix ans et vingt ans, vous rêviez un avenir, vous l'embellissiez des plus riches couleurs de votre imagination; rien ne résistait à vos laborieux efforts; rien ne mentait à

vos amours, et surtout rien ne compromettait l'honneur de votre vertu. Qu'est-il arrivé? Êtes-vous bien l'homme de vos rêves, toujours ferme dans ses généreux projets, toujours constant dans ses affections, toujours en paix avec sa conscience? Ah! mon Dieu! qui donc est ici-bas l'homme de ses rêves? Qui donc se retrouve, après cinq ou six lustres, ce qu'il croyait être? Nos résolutions ébranlées, nos projets renversés, nos affections trahies, nos vertus en lambeaux, mensonge à nos présages, mensonge à nos désirs, voilà le triste spectacle que nous nous donnons à nous-mêmes. Hélas! nous possédons notre âme, elle est à nous, nous nous en croyons les maîtres; mais l'infidèle, de son libre mouvement, trompe ses propres prévisions et se déçoit elle-même dans ce qu'elle avait le mieux arrêté. Quel témoignage de notre impuissance! Et comment pourrions-nous prétendre au droit ou au privilège de déterminer à l'avance les effets de cette cause si profondément cachée, si variablement agitée, si pleine de possibilités contradictoires, qu'on appelle la liberté humaine? Comment surtout, si cette liberté n'est pas la nôtre? J'en prends à témoin vos cœurs de pères. Quel père a jamais tiré sûrement l'horoscope de sa famille? Vos fils charmants se laissent aujourd'hui bercer sur vos genoux, et s'y endorment du sommeil des anges; vous écoutez

leur calme respiration, vous contemplez leurs traits reposés. Que seront-ils un jour? Beaux, tendres, fidèles, jaloux de l'honneur de votre nom et toujours prêts à soutenir vos pas chancelants qui descendent au tombeau? Malheureux pères, vous vous êtes trompés! Dix-huit ans se passent, et vos fils déshonorés oublient votre triste vieillesse; leurs passions et leurs vices font à vos cœurs de mortelles blessures, et tout votre amour n'est plus occupé qu'à ne pas les maudire. Pareillement, quel homme d'État a jamais sûrement prédit la destinée lointaine d'un peuple? Il voit, dans les années qui le touchent de près, une révolution dont il a déjà manié les ressorts; mais, quand il doit franchir en avant une certaine distance, un mouvement peut renverser l'édifice de ses prévisions, lors même qu'il les appuie sur les circonstances dont nos déterminations semblent recevoir une inévitable impulsion. Combien plus si ces circonstances font défaut, s'il s'agit de prédire les actions et le sort d'une génération qui n'est pas née, de préciser des époques, enfin, de démêler toute une suite d'effets qui pourraient ne pas se produire, pour lesquels la volonté humaine pourrait ne se déterminer jamais, ou dont elle est libre de rompre à chaque instant la trame!

Voilà de l'impossible, Messieurs; mais écoutez : je

vais vous dire l'impossible suprême. Dieu, maître de la nature, la conduit à son dernier terme, par le développement régulier et méthodique des causes secondes. Cependant, il ne s'est pas enchaîné dans le tissu de leurs actions et réactions; sa puissance, toujours supérieure à ce qu'elle a produit, peut agir exceptionnellement et créer des prodiges, dont vous chercherez en vain la raison au sein des lois présentement existantes, car elle se cache dans les replis d'une volonté souveraine et indépendante. S'il plaît à Dieu de suspendre un jour le cours des fleuves, de diviser les eaux de l'Océan, de troubler l'éternel sommeil des morts et de les rappeler à la vie, il le fera. Son Verbe infini, en fécondant le néant, n'a rien perdu de sa force; s'il a pu demander l'être à ce qui n'était pas, qui l'empêchera de demander un mouvement à ce qui est? Dieu fera donc des prodiges, si c'est son bon plaisir. Mais, ces prodiges n'étant pas encore, nous ne les connaîtrons pas en eux-mêmes, *in se*, c'est trop évident. Pourrons-nous les connaître dans leur cause? Assurément, oui, si cette cause se communique elle-même; assurément, non, s'il faut que, de notre propre mouvement, nous montions vers elle pour surprendre ses secrets. La question ainsi posée : les prodiges futurs peuvent-ils être connus naturellement dans leurs causes? — nous

fournit immédiatement une réponse, puisque c'est demander si ce qui est au-dessus de nous se trouve au-dessous, si la libre et souveraine puissance de Dieu est soumise à nos calculs, si notre intelligence est le naturel sanctuaire de sa science infinie. Nous ne pouvons connaître, à l'aide de notre pénétration naturelle, les effets lointains qui dépendent de certaines causes physiques; non plus, dans l'ordre moral, les effets qui dépendent de l'universelle cause, la liberté; encore bien moins, dans un ordre surhumain, les effets qui dépendent de l'unique volonté de Dieu.

Donc, Messieurs, ce qui nous appartient, c'est une force conjecturale essentiellement limitée; toute la force prophétique est à Dieu. Il faut répéter ici les belles paroles que nous avons déjà empruntées à Daniel et à Isaïe[1] : « Dieu connaît toutes choses avant qu'elles arrivent : *Nosti omnia antequam fiant.* » — « Je suis le Seigneur, et il n'y en a pas d'autre, non, pas de semblable à moi, qui annonce, dès l'origine, les dernières choses, et dès le commencement, ce qui n'est pas encore fait : *Ego sum Deus et non est ultrà, nec est similis mei annuntians ab exordio novissima, et ab initio quæ nondum sunt facta.* » En effet,

1. Voyez onzième Conférence.

Messieurs, puisque nous venons de procéder à l'élimination de l'intelligence créée, quant à la connaissance de l'avenir, il est manifeste que Dieu seul le connaît. J'ajoute que lui seul peut en communiquer la connaissance. Cette affirmation n'a pas besoin de preuves, je vous renvoie à ce que j'ai dit plus haut de la mission prophétique [1].

Nous tenons un principe dont la conclusion prochaine se présente d'elle-même. Dieu seul pouvant connaître l'avenir et en communiquer la connaissance, toute véritable prophétie devient un témoignage évident de son intervention. Les apologistes se sont appliqués à démontrer l'excellence de ce témoignage; mais quelques-uns d'entre eux ont exagéré, ce me semble, l'importance de la prophétie, au détriment du miracle. Ces deux choses ont leur place, leur force et leur destination particulières, dans l'ordre des démonstrations religieuses. Le miracle est, ainsi que nous le verrons plus tard, un coup soudain tombant sur la marche régulière des lois, et produisant, avec une sorte de brutalité, des phénomènes inacoutumés, dont l'effet est des plus saisissants. Dieu ne se laisse pas chercher; il s'impose avec une telle autorité, qu'il n'est aucun esprit, si

1. Voyez douzième et treizième Conférences.

grossier qu'il soit, qui ne puisse le voir. En outre, le miracle vient en aide à la prophétie, tant que l'événement qu'elle annonce demeure suspendu, car il prouve la mission de celui qui prédit l'avenir, par un reflet victorieux de la toute-puissance divine sur sa parole, et empêche ainsi qu'elle ne passe inaperçue. Le miracle aurait donc, sur la prophétie, le double avantage de la popularité et de l'antériorité, au point de vue de la démonstration.

Mais, Messieurs, si nous nous élevons, par la réflexion, au-dessus de l'esprit populaire, et si nous considérons la prophétie à son état de plénitude, après sa rencontre avec les événements, nous verrons bien que Dieu s'y montre avec plus de splendeur que dans le miracle. D'abord, elle est le miracle à son degré suprême. Rien ne ressemble mieux aux ombres de la mort et du néant que les ombres de l'avenir, et, par conséquent, rien ne ressemble mieux à l'acte transcendantal de la création que l'évocation, faite à l'avance et dans une simple parole, d'un événement sans relation immédiate, directe, nécessaire même, avec les causes actuellement présentes. Il ne faut rien moins pour cela que d'être sûr de la toute-puissance de son *fiat*. Et, encore, remarquez bien ceci, Messieurs : un astre qui s'arrête, une mer qui se fend, un mort qui ressuscite, attestent l'action par-

ticulière et passagère de l'omnipuissance divine sur une loi qui reprend son cours, tandis que l'évocation de l'avenir atteste l'irrésistible et éternelle action de la volonté de Dieu sur toutes les lois et toutes les forces du monde, la souveraineté de son gouvernement, l'étendue, la perpétuité et l'infaillibilité de sa science, la majesté de sa vie qui domine, avec une incomparable grandeur, tout ce qui est et tout ce qui se fait. Enfin, dans la prophétie, Dieu se montre comme le point central d'où tout rayonne, où tout vient aboutir, dans lequel tout se résout. Puissance, science, sagesse, immensité, éternité, manifestées dans un seul acte, nous révèlent le Dieu de toute perfection, le Dieu de *tout* et de *toujours*. Isaïe avait donc raison de jeter aux divinités du polythéisme cette fière provocation : « Parlez, annoncez l'avenir, et nous saurons que vous êtes des dieux : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus qui Dei estis vos* [1]. »

A la supériorité de la force demonstrative de la prophétie, du côté de l'élévation, nous pouvons joindre une supériorité d'extension et de permanence. Un miracle ne saisit qu'un certain nombre de spectateurs; mais tout un peuple peut être convoqué, par les oracles, à la fête grandiose de leur accom-

1. Isai., cap. XLI, v. 23.

plissement. Répandus longtemps à l'avance, et enchaînés dans les traditions populaires, ils éveillent, à la fois, l'attention et les espérances, et préparent au dernier coup de la Providence, à la suprême manifestation de Dieu, un plus grand nombre de témoins. De plus, l'événement qu'ils annoncent peut subsister pendant des siècles. Une transformation dans la vie du genre humain, par exemple, est un prodige stable dont chaque individu reçoit le constant bénéfice. Faisant partie lui-même de l'événement prophétisé, il compare ce qu'il est dans le présent avec ce qui a été dit de lui dans le passé, et l'action de Dieu sur ses destinées se révèle avec toute la majesté des âges qui le séparent des voyants dont il connaît les prédictions.

Il suit de là, Messieurs, que les prophéties offrent moins de prise que les miracles aux explorations de l'art et aux hypothèses de la science. Aussi a-t-on remarqué que l'incrédulité, armée contre les miracles des plus formidables oppositions, s'est montrée d'une extrême faiblesse à l'endroit des prophéties. Origène reprochait à Celse d'avoir passé sous silence une preuve que ni les Juifs ni les hérétiques n'avaient osé nier [1]. Fréret, dont les objections ont embar-

1. Opinor, non potuit (Celsus) refellere argumentum inde ductum, quod neque Judæi, neque ulla unquam hæresis,

rassé, plus d'une fois, les apologistes du XVIIIe siècle, se tait sur la question des oracles. Voltaire s'est contenté de déconsidérer les prophètes, par de ridicules interprétations et de sales plaisanteries. Rousseau n'a pu trouver qu'un sophisme, auquel nous répondrons en temps et lieu. Enfin, un incrédule contemporain, non moins célèbre par sa fausse logique que par ses blasphèmes, avouait à peu près, en ces termes, la force de l'argument tiré des prophéties : « Si l'on peut me montrer, dans l'Ancien Testament, une seule ligne se rapportant au Nouveau, je me tiens pour battu [1]. » Il va sans dire que lui ne s'est pas occupé de démontrer qu'aucune ligne de l'Ancien Testament ne se rapportait au Nouveau; il a cru pouvoir se reposer, heureux et fier, sur sa provocation. Laissons-le de côté pour le moment, et concentrons les notions que je viens d'exposer, dans ce principe : Toute véritable prophétie démontre invinciblement la divinité d'une religion. Nous sommes au nœud de la question.

II

Étant donné que la prophétie atteste, au plus haut point, l'intervention divine, qu'en résulte-t-il pour

Christum prædictum esse negaverint. (Orig. *contrà Cels.*, lib. II, n° 13.)

1. Proudhon. *Le Miserere ou la pénitence d'un roi*, petite

telle religion, plutôt que pour telle autre? La prophétie prouve-t-elle déterminément autre chose que sa propre divinité? Nous accordons à l'Esprit-Saint le pouvoir d'illuminer la nuit des temps qui ne sont pas encore; l'œil de l'homme, devenu plus profond sous l'action de sa lumière, voit les choses de l'avenir : voilà donc un homme heureusement doué. Dieu le traitant en favori, il doit répondre, par une vie plus sainte, aux grâces d'en haut, et nous, nous devons admirer la bonté de Dieu, qui veut bien faire entrer un de nos semblables dans le secret de ses desseins. Mais voilà tout. Nous pouvons servir Dieu comme nous l'entendons; pourvu que soient respectées les lois innées de la nature, nous sommes dans l'ordre; la prophétie ne nous atteint pas, la prophétie ne nous touche pas, la prophétie ne change rien à notre vie religieuse.

D'accord, Messieurs, si la prophétie n'est qu'une faveur ; d'accord, si le prophète n'a pas d'autre mission que d'annoncer des événements qui n'ont aucun rapport, soit direct, soit indirect, avec notre vie religieuse, quoique cette supposition ne soit pas sérieuse; car on comprend difficilement une déperdition, sans but, de l'inspiration divine. Mais si le prophète prê-

brochure publiée à Lyon, pendant le carême que le R. P. Lacordaire prêcha dans cette ville.

che au nom de Dieu, en même temps qu'il prédit au nom de Dieu, si les événements qu'il annonce sont eux-mêmes une doctrine, s'ils tendent unanimement vers les dogmes prophétiques dont dépendent les éternelles destinées de l'humanité, si nous ne les voyons accomplis que dans une seule religion, évidemment nous ne pouvons plus séparer la religion de la prophétie. Toutes deux s'embrassent et se tiennent étroitement unies, la prophétie servant à la religion de preuve rationnelle, la religion s'imposant au nom de la prophétie. En vain vous ferez appel aux lois innées de la nature, à ces grands principes que vous dites être la règle universelle et invariable des rapports de l'humanité avec Dieu : s'il n'y a rien, dans ces grands principes, qui soit en contradiction évidente avec la doctrine qu'on vous prêche au nom de la prophétie, vous devez accepter la première, à cause de la seconde; vous devez l'accepter, parce que Dieu n'intervient, comme inspirateur, que pour vous faire comprendre qu'il parle, et que sa parole s'ajoute aux lois originelles de la nature, comme une loi nouvelle qui les confirme, les complète, les élève, les perfectionne, les transfigure.

Vous êtes donc pris, Messieurs, dans le réseau de la lumière divine; comment vous échapperez-vous? La prophétie vous enlace avec d'autant plus de force,

qu'elle est, non pas seulement un reflet de la perfection de Dieu sur sa parole, comme le miracle, mais une preuve du même ordre et du même degré que la chose prouvée. Toute vérité cachée dans les espaces surnaturels appartient, ainsi que nous l'avons vu au début de ces conférences, à l'ordre prophétique, parce qu'elle est l'objet d'une connaissance surhumaine. Si donc un prophète mêle à ses oracles la prédication d'une vérité surnaturelle, deux visions surhumaines se trouvent réunies dans la même intelligence; l'une étant certaine, pourquoi l'autre ne le serait-elle pas? Mais voici qui est plus fort : la prophétie se rencontre avec la vérité qu'elle prouve, au même degré de l'ordre prophétique; car un événement peut être un dogme tombé des espaces surnaturels dans le lointain des temps : l'Incarnation, par exemple, est un dogme et un événement. L'oracle qui l'annonce étant accompli, le dogme passé à l'état d'événement se prouve par lui-même, et, s'il en est une partie qu'on ne voit pas, ce qu'on en voit en devient, grâce à la prophétie, l'infaillible garantie. Est-il un dogme prophétique qu'il plaît à Dieu de tenir suspendu jusqu'à la fin des siècles, comme le dogme de la résurrection générale? les oracles, déjà parfaits, nous en assurent le suprême avènement, parce qu'ils sont la promesse remplie de celui-

là même qui promet. En définitive, et c'est là le dernier coup de la force démonstrative des prophéties : parce qu'elles sont les témoignages publics, solennels, directs, décisifs, de la science, de la sagesse et de la véracité de Dieu, dans ce qu'il promet, elles prouvent, d'une manière publique, solennelle, directe, décisive, sa science, sa sagesse et sa véracité, dans ce qu'il enseigne. J'ai donc bien dit : toute prophétie véritable démontre invinciblement la divinité d'une religion.

Or, Messieurs, en présence de cette force démonstrative, voici quelle est la mesure de nos prétentions. Nous revendiquons, à notre profit, l'application rigoureuse des trois principes qui viennent d'être exposés : Dieu seul connaît l'avenir et peut en communiquer la connaissance ; toute prophétie véritable est un témoignage manifeste de l'intervention divine ; toute prophétie véritable prouve invinciblement la divinité d'une religion. Faites la somme de vos souvenirs, et parcourez, d'un rapide regard, la merveilleuse histoire sur laquelle j'ai établi ma première démonstration : vous y verrez Dieu se montrer au plus haut degré de sa splendenr, en deçà de la vision qui livre, à vos yeux éblouis, son essence ; non pas une fois, mais avec une miséricordieuse prodigalité de l'acte transcendantal qui évoque l'avenir ;

non pas pour se faire admirer, mais pour répandre le calice de sa gloire sur les enseignements sacrés que notre foi vénère et embrasse. Les faits cachés dans les entrailles des lois naturelles sont les moindres objets de nos visions prophétiques. Les *Nâbi* ont prédit une suite d'événements et de prodiges, autour desquels se groupent la vie et les destinées du genre humain. Dès le commencement, l'attention, les espérances et les désirs inclinent vers l'avenir, et, jusqu'à l'entière révolution du temps décrété par la Providence, les âges se peuplent d'oracles. Israël, violemment arraché aux opprobres et aux douleurs de l'esclavage, entre dans une terre fertile où la nature lui prodigue ses dons : c'était dit. Infidèle à la loi de Dieu, et prostitué aux idoles, il marche, courbé sous les verges de la justice divine, jusqu'aux jours douloureux de sa captivité, et va pleurer, sur des rives étrangères, son temple détruit, ses villes dévastées et son pays asservi : c'était dit. Lavé par les larmes de son repentir, il reprend, en chantant, le chemin de la patrie, et célèbre son retour par de nouvelles magnificences : c'était dit. Coupable d'un dernier crime, il promène, à travers le monde, les lambeaux de sa vie déshonorée, et porte, sur son front, le signe fatal d'une irrémédiable réprobation : c'était dit. Les grandes bêtes se dévorent, les empires

renversent les empires, jusqu'à l'avènement d'une institution pacifique qui réunit tous les peuples sous une domination éternelle : c'était dit. Le dernier rejeton de la race royale de David vient au monde, au moment où se brise le sceptre de Juda, avant la dernière semaine d'années qui précède la ruine de l'infortunée Jérusalem et la suprême profanation de son temple : c'était dit. Enfant du miracle, il croît à l'ombre, et se manifeste quand l'heure est venue : les préparatifs de son apparition, ses vertus, sa prédication, sa doctrine, sa loi, ses miracles, ses prophéties, ses opprobres, ses souffrances, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, son règne pacifique, spirituel, universel et éternel, tout cela était dit; non pas par un seul homme, « ce qui serait déjà une force infinie, » comme le fait remarquer Pascal, « mais par une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un en suite de l'autre, prédire ce même avènement [1]. » Les rayons dispersés de leurs visions convergent, de tous les points du temps, vers la même figure, et en éclairent les traits harmonieux. Et lui-même, l'homme prophétisé, prophétise, et ses oracles sont accomplis. Tous les peuples, éveillés par le

1. Pascal, *Pensées*, chap. XV, n° 2.

bruit des traditions, attendent l'événement ; plus que tous, Juda se prépare à lui rendre témoignage ; enfin, nous-mêmes, croyants ou incroyants, nous-mêmes, par la pénétration d'une nouvelle sève dans nos rapports, nos mœurs, nos institutions, notre vie, nous sommes l'événement prophétisé, s'étendant et se prolongeant à mesure que les générations multipliées envahissent le globe. Se peut-il rien de plus divin ?

Or, Messieurs, à côté de tant de prophéties si manifestement divines, il y a une doctrine divine. Les voyants ont prêché l'unité de Dieu, ses perfections, sa loi sainte, son alliance avec le genre humain, dans la personne du Fils de Juda. Jésus-Christ, l'homme prophétisé et prophète, a parlé au nom de Dieu ; au nom de Dieu, il nous a révélé d'incompréhensibles mystères, et nous a soumis à sa loi. Bien plus, le fond de la religion qu'il enseigne se compose de dogmes-événements annoncés par les prophètes. La conception du Verbe fait chair par l'opération de l'Esprit-Saint, la maternité divine, l'incarnation, la présence visible de Dieu au milieu des hommes, la rédemption par le sang d'une victime infinie, sa résurrection, sa survie dans l'Église, la continuation de son sacrifice, autant de mystères qui se révèlent eux-mêmes par un côté visible, et

qui, réalisant de ce côté les oracles, nous commandent de croire à la plénitude de leur accomplissement. Enfin, et c'est la belle pensée de saint Hilaire : pour couronner toutes ces magnificences prophétiques, un dernier oracle est suspendu sur nos têtes, c'est celui qui nous annonce le suprême avènement de l'éternelle et céleste béatitude [1]. Pesez bien tout ceci, Messieurs : d'un côté, des prophéties, de l'autre, la prédication d'une religion, plus une religion prophétisée, plus le sommet de toute religion, la destinée promise et garantie par l'accomplissement de mille prophéties, tout cela n'est-il pas d'une force écrasante? Que Dieu me fasse donc voir qu'il ne donne pas sa main au mensonge. J'attends des signes sur la terre et dans les cieux ; et la terre et les cieux se taisent, et le mensonge se promène en paix, sous un manteau divin, depuis dix-huit siècles ! Est-ce que les prophètes ont été à la fois des inspirés et des imposteurs? Est-ce que Jésus-Christ est la réalité prophétisée et l'imposture vivante? Est-ce que Dieu est le grand menteur? Est-ce que lui et Bélial ne font qu'un?

Vous m'arrêtez Messieurs; vous m'arrêtez par une supposition dont je dois faire justice : — Les pro-

1. Cum magnificentiæ prophetica magis dignum sit beata, et æterna et cœlestia prædicasse. (S. Hilar., *in psalm.*, CXXVI, n° 2.)

phéties ne seraient-elles pas la prodigieuse invention du génie humain? Jusqu'à ce qu'il nous soit prouvé qu'elles sont véritables, suspendez vos coups, et ne cherchez pas à pousser, au fond de nos âmes, une conclusion que vous n'avez pas entre les mains. — J'y consens. Je ne frapperai pas aujourd'hui mon dernier coup; mais vous le recevrez bientôt. Si vous ne couvrez pas votre âme d'une impénétrable armure, trempée dans l'orgueil, la défiance et la mauvaise foi, une blessure vous sera faite; douce blessure que Dieu remplira de l'onction de sa grâce, et dont les élancements vous arracheront ce cri que je voudrais entendre : — Seigneur, vos témoignages **m'ont convaincu; vous avez parlé :** ***Je crois.***

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE LA CONDITION D'AUTHENTICITÉ NÉCESSAIRE A LA FORCE DÉMONSTRATIVE DES PROPHÉTIES

Messieurs,

Dieu seul connaît l'avenir, et seul il peut en communiquer la connaissance; car, pour tout autre que pour lui, l'avenir, c'est ce qui n'est pas. La plupart des causes physiques, la grande et universelle cause de l'ordre moral, la liberté, la cause suréminente et transcendantale, la volonté divine, échappent à notre pénétration naturelle : il nous est donc impossible de voir à l'avance les effets qu'elles contiennent. Celui-là seul dont l'être indivisible est présent à toutes les parties de la durée, dont la volonté est la cause première de toutes choses, dont l'intarissable activité règle tous les mouvements de la matière et de l'esprit, peut savoir ce qui est, ce qui fut, ce qui sera : et c'est Dieu. Toute véritable prophétie atteste

donc l'intervention de Dieu. Elle l'atteste au plus haut degré de sa splendeur : car, en évoquant par sa parole les événements qu'enveloppe la nuit des temps, Dieu nous révèle à la fois sa science, sa sagesse, sa puissance, son immensité, son éternité, et se montre, mieux que dans les autres prodiges, le Dieu de *tout* et de *toujours*. D'où l'on doit conclure que toute véritable prophétie, mise en rapport avec la prédication d'une religion, en démontre invinciblement la divinité.

Ces explications, développées dans notre dernière Conférence, ne laissent aucun nuage sur la majeure de l'argument capital dont je vous ai donné la formule; mais vous m'avez contesté la mineure ainsi conçue : *Nos prophéties sont véritables*. Je dois la prouver. Pour cela, Messieurs, il suffit de soumettre les oracles sacrés au contrôle de la définition qui nous a fait connaître la nature de la prophétie. « La prophétie est une prédiction certaine d'un événement futur qu'on ne peut voir dans les causes naturelles. » *C'est une prédiction certaine*, c'est-à-dire que la prophétie doit être évidemment antérieure à l'événement qu'elle annonce, et le déterminer spécifiquement; les rencontres ménagées par le hasard ou l'industrie humaine ne laissent plus à la parole de celui qui prédit qu'un caractère banal, qui la

retire de l'ordre prophétique. En second lieu, *l'événement annoncé ne doit pas être vu dans les causes naturelles,* c'est-à-dire qu'il doit être uniquement soumis à l'infinie pénétration de Dieu. Il y a donc deux choses essentielles à examiner dans nos prophéties : leur authenticité et l'origine de la vision qui les provoque; après quoi, nous pouvons user hardiment de leur force démonstrative. Appliquons-nous aujourd'hui, Messieurs, à la question d'authenticité. Elle suppose deux choses : premièrement, que nos prophéties sont antérieures aux événements; secondement, qu'elles en sont déterminément les prédictions.

I

Lorsque nous lisons les écrits du Nouveau Testament, nous voyons Jésus-Christ et ses apôtres appuyer leur doctrine sur des paroles qu'ils empruntent évidemment à une tradition autorisée et généralement acceptée. Dans plus d'une circonstance, ils semblent compter sur les souvenirs de la nation juive, puisqu'ils lui proposent, en confirmation des événements accomplis sous ses yeux, les textes anciens qui s'y rapportent et les contiennent. Voilà, si

je ne me trompe, un fait considérable, d'autant qu'il se traduit par un mouvement prodigieux de l'opinion judaïque, en faveur de la prédication évangélique. Si les textes cités par Jésus-Christ et ses apôtres n'eussent été véritablement prophétiques et manifestement antérieurs aux événements, il était puéril et ridicule de les invoquer; les accepter, c'était le comble de la sottise. Or, on les invoque franchement d'un côté, et de l'autre on les accepte simplement : c'est qu'il est notoirement prouvé que ces textes sont des oracles anciens, depuis longtemps contenus dans les monuments que respecte la nation.

Quels sont ces monuments, Messieurs? — Les Écritures, c'est-à-dire l'admirable ensemble de traditions fixées que nous appelons l'Ancien Testament. Je ne vous en dirai pas ici les beautés et l'harmonie; remarquez seulement ce fait de la plus haute autorité pour notre question. L'Ancien Testament était le trésor du peuple juif; il en était jaloux autant que de sa vie. Est-ce parce que son histoire y est consignée et sa constitution écrite? — Non. Un peuple, si avare qu'il soit de ses plus glorieux souvenirs, peut oublier encore et son histoire et ses constitutions; mais l'Ancien Testament contenait les promesses divines et tous les germes sacrés d'un avenir

patiemment attendu. Voilà pourquoi le peuple l'entourait d'une constante vénération, pendant que ses docteurs l'étudiaient avec un zèle infatigable. Penchés sur les pages du livre divin, ils y comptaient le nom de Dieu, et la somme de toutes ses lettres, soigneusement additionnées, formait un nombre mystique que les savants se transmettaient avec discrétion. Ni les désastres de la ville sainte, ni les infortunes de l'exil, ne firent oublier ce précieux livre. Il passa aux tribus affranchies, jusqu'aux temps qui précédèrent l'arrivée d'Alexandre le Grand. A cette époque, il fut clos, c'est-à-dire qu'on n'y introduisit plus rien ; mais alors, Messieurs, les prophéties y étaient : elles y étaient, puisque Jésus-Christ et ses apôtres les citent, et que les Juifs n'ont pas même l'idée de s'inscrire en faux contre cette citation; elles y étaient, puisque les *Targums*, ou interprétations les plus antérieures à l'époque messianique, les rappellent, les commentent et les appliquent aux événements futurs; elles y étaient, puisque la version qui fut faite, en grec, de l'Ancien Testament, par soixante-dix docteurs juifs, les contient toutes; elles y étaient, ou bien nous devons supposer le plus impossible des phénomènes, soit l'aveuglement des Juifs et des païens, soit leur complicité.

Si les prophéties n'existaient pas dans l'Ancien

Testament, à l'époque de la prédication évangélique, elles auraient donc été introduites par Jésus-Christ et les siens, puisqu'elles sont aujourd'hui incorporées au texte sacré. Or, à première vue, cette introduction offre une difficulté immense, car elle éparpille sans ordre les traits d'un tableau d'une merveilleuse unité; et, cependant, ces traits, parfaitement en harmonie avec le contexte qui les porte, attestent, par le fait même de leur dispersion, un travail prodigieux et un art infini, tout à fait en opposition avec les habitudes de l'imposture. Ce n'est pas ainsi qu'on invente. Un dessein humain trahirait sa faiblesse, en recherchant les groupes et la méthode, tandis que le dessein de Dieu se révèle dans un désordre apparent, mêlé à un choix si précis du lieu qu'occupe chaque prophétie, qu'on n'y peut méconnaître l'art d'une sagesse suprême et la patience de l'éternité.

Mais, à supposer que l'imposture ait eu le temps, le loisir et la capacité de tenter une interpolation des oracles dans le canon des Écritures, aurait-elle pu la consommer, en présence du témoin le plus certain et le plus irrécusable qui fût alors de l'intégrité des saints Livres, sous les yeux d'Argus de ce peuple sans cesse occupé à surprendre le Sauveur et ses disciples dans leur enseignement? Un jour, il s'est endormi; vous l'entendez, Messieurs, il s'est

endormi. Il a bu je ne sais quel narcotique puisé dans les eaux du fleuve de l'oubli, et, quand il s'est réveillé, le passé était absent de sa mémoire. Il ne s'est pas aperçu que, pendant son sommeil, ses livres, jusque-là conservés avec soin, avaient été revus, corrigés et considérablement augmentés de tous les oracles qu'on y lit aujourd'hui.

Si cette absurdité vous importune, supposons autre chose. Les Juifs ont vu l'interpolation, mais ils n'ont pas osé la publier. Et de qui avaient-ils donc peur, s'il vous plaît? Les apôtres étaient seuls en présence, et les Juifs ne se faisaient pas faute de les traîner devant les tribunaux, de les battre de verges, de les condamner à mort. Comment ces douces et innocentes victimes auraient-elles imposé silence à leurs bourreaux, s'il se fût agi, pour l'honneur de Dieu, de rendre public un mensonge funeste aux destinées de la nation sainte?

Voulez-vous qu'il y ait eu entente de part et d'autre? Un jour donc, les princes des prêtres, les anciens du peuple, les docteurs de la loi, les scribes, les pharisiens, tous les zélateurs de la religion mosaïque ont eu pitié de la fervente obstination des apôtres, et, touchés jusqu'au fond du cœur, ils les ont embrassés, et se sont prêtés de concert à une falsification qui devenait, entre nos mains, une arme vic-

torieuse et que la postérité a acceptée sans mot dire. Après cette magnanime concession, ils sont rentrés dans leur camp, tout prêts à renouveler les hostilités contre le Seigneur et son Christ. Messieurs, voilà le comble de l'absurdité, et c'est à quoi vous condamne irrémédiablement toute supposition d'une interpolation, après la clôture du canon judaïque.

Mais, alors même que, par impossible, les Juifs se seraient prêtés à une interpolation, toutes les difficultés n'étaient pas épuisées. Il eût fallu faire consentir les païens, garants eux aussi de l'intégrité des Livres saints. Ils les possédaient dans leurs bibliothèques, et, soit par curiosité, soit par respect, ils devenaient, sans le savoir, les complices des hautes précautions que prenait en notre faveur la divine Providence. « Tous les documents écrits où sont consignées nos prophéties avaient été traduits en grec, trois cents ans avant Jésus-Christ, et, à l'époque de son avènement, ils étaient répandus non seulement parmi les Juifs, mais parmi les nations ; non seulement dans leur langue originale, mais dans la langue la plus connue, la plus usitée, la plus cultivée par tous les hommes instruits de tous les pays. Les livres prophétiques étaient traduits ; ils existaient donc. Pour les supposer ou pour les altérer, et y introduire les prophéties que nous invoquons, il aurait

fallu fabriquer ou corrompre à la fois et le texte hébreu et la version des Septante; il aurait fallu avoir pour complices et tous les Juifs dispersés et tous les Gentils possédant des exemplaires; il aurait fallu que cette multitude immense d'hommes si éloignés les uns des autres eussent part au complot et gardassent le secret avec une fidélité si exacte, qu'il n'en fût pas resté le moindre soupçon. » Ainsi parle un judicieux apologiste, le cardinal de La Luzerne [1]. A ses sages observations, j'ajoute, Messieurs, celles d'Eusèbe de Césarée : « Dieu, l'auteur de tout bien et le grand révélateur des choses futures, ayant providentiellement disposé, dans les oracles, toute la vie du Sauveur, voulut que ces oracles devinssent publics et fussent publiquement conservés dans les bibliothèques des nations. C'est pourquoi il inspira au roi Ptolémée de les faire traduire aussi fidèlement que possible, afin que cette traduction devînt pour nous une protection... En effet, après la venue du Sauveur, les Juifs, par envie, auraient pu nous cacher leurs livres, ou ne nous les donner que corrompus, ou jeter des soupçons sur la loyauté des traducteurs [2]. » Mais, une fois traduits avant l'événement,

1. *Dissertation sur les prophéties,* ch. II, n° 4.
2. Deus ille tantorum bonorum auctor, divinæ scientiæ futurum intuitus, singulari egit providentiâ, ut quæ de venturo paulo post generis humani servatore... prædicta jam

les Livres saints étaient à l'abri des perfidies judaïques; de telle sorte qu'on peut penser et dire, avec saint Augustin, que la version des Septante n'a pas été faite en faveur des Juifs, mais bien en notre faveur[1].

La supposition d'une interpolation devenant impossible, grâce à la traduction des Livres saints, il faut convenir, Messieurs, que toutes nos prophéties sont, de trois cents ans au moins, antérieures à l'avènement de Jésus-Christ, puisque la version des Septante remonte à cette époque. Est-il besoin de pousser plus avant la discussion, et, du fait même de cette antériorité déjà si respectable, ne résulte-t-il pas, pour tout homme de bon sens, l'obligation de laisser chaque prophétie à la place chronologique qu'elle occupe dans l'Ancien Testament? Les chicanes ne les rapprocheront pas à une distance moins infranchissable, qui livre l'ensemble des événements aux prévisions naturelles de l'esprit humain.

olim essent, ea demum accuratâ explicatione patefacta, et publicis in bibliothecis collocanda, cunctorum in lucem venirent : immissâ hac Ptolomæo regi divinitùs, nimirùm ut quædam quasi penus esset; unde illa post modum in populorum omnium usum fructumque promeretur !... Aut enim post Salvatoris nostri tempora non habuissemus, Judæis ex invidiâ occultantibus, aut corruptiores nobis dedissent, aut si recta habere potuissent, in suspicionem facilè traductores vocarentur. (Euseb., *Præparatio Evang.*, lib. VIII, cap. I.)

1. *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. XLII, XLIII.

Je ne pense pas, Messieurs, que vous puissiez réfuter, avec quelque succès, les arguments que vous venez d'entendre; cependant, si, par ignorance ou maladresse, j'en avais atténué la force, voici qui l'augmente singulièrement.

Dieu aurait pu détruire les plans prophétiques de l'édifice chrétien, après son achèvement, et ne laisser subsister du passé qu'un souvenir inaltérable; mais sa Providence attentive a voulu donner, aux siècles les plus reculés, une preuve vivante et sans réplique de la divinité de son œuvre. Cette preuve, c'est le peuple juif, toujours maudit, toujours aveuglé et toujours penché vers les âges futurs. Autrefois, il vivait de la vie de tous les peuples, plus stable, dans sa faiblesse, que les fortes nations qui l'entouraient et se disputaient ses lambeaux. Ni les persécutions ni les revers ne pouvaient entamer son existence nationale. Au jour de la captivité, la harpe qui chantait ses gloires et ses espérances n'était que suspendue aux saules de l'Euphrate : elle n'était pas brisée; ses cordes frémirent encore, pour célébrer les travaux d'une restauration longtemps attendue, les luttes des Machabées, et faire entendre les derniers oracles. Mais, depuis la mort de la grande victime dont il a appelé le sang sur lui et sur ses enfants, le peuple juif n'est plus; il ne reste de son passé que

le judaïsme, c'est-à-dire une secte inexterminable. Vous avez vu, Messieurs, sur nos places publiques et chez les gens des campagnes, une naïve complainte surmontée d'une grossière enluminure, dont la principale figure s'appelle *Isaac Laquédem*, le Juif errant; c'est la personnification populaire des restes broyés et toujours errants du peuple juif. Le Seigneur, qu'il a poussé sur les pentes douloureuses du Calvaire, lui a dit : Marche! et il marche; il marche *pendant plus de mille ans;* car il ne s'est pas encore arrêté. Partout on le rencontre, au septentrion et au midi, au levant et au couchant, au milieu des mers, dans les îles et sur les continents. Il ne voit que deux choses : l'or des peuples, dont il s'est enrichi, et ses chères prophéties qui ne le quittent jamais, et dont il attend chaque jour l'accomplissement. Avec son historien Josèphe, il dit à qui veut l'entendre : « Il ne peut y avoir rien de plus certain que les livres autorisés par nous; car ils ne sauraient être sujets à aucune contrariété, puisque l'on n'approuve que ce que les prophètes ont écrit, il y a plusieurs siècles... On conserve pour ces livres un tel respect, que personne n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'en ôter, d'y ajouter ou d'y changer la moindre chose. Nous les considérons comme divins, nous les nommons ainsi, nous faisons profession de les ob-

server inviolablement et de mourir avec joie, s'il en est besoin, pour les maintenir [1]. » Or, Messieurs, ces livres sont à nous, le trésor qu'ils contiennent nous revient ; il nous revient, grossi de la plus puissante démonstration qui se puisse imaginer.

Jean-Jacques Rousseau ne consentait à subir l'autorité des prophéties qu'à la condition d'en être témoin et d'être également témoin de l'événement [2]. Cette exigence est puérile, puisqu'elle réduit la distance qui sépare les oracles de leur accomplissement, aux étroites limites de la vie humaine, et amoindrit la preuve en la voulant plus forte. Il n'est aucun homme sensé qui ne s'en rapporte à l'antériorité historiquement constatée des prophéties. Mais Dieu a eu pitié des caprices de l'incrédulité et lui a donné, dans l'existence même du judaïsme, une réfutation victorieuse de ses sophismes. En effet, Messieurs, qu'est-ce que le judaïsme? — Une secte qui croit à la vérité des prophéties, à leur authenticité, à leur origine divine, mais non à leur accomplissement. Par conséquent, c'est le passé vivant se promenant à travers les siècles, c'est la prophétie virtuellement inaccomplie et toujours suspendue sur la tête des générations. Nous pouvons l'examiner à loisir, con-

1. *Josèphe contre Appion*, liv. I, ch II.
2. *Emile*, liv. IV.

stater son antériorité dans les espérances du peuple qui la porte, puis, franchissant en une minute des espaces immenses, nous jeter au milieu des événements et voir si les oracles sont accomplis.

Les Juifs nous montrent du doigt ces lignes des prophètes : « Le Seigneur sera une pierre d'achoppement et de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et un sujet de ruine à ceux de Jérusalem. Plusieurs d'entre eux s'y heurteront, ils s'engageront dans le filet et seront pris... Quel est l'aveugle, si ce n'est Israël, mon serviteur? Quel est le sourd, sinon celui à qui j'ai envoyé mes prophètes [1] ? » — « Les yeux du Seigneur sont ouverts sur le royaume qui pèche. J'enlèverai ce royaume de dessus la face de la terre, dit le Seigneur; mais, en le détruisant, je n'exterminerai cependant pas la maison de Jacob. Car voici que je vais donner mes ordres, et je ferai que la maison d'Israël soit secouée parmi toutes les nations de la terre, comme on secoue dans un crible le froment [2]. » — « Toutes les régions de la terre verront le Sauveur que Dieu doit

1. Isai., cap. VIII et XLII.

2. Ecce oculi Domini Dei super regnum peccans, et conteram illud a facie terræ : Verumtamen conterens non conteram domum Jacob, dicit Dominus. Ecce enim mandabo ego, et concutiam in omnibus Gentibus domum Israël, sicut concutitur triticum in cribro. (Amos., cap. IX, v. 8, 9.)

envoyer... Je vais le donner pour témoin aux peuples, pour chef et pour précepteur aux Gentils..... Ceux qui ne se mettaient point en peine de me connaître sont venus vers moi; ceux qui ne me cherchaient point m'ont trouvé. J'ai dit : Me voici, c'est moi, à la nation qui n'invoquait pas mon nom. L'idolâtrie tombe, elle sera entièrement détruite [1]. » Messieurs, voilà des oracles, des oracles vieux comme la race qui vous les montre, des oracles qui attendent la rencontre des faits. Vous les avez bien vus, vous avez bien constaté leur vénérable antiquité, n'est-ce pas? Regardez maintenant le peuple juif, regardez-vous vous-mêmes, voilà les événements. Juda ne veut point voir ni entendre, le Christ est pour lui un éternel scandale; sa vie dispersée végète au milieu des nations, sans se mêler à leur sang et à leurs destinées. Vous, vous êtes les fils des peuples à qui le Seigneur a dit : Me voici. Vous êtes les enfants des mères chrétiennes qui vous ont appris, en vous berçant sur leurs genoux, à bégayer le nom d'un Sauveur; votre âme, pénétrée, quoique vous refusiez d'en convenir, par les enseignements évangéliques, a horreur des idoles que le Christ a écrasées sous ses pieds victorieux. L'oracle attend entre les mains des Juifs;

1. Isai, cap. LII, LV, II.

il est accompli dans les faits publics. Vous voyez la prophétie, vous voyez l'événement; dix siècles, vingt siècles, quarante siècles sont concentrés dans cette vision. Quelle preuve! Ah! ne maudissez pas les infortunes d'une race déicide; mais bénissez la main providentielle qui la conserve pour vous instruire.

Ce fait, d'une si haute portée, n'a pas échappé aux anciens apologistes du christianisme. Saint Augustin disait à son peuple : « Mes frères, les Juifs sont nos serviteurs, nos archivistes et nos porte-livres : *Capsarii nostri sunt, librarii nostri facti sunt.* Quand les maîtres vont à l'étude, les valets portent devant eux les livres. Les valets sont écrasés sous le fardeau, et les maîtres se redressent, fiers de la science qu'ils acquièrent en lisant. Voilà les Juifs et les Chrétiens..... Le juif, c'est Caïn qui a tué son plus jeune frère et qui garde à son front un signe redoutable, afin qu'on ne le tue pas, lui..... Quand nous disputons avec le paganisme, pour qu'il ne nous accuse pas d'avoir imaginé nous-mêmes des prédictions, nous mettons en avant les écrits des Juifs. Les Juifs sont nos ennemis, et c'est par les livres de nos ennemis que notre adversaire est convaincu [1]. »

1. Modo, fratres, nobis serviunt Judæi, tanquam capsarii nostri sunt... Cain ille frater major, qui occidit minorem fratrem, accepit signum ut non occideretur, id est, ut ma-

Je termine, Messieurs, par cette belle pensée de Pascal : « Chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années et de le voir toujours misérable : étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ, et qu'ils subsistent pour le prouver, et qu'ils soient misérables puisqu'ils l'ont crucifié; et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours, malgré sa misère [1]. » Oui, il subsiste, et il subsistera *dans son aveuglement*, dit Isaïe, *jusqu'à ce que la terre soit sans habitants* [2]; car il doit être l'immortel témoin de l'antériorité de nos prophéties.

II

Nos prophéties sont antérieures aux événements : voilà qui est manifeste, Messieurs; mais s'accommodent-elles tant bien que mal à ces événements, ou bien en sont-elles déterminément les prédictions?

neat iste populus... Quando agimus cum paganis... ne putent nos finxisse prædictiones proferimus codices Judæorum. Nempe Judæi inimici nostri sunt, de chartis inimici convincitur adversarius. (*Enarratio in psalm.*, XI, n° 14.)

Librarii nostri facti sunt, quomodo solent servi post dominos codices ferre, ut illi portando deficiant, illi legendo proficiant. (*Enarratio in psalm.*, LVI, n° 9.)

1. Pascal, *Pensées.*
2. Isai., cap. VI, v. 11.

Les ennemis de la vérité chrétienne prétendent que les oracles dont nous revendiquons l'autorité sont, pour la plupart du temps, des textes détournés de leur sens premier et littéral, des formules considérablement élastiques, que l'on applique plus ou moins bien aux faits accomplis. Une obscurité profonde, disent-ils, enveloppe les écrits prophétiques, et il est impossible de démêler sûrement les oracles, s'il y en a, dans la marche rhythmique et la tournure imagée de ces écrits.

Messieurs, cette affirmation, telle qu'elle est exprimée, est on ne peut plus fausse. Il est bien vrai qu'il y a des prophéties dont le sens est obscur, et sur l'interprétation desquelles les auteurs chrétiens eux-mêmes ne sont pas parfaitement d'accord : ces prophéties sont en grand nombre. Il est bien vrai encore que les métaphores et les allégories, le désordre lyrique des poëmes, le passage subit d'un sujet à un autre, la substitution, brutale en quelque sorte, des personnes qui parlent, tantôt Dieu, tantôt l'homme, l'énonciation faite au passé d'une chose à venir, l'ensemble singulier et original, qu'on peut appeler la manière des prophètes, rend parfois difficile l'herméneutique de leurs écrits. Il est bien vrai, enfin, que, dans un certain nombre de prophéties, parfaitement claires quant à la substance, il y a des détails

vagues et indécis, des difficultés incidentes qui partagent l'opinion des savants; mais il est bien vrai aussi qu'il y a des prophéties dont l'interprétation catholique est unanime et invariable, quant au fond, et sur lesquelles nous nous rencontrons avec les vieilles paraphrases judaïques, qui, longtemps avant les événements, les rapportaient au Messie. Toutes celles que nous avons citées sont de ce genre, Messieurs. Je ne les répéterai pas ici, car le souvenir n'en peut être effacé de votre mémoire; et vous avez encore présente à la pensée leur merveilleuse rencontre avec l'histoire de notre origine et de notre développement. Le parallèle des oracles et des faits a été commencé et s'est poursuivi, sans que nous ayons violenté les textes pour en obtenir une signification qui leur fût étrangère. Qu'importe, après cela, qu'il y ait des oracles obscurs, plus ou moins harmonieusement enchâssés dans les pièces principales de l'édifice prophétique? Nous les abandonnerons, s'il le faut, tant nous sommes bien appuyés sur de solides et inébranlables prédictions.

Ecoutez bien cet argument, il est décisif dans la question que nous traitons présentement. Les Livres sacrés contiennent des prophéties que tous les Juifs de l'antiquité, convaincus par la vie sainte, les miracles et les oracles déjà accomplis des voyants, ont

déterminément appliquées au Messie. Or, ces prophéties, nous l'avons prouvé dans le détail, sont si parfaitement éclaircies, si entièrement justifiées par les événements chrétiens, qu'il est impossible d'en chercher ailleurs l'accomplissement. Donc, elles se rapportent évidemment à ces événements; elles en sont les prédictions certaines et authentiques.

A cet argument, qu'opposez-vous, Messieurs? La possibilité d'une altération ou d'une flexion dans le sens des traductions? Mais nous avons les *Septante*, traduction faite par les docteurs juifs sur le texte hébreu, avant l'époque messianique; à côté des Septante, la *Vulgate*, qui date du premier siècle de notre nouvelle ère, c'est-à-dire du siècle où l'hébreu, le grec et le latin étaient en commerce réciproque; la Vulgate, revue par un des plus illustres linguistes de l'Église, saint Jérôme, dont le travail a reçu l'approbation des Juifs eux-mêmes.

Direz-vous que l'interprétation des Juifs diffère de la nôtre? Mais en pourrait-il être autrement? Puisqu'ils ne veulent pas accepter le nouveau pacte de Dieu, il faut bien qu'ils cherchent un autre sens aux oracles qui l'annoncent. Leurs plus vénérables traditions protestent, leurs plus anciennes écoles les accusent de trahison. Divisés aujourd'hui sur le sens des Écritures, après avoir été unis jusqu'au grand évé-

nement, ils deviennent une preuve frappante de la fidélité de nos interprétations.

— Cependant, si ces interprétations sont fidèles, comment se fait-il que les Juifs, élevés à l'école des prophètes, et remplis d'espérances et de désirs, aient refusé de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie? — Je vous avoue, Messieurs, que je n'ai jamais bien compris la force de cette objection; car, si nous consultons l'histoire, nous voyons le peuple de Dieu se partager au milieu des temps, une multitude de Juifs entrer dans l'Église, tandis qu'une autre multitude professe un inviolable attachement à une loi dont la mort est décrétée. Or, je ne vois pas pourquoi la conversion des premiers pèserait moins, dans la balance de la critique, que l'entêtement persévérant de leurs coreligionnaires. Le christianisme a commencé par des Juifs, dont la postérité, aujourd'hui multipliée à l'infini, tient en équilibre la race maudite qui blasphème contre le mystère de la Croix, dont elle n'a vu que le côté odieux. Les spirituels et les charnels sont encore en présence. Les uns ont compris le vrai sens des oracles, et sont entrés hardiment dans les nobles et saintes vues de Dieu; les autres, tourmentés par de terrestres aspirations, attendent toujours un royaume temporel et un chef exterminateur, qui contente leur vengeance dans le

sang des peuples. Environnés de toutes parts de la ténébreuse horreur des préjugés qu'ils aiment, comment pourraient-ils recevoir la chaste lumière d'un Christ humilié, Messie d'autant plus vrai que les contrastes, longtemps incompris, des prophéties qui l'annoncent s'embrassent et se concilient en sa personne? Ils ne veulent pas de lui : je suis tenté de dire tant mieux, Messieurs. L'unanimité de la nation juive, dans l'acceptation du Christ, eût été un malheur ; car ses résistances étant prophétisées comme tout le reste, un Messie sans contradicteurs n'eût pas été véritable, et, si nombreuses que fussent les rencontres dans sa naissance, sa vie, sa mort, son règne, il eût fallu tout recommencer. Mais la contradiction a éclaté, et persévère sous nos yeux; qu'elle soit bénie! Ce n'est pas une ombre qui puisse profiter à nos ennemis, c'est une lumière qui achève de nous convaincre, puisque c'est l'accomplissement d'un oracle.

Il est donc évident que ni les interprétations des Juifs, ni leurs résistances, ne peuvent détruire les rapports multiples qui existent entre les oracles messianiques et l'histoire du christianisme. Mais ces rapports, qui les a créés? Procèdent-ils, comme nous le prétendons, d'une disposition divine, en vertu de laquelle les événements contenus à l'avance dans les

prophéties sont spécifiquement déterminés par elles, ou bien sont-ils dus aux combinaisons du hasard et de l'industrie humaine?

Le hasard, vous le savez tous aussi bien que moi, Messieurs, est une puissance aveugle. Permettez-moi de ne pas triturer ce lieu commun, mais de tuer rapidement le hasard sous les coups d'une plaisanterie que j'emprute à un grave auteur de l'antiquité : « A supposer qu'un animal, une bête immonde, trace avec son museau, dans la poussière, la lettre A, la croiriez-vous pour cela capable d'écrire couramment l'*Andromaque* d'Ennius [1]? » — Non, assurément. Eh bien! le hasard, qu'il nous plaît de substituer trop souvent à la Providence, est moins intelligent que la bête immonde dont parle Cicéron; s'il fait parfois des choses singulières, je ne puis le croire capable d'écrire, dans l'histoire de l'humanité, les événements prophétisés, si nombreux, si variés, si pleins de détails, si vastes, si incroyables, de les écrire, sans hésitation, à une époque précise, de les écrire avec ordre, en ramenant exactement, sur un tableau parfaitement un, les traits épars d'une préparation quarante fois séculaire.

1. Sus rostro suo humi litteram A impresserit : nunc propterea suspicari poteris *Andromacham* Ennii ab eo describi posse. (Cicer., *de Divinatione*, lib. I, cap. XIV.)

Il faut donc laisser de côté cette misérable et infirme puissance, et demander à l'industrie humaine son concours. Or, Messieurs, le concours de l'industrie humaine n'est supposable que de deux côtés : du côté de Jésus-Christ et du côté de son Église.

Du côté de Jésus-Christ, l'hypothèse est absurde. Il ne pouvait déterminer lui-même ni le temps, ni le lieu, ni les circonstances de sa naissance. Les prophéties qui ont pour objet des prodiges échappaient à toute ambition de les accomplir, s'il n'eût été qu'un habile homme. Les oracles relatifs à sa mort ne pouvaient avoir d'effet qu'en vertu d'une convention ridicule, passée entre lui et ses bourreaux. Enfin, toute sa perspicacité, non plus que ses artifices, ne pouvait lui garantir le succès universel et perpétuel de son œuvre, prophétisée avec tant d'éclat et de pompe.

Du côté de l'Église, la supposition est détruite par les notions que nous avons développées tout à l'heure, touchant l'antériorité des prophéties. L'Église, bien qu'on l'en accuse, n'a jamais été à même de choisir les textes de l'Ancien Testament, et d'en construire le parallélisme avec les faits accomplis, à mesure qu'ils se présentaient. Les prophéties avaient une existence propre et *sui generis*, dans les livres hébraïques et les souvenirs de la nation juive. Toutes elles étaient revêtues d'un caractère divin, rendu

public et vénérable, tant par les miracles que par l'accomplissement des oracles particuliers. Il fallait donc les subir, bien loin qu'on eût le pouvoir de les déterminer. L'Église n'a pu et ne peut être encore que la spectatrice impartiale et attentive du prodige qui va se développant jusqu'à la fin des siècles. Elle assiste aux événements, constate leurs rapports avec les oracles; mais le canon prophétique, depuis longtemps arrêté, la met dans l'impuissance de composer elle-même ces rapports.

Les rapports existent, Messieurs; l'incrédulité ne peut ni les nier, ni les attribuer à des accidents fortuits ou préparés par l'artifice des hommes; cependant, elle ne se rend pas encore. Profitant de nos aveux, elle abrite ses résistances sous une dernière question. — Puisque Dieu voulait se manifester aux hommes, dit-elle, pourquoi s'est-il couvert de nuages? Vous en convenez vous-même : il y a des prophéties obscures qui vous divisent; l'ombre se mêle indiscrètement aux prédictions dont vous prétendez tirer les plus vives lumières. Évidemment, les oracles auraient pu être plus clairs. Pourquoi Dieu s'est-il ainsi ménagé? Nous ne le reconnaissons pas à cette malencontreuse épargne de science et de puissance.

Messieurs, je vous ferai remarquer d'abord que la guerre est au camp des Philistins. Pendant que les

uns se lamentent dans les ténèbres, d'autres accusent le jour d'être trop vif et de blesser leurs paupières délicates. Depuis Porphyre jusqu'à nous, il s'est rencontré des ennemis de la foi qui ont reproché à nos prophéties, et particulièrement à celles de Daniel, leur trop grande clarté : preuve manifeste, disent-ils, qu'elles ont été fabriquées après coup. Si l'iniquité se ment à elle-même, et si elle se réfute par ses propres mensonges, nous pouvons jouir en paix de nos démonstrations. Cependant, quand bien même les impies de tous les temps et de tous les mondes se réuniraient dans cette seule question : — Pourquoi les oracles ne sont-ils pas plus clairs? — nous ne devrions pas nous troubler. Cette question est impertinente, mais facile à résoudre.

Toute manifestation de Dieu est un acte gratuit; ce n'est donc pas à nous de lui en prescrire la forme et l'extension. Nous devons nous contenter, en ce genre, du *minimum* de la lumière, dès qu'elle nous apparaît certainement, et nous estimer heureux que Dieu veuille bien se pencher vers notre misère. Un seul oracle, mêlé d'une certaine obscurité, suffirait pour remplir de joie et de reconnaissance les âmes de bonne volonté : combien plus tout un ensemble de prédictions! Dieu a ses raisons pour se manifester; il a ses raisons aussi pour tempérer l'éclat de ses

manifestations; ainsi, il éprouve la droiture de notre âme et prend la mesure de notre bonne foi. La raison, bien disposée, se satisfait dans la splendeur de sa présence; mais les passions opiniâtres, ne demandant que des prétextes pour se justifier, sont châtiées par la rencontre même des difficultés qu'elles désirent avec une coupable ardeur. Imposez silence à ces tyrans du sens commun, et bientôt vous verrez les ombres tant redoutées s'évanouir comme d'elles-mêmes.

Il y a de l'obscurité dans les prophéties. Pourquoi, Messieurs? Parce que nous ne nous plaçons pas au point de vue précis d'où notre œil embrasse la perspective générale des oracles et de leurs circonstances. Si c'est Dieu qui parle, ce doit être d'une manière digne de lui. Nous exprimons au futur les choses à venir; mais lui les désigne comme si elles étaient déjà passées, ainsi que nous le voyons dans une multitude de prophéties. « Cette forme convient à sa majesté, dit Tertullien; car ce qu'il a décrété est pour lui une chose accomplie, et son indivisible éternité fait, de la diversité des temps, un ensemble uniforme à l'égard duquel il peut se dispenser d'employer les expressions suspensives de notre langage[1]. »

1. Divinitati competit, quæcumque decreverit, ea perfecta reputare, quia non sit apud illum differentia temporis, apud quem uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa. Tertullian. *contrà Marcion.*, lib. III, cap. V.)

Dieu parle, mais aux hommes d'une époque, d'un lieu, d'une nation. Si les métaphores, les images, les allégories, le rhythme, le désordre lyrique, qui nous embarrassent, sont conformes au génie et à la tournure d'esprit de ceux à qui s'adressent les oracles, il est juste que Dieu les emploie; car les prédictions ont un double but : éveiller une espérance d'abord, ensuite former une preuve; l'espérance avant la preuve. Il importait que les générations qui vivaient dans l'attente du Messie comprissent les prophéties qui l'annonçaient, dût notre imagination plus froide en gêner, plus tard, l'interprétation. Mais, puisqu'il y a deux buts dans la force prophétique, vous ne devez pas les confondre : antérieurement à l'événement, chaque oracle produit son effet, quelle que soit sa lumière, puisqu'il augmente, dans la mesure que Dieu veut, l'espérance et les désirs des peuples qui n'en verront pas l'accomplissement; postérieurement à l'événement, il faut considérer l'ensemble, et chercher, ainsi que nous l'avons fait, dans le faisceau de toutes les prédictions, la splendeur et la force de nos démonstrations. La pâle et tremblante lumière d'un cierge éclaire mal les profondeurs d'une basilique; mais, quand des milliers de mains pieuses allument ensemble ce que l'Église appelle le chaste ouvrage des abeilles, le temple en feu nous révèle

toutes les mystérieuses beautés de son architecture. Ainsi l'histoire du christianisme, illuminée par la gerbe resplendissante des oracles messianiques.

Ne divisez donc pas ce qui doit être uni; ne cherchez pas, dans des inspirations isolées, un prétexte pour accuser la science et la puissance du grand révélateur; mais considérez plutôt qu'en ménageant la lumière, il obéit à une loi de perspective intellectuelle, qui nous démontre son admirable sagesse. Le monde prophétique, bien que supérieur à la nature, est en harmonie avec elle, et les visions y suivent les mêmes règles. Ce qui est vu de loin diffère de ce qui est vu de près, et cependant c'est le même objet. Votre œil aperçoit-il de loin un grand édifice, l'église de Notre-Dame, par exemple? C'est une masse immense, sombre et confuse ; mais c'est bien elle, l'honneur de la cité-reine, le temple glorieux, que des mains généreuses revêtent de son ancienne magnificence. Vous approchez, les formes de l'édifice se dessinent mieux; vous êtes sur le parvis, n'allez pas plus loin : il est temps de contempler et les vastes portiques, et les colonnettes qui s'élèvent jusqu'aux cieux, et les pampres qui volent de la base au sommet, et les délicates sculptures des galeries, et les statues des rois de Juda, ancêtres de Marie, debout au seuil de sa demeure, et les monstres symboliques

qui se penchent pour vomir les eaux tombées du ciel, et mille détails encore qui étonnent et ravissent. C'est elle, toujours elle, la grande et belle Notre-Dame, mais dans toute sa grâce, son élégance, sa majesté. Messieurs, voilà l'objet suprême des prophéties, le Christ de Dieu. Il apparaît dès l'origine du monde; le lointain étant immense, sa figure est indécise. Les temps se déroulent, les générations s'approchent; peu à peu, les traits mieux formés s'unissent à d'autres traits. Quand le dernier des voyants a parlé, quand Juda, poussé par la Providence, arrive au parvis de l'histoire moderne, le même Christ est debout, les cœurs fidèles peuvent admirer en lui le Fils de l'homme, l'Enfant royal, le premier-né de la Vierge, le Juste d'Israël, le Docteur des nations, le Maître de la nouvelle alliance, le Législateur universel, la Victime du salut, le Roi du monde, le Fils du Très-Haut, Emmanuel, Dieu avec nous. C'est la pleine lumière, mais après les ombres. Cela devait être, Messieurs, et, si la lumière est adorable, les ombres aussi sont adorables. Vous y cherchez des objections : moi j'y trouve une preuve, dans l'accomplissement d'une loi. Puisse-t-elle vous imposer le respect, en attendant que, frappés par les derniers coups de l'évidence, vous vous prosterniez aux pieds du Maître des prophètes et de l'objet divin de leurs oracles!

VINGTIÈME CONFÉRENCE

DE LA CONSTATATION D'ORIGINE NÉCESSAIRE A LA FORCE DÉMONSTRATIVE DES PROPHÉTIES

Messieurs,

Nous touchons au terme du laborieux examen qui doit nous fournir une première preuve de la vérité de la foi. Votre empressement me permet de croire que vous l'avez suivi sans fatigue, et votre attention me promet qu'il ne sera pas sans fruit pour vos convictions. Agréez mes remerciements et prenez acte de mes espérances.

Les prophéties chrétiennes répondent exactement à la première partie de leur définition, par leur antériorité et leur attitude vis-à-vis des événements; ce sont des *prédictions certaines*. De ce côté, leur vérité est prouvée. Il ne nous reste plus qu'à constater leur origine, en les dégageant de toutes les possibilités inférieures à la cause suprême dont elles

doivent être les effets. C'est ce que nous allons faire dans cette dernière conférence, où nous comparerons aux oracles sacrés les divers états de l'âme : les maladies religieuses, et la puissance du démon.

I

Quelles sont, Messieurs, les possibilités naturelles, relativement à la prévision de l'avenir? Je vous l'ai dit, elles se réduisent toutes à une puissance déductive et conjecturale de l'âme mise en rapport avec les causes; puissance perfectible par l'usage et l'expérience, mais nécessairement faillible, parce que son principe, soumis à des influences étrangères, n'a qu'une activité essentiellement limitée et limitable. L'âme est esprit; ni le temps ni l'espace ne peuvent la contenir, et, bien que Dieu l'ait proprement destinée à l'information du corps, comblant ainsi, par une harmonie vivante et animée, les incommensurables espaces qui séparent l'esprit de la matière, bien que l'âme, selon l'expression des platoniciens, soit comme enténébrée par la chair qu'elle fait vivre, elle n'y est pas étouffée, elle n'y oublie pas sa grande nature ni ses puissants instincts. Plus forte que les liens qui l'enchaînent, plus

subtile que ne sont épais les murs qui l'emprisonnent, elle fait, autour du moment présent, de gigantesques excursions. Si elle pouvait être contenue tout entière dans les courts instants qui mesurent successivement la vie organique, elle y mourrait, parce qu'elle y perdrait sa puissance connaturelle. L'âme vit donc non seulement avec le présent, mais avec le passé et aussi avec l'avenir; non pas, cependant, à la manière divine. Devant Dieu, toutes les époques et les événements de toutes les époques ont une existence présentielle; pour l'âme, les époques et les événements de toutes les époques ont une existence divisée, et ce n'est que par des opérations à elle propres qu'elle touche et saisit les extrémités du temps. Par les évocations de la mémoire, elle s'empare du passé; par les perceptions de la conscience, elle s'empare du présent; par la puissance déductive et conjecturale, elle s'empare de l'avenir. Or, cette puissance déductive et conjecturale de l'âme doit avoir nécessairement pour base des principes préexistants, sur lesquels elle s'exerce et dont elle tire les conséquences.

Étant donnés ces principes, l'âme peut agir sur eux en deux états : l'état ordinaire et l'état extraordinaire. Dans l'état ordinaire, c'est-à-dire lorsque rien ne trouble l'harmonie des fonctions animales,

et que, par des voies communes à tous les mortels, chargée du fardeau de la matière sans en être accablée, l'âme gravite vers les sommets ardus de la science humaine; armée de cette science qu'elle a acquise par ses labeurs, elle peut en faire l'application autre part que dans les régions abstraites et le monde théorétique, car le monde pratique n'est pas entièrement soustrait à sa puissance. De certaines causes naturelles, physiques ou morales, actuellement et concrètement présentes, elle peut déterminer et prédire les effets à venir. Ainsi, comme je vous le disais en développant la définition de la prophétie, un médecin prédit, sur des symptômes qu'il connaît par expérience, les diverses péripéties et l'issue heureuse ou malheureuse d'une maladie. Un astronome soumet à des calculs mathématiques la marche régulière des astres, et annonce, à l'avance, leurs phases variées, leurs oppositions ou leurs conjonctions; il inscrit dans des lignes inflexibles la course de certains météores, et détermine l'époque précise de leur apparition ou de leur disparition. Un homme public, éclairé par de longues études historiques et de profondes méditations, considérant la succession des événements et le mouvement des passions dans une société, peut lui prédire des prospérités ou des catastrophes, des gloires ou des op-

probres [1]. En un mot, l'âme humaine jouit, dans l'ordre scientifique, d'une certaine puissance d'intuition dans les causes. Mais cette puissance peut être déconcertée par une multitude d'accidents, dès que ces accidents sortent du principe où sont contenus les effets prédits. Voilà, Messieurs, pour l'état ordinaire.

Dans l'état extraordinaire, l'âme opère sur les causes, en vertu du rapprochement mystérieux de ses propres puissances avec ces causes, et d'un développement spontané ou artificiel, mais toujours anormal, de ses facultés. C'est un principe psycho-physiologique connu des anciens, que l'esprit agit sur les choses avec lesquelles il est soudainement mis en rapport, d'autant plus vivement, profondément et efficacement, qu'il est plus débarrassé des étreintes de la matière, plus concentrique et concentré. De là ces faits étranges qui se manifestent sous l'influence de certains mouvements mécaniques des corps, de certains agents chimiques ou organiques, dans des natures exceptionnellement constituées. Les vieux auteurs avaient rempli leurs livres mystiques de notions patiemment recueillies, sur ce que la science moderne appelle l'astronomie sacrée,

1. Voyez onzième Conférence.

la botanique sacrée, la physique sacrée, la magie naturelle. Ces livres sont peuplés de fables; mais au fond gît une vérité : c'est que, dans l'homme, peut se produire un état extraordinaire, une disposition extatique qui crée des rapports nouveaux, exceptionnels et mystérieux, entre l'âme et le monde. Laissons de côté les influences mécaniques du ciel, les influences chimiques et organiques des corps terrestres, d'où ne résulte qu'une polarisation ou excitation des puissances animales, et, par elles, un mouvement des puissances spirituelles, en quelque sorte insignifiant pour la question qui nous occupe. Laissons, dis-je, de côté toutes ces choses, et appliquons-nous à un fait qu'on peut appeler contemporain, parce que c'est de nos temps surtout qu'il a ému l'opinion publique, et que la science anthropologique s'en est emparée : ce fait, c'est le somnambulisme.

Le somnambulisme est, comme l'indique son nom, une sorte de sommeil actif, pendant lequel les relations habituelles de l'esprit et de la matière paraissent suspendues, interverties, transformées ou élevées à un degré de puissance supérieur à l'état de veille. Il est spontané et artificiel : spontané, lorsque, sans le secours d'une influence extérieure, l'âme se dégage elle-même des sens et opère extraor-

dinairement; artificiel, quand un agent extérieur intervient, se met en rapport avec l'âme, la dégage et la fait opérer. De ces deux somnambulismes, le second est au premier ce que l'art est à la nature; l'examiner et le juger, ce sera examiner et juger le premier. Mais, Messieurs, une observation est ici nécessaire : je ne prétends point vous livrer mes vues personnelles; je ne veux être que l'interprète d'une opinion sur laquelle nous demeurerons, vous et moi, libres de nous prononcer.

Admettons en principe qu'il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés. Un fluide universel, continué de manière à ne souffrir aucun vide, d'une subtilité incomparable, et qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence. Cette action réciproque est soumise à des lois mécaniques, inconnues jusqu'à présent. Insinué dans le corps animal, le fluide s'y modifie en proportion de la perfection du milieu où il réside et agit, l'âme s'en empare et le meut, les nerfs deviennent son conducteur. Saisi par l'âme, il subit l'action de la volonté et peut être chassé du corps qu'il occupe, s'insinuer dans un corps étranger où il s'accumule, se concentrer vers des régions déjà habitées par une autre âme,

sur laquelle il opère conséquemment à ses impressions originelles. Il ne produit donc pas des effets simplement organiques ; mais, sous son empire, quelquefois violent et fatal, se développent dans l'âme des phénomènes étranges, des facultés sans analogues et inconnues aux physiologistes : admirable exaltation de l'intelligence, perfectionnement sans limite de la mémoire, et instinct prophétique. Voilà les merveilleux effets du somnambulisme.

Classons-les méthodiquement, Messieurs.

C'est d'abord la vision sans le secours des yeux. Les paupières abaissées, les pupilles renversées, avec un bandeau ou dans les ténèbres, le somnambule peut lire couramment les lettres que couvre une double, triple et quadruple enveloppe, les pages scellées d'un volume, dire ce que contient un écrin fermé à clef, traverser les corps les plus opaques, voir à distance; ces faits se sont produits trop souvent pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Secondement, l'intuition physique et mentale. C'est-à-dire que le somnambule pénètre les corps, découvre leur structure intérieure, leurs affinités et propriétés mystérieuses. Il assiste à l'accomplissement des fonctions organiques, soit chez lui, soit chez ceux avec qui on le met en rapport; et, sans qu'il ait aucune notion d'organographie, il décrit

les actions vitales. Bien plus, il entend la pensée de celui que touche son âme par le moyen du fluide, et l'exprime comme s'il l'avait conçue lui-même.

Troisièmement, la transposition des sens. Par l'occiput, les mains, les pieds, le dos et surtout l'estomac, le somnambule entend parler, voit l'heure d'un cadran, d'une montre, lit toute espèce de caractères, et le reste.

Je ne me charge pas, Messieurs, d'expliquer ces phénomènes; ils sont éloignés de notre question. Quand on devrait les accepter sans contestation, la vérité de nos prophéties n'en souffrirait pas. Mais la lucidité somnambulique s'étend, dit-on, jusqu'à la prévision.

Cette prévision est d'abord intérieure, et résulte de l'intuition des fonctions organiques. Non seulement le somnambule les voit s'accomplir et les décrit, mais il annonce les modifications qui doivent survenir, le progrès d'une maladie compliquée, les crises du tempérament et leur issue. Sa pénétration peut aller plus avant et s'élever jusqu'à la prévision extérieure. Quelques sujets, fort rares, il est vrai, possèdent l'incompréhensible faculté de prédire, pendant le sommeil extatique, les événements auxquels leur existence se trouve mêlée, mais dont la cause est évidemment étrangère à leur économie.

Cette affirmation est grave; j'en ai cherché les preuves dans l'ordre des faits, et je n'en ai trouvé qu'une si minime, si insignifiante, si peu authentique, qu'elle me paraît incapable de porter toute seule le poids d'une théorie scientifique. Une femme, dit-on, devait avoir peur d'un rat; ainsi le voulait le destin. Soumise à l'action du fluide, elle aperçut, dans le lointain d'une semaine, le malencontreux quadrupède, qui lui fit éprouver à l'avance d'horribles convulsions, exactement renouvelées au terme indiqué par elle. — Et voilà, Messieurs, l'état extraordinaire de l'âme.

Il est temps, je le pense, d'entrer dans le vif de cette question : — Les prophéties chrétiennes sont-elles dues à la prévision naturelle de l'esprit humain, telle que nous venons de l'exposer? — Quant à ce qui concerne l'état ordinaire, il est évident que non. Les événements messianiques, dont je vous ai fait le rapide résumé, n'étaient contenus dans aucun principe scientifique d'où l'on pût les déduire; l'humanité n'en portait aucun symptôme naturel; le mouvement des générations ne se prêtait pas à des calculs mathématiques, capables de déterminer l'époque de leur accomplissement; la vie des peuples encore ensevelis dans le néant ne pouvait être l'objet actuel de la pénétration des hommes publics.

Enfin, tout est si libre, si éloigné, si prodigieux, dans l'objet des prophéties, qu'il serait souverainement déraisonnable de supposer un seul instant que l'intuition scientifique pût l'atteindre. Aussi, Messieurs, là n'est pas la difficulté, s'il y en a une : la difficulté est de savoir si l'âme des prophètes, mise, par un agent naturel, en dehors des conditions ordinaires de la vie, a pu s'élever jusqu'à la prévision des événements qu'ils ont si admirablement décrits; enfin, si les prophéties sont autre chose que l'effet du somnambulisme élevé à sa plus haute puissance, science mystérieuse dont les secrets étaient familiers aux prêtres de l'antiquité et discrètement propagés dans leurs écoles, art quasi-divin dont les traditions, longtemps perdues, vont être ressaisies, vulgarisées par les nouveaux partisans du fluide universel et de ses merveilles. Nous résoudrons péremptoirement cette difficulté, en examinant trois choses dans le somnambulisme : son principe, ses prédictions, ses sujets.

Quel est le principe du somnambulisme? De l'aveu de tous, c'est un principe physique; si délié, si impondérable, si continu que soit le fluide universel, il n'en est pas moins vrai qu'il demeure une force matérielle et purement instrumentale; l'action de l'âme le modifie, mais elle n'en change point la na-

ture. Or, c'est un axiome incontestable et des plus vulgaires en métaphysique, qu'un principe n'opère pas hors des limites de son ordre : *principium non operatur extra limites sui ordinis*. Le principe du somnambulisme étant un principe physique ne peut donc produire que des effets physiques, et, en supposant qu'il en résulte une prévision quelconque, cette prévision ne peut avoir pour objet que des futurs physiquement nécessaires et actuellement contenus dans une cause immédiatement présente. J'accorde beaucoup, Messieurs; je pourrais faire cette restriction : que le principe du somnambulisme est un principe immédiatement physique, c'est à-dire qu'il ne peut s'étendre, quant à ses effets prévus, jusqu'aux personnalités non existantes. Mais je passe sur ce point, il demanderait de longues explications, et je n'en ai pas besoin. Je n'en ai pas besoin, parce que l'objet de nos prophéties n'est contenu dans aucun principe physique que je connaisse. Le mouvement des peuples, avant que soit née la première famille qui doit les porter dans ses flancs et commencer leur vie nationale; la ruine d'une ville, à l'heure de ses plus enviables prospérités; l'existence d'un homme, quatre, cinq, six, huit et dix siècles avant sa naissance, les circonstances de sa vie et de sa mort, ses prodiges, et, par-dessus tout, le

grand prodige qui ressort du contraste de sa faiblesse et de sa puissance sur l'humanité, de ses opprobres et des gloires de son règne : tout cela, je l'affirme, et vous l'affirmez avec moi, Messieurs, tout cela ne peut être contenu dans un principe physique; il faut recourir à l'ordre moral et à l'ordre divin, à la liberté humaine, source intarissable des innombrables fluctuations qui agitent les peuples, à la volonté souveraine et indépendante de Dieu, qui dirige le mouvement général des êtres et l'achemine vers ses destinées, tout en respectant l'action des causes secondes. Liberté humaine, volonté divine, principes inscrutables, qui défient les magnétiseurs de tous les lieux et de toutes les époques, dussent-ils réunir dans un effort désespéré les piles de leurs nerfs, et dépenser à la fois tous les flots créés du fluide universel.

Le principe est hors de cause, Messieurs; mais poursuivons la comparaison. L'impuissance relative du somnambulisme se révèle dans le caractère de ses prédictions. Elles sont rares, incertaines, isolées, éparses, sans graves conséquences, et toujours renfermées dans les limites de l'ordre temporel; nos prophéties, au contraire, sont multipliées, certaines, infaillibles, liées puissamment et harmonieusement entre elles, comme les pierres d'un édifice, comme

les fragments d'une mosaïque, convergeant toutes aux plus graves intérêts de l'humanité, les intérêts religieux, et s'élevant plus haut que les sommets de l'ordre moral, puisque, pour la plupart, elles entrent dans l'ordre surnaturel.

Enfin, les sujets du somnambulisme, par leur infirmité, leur dépendance, et l'instabilité des connaissances qu'ils acquièrent, ne ressemblent aucunement aux figures nobles, fières, majestueuses et presque divines que vous avez admirées dans l'histoire sacrée. « Généralement, et surtout, ce sont des femmes; car l'impressionnabilité magnétique est, pour ainsi dire, une faculté négative, qui tend à rendre l'âme et toute l'organisation passive d'une puissance extérieure. Tout, chez les femmes, tend à constituer cette impressionnabilité : le besoin de dépendance, la sensibilité nerveuse, la tendance au merveilleux, l'instinct de la vénération, moins d'énergie et moins d'orgueil. — Beaucoup d'hommes peuvent être magnétisés jusqu'au somnambulisme; mais la plupart, il faut le dire, se rapprochent singulièrement des femmes par la débilité et la délicatesse de leur organisation, ou bien encore ils se trouvent accidentellement placés dans des conditions physiologiques qui leur ont fait perdre, pour un temps plus ou moins limité, les prérogatives de leur sexe... C'est

surtout chez les sujets amaigris et débilités par une affection chronique qu'il est facile de déterminer les affections magnétiques. » Encore faut-il, pour être sûr de son empire sur les sujets les mieux disposés, prendre de nombreuses et délicates précautions. « Les influences réciproques de deux organisations qui vont se mettre en rapport ne doivent point être croisées par des influences étrangères. Voilà pourquoi les expériences magnétiques ne réussissent presque jamais devant de nombreux témoins. » Vous choisissez donc et épurez votre assistance. Envahi par les éjaculations du fluide, le sujet s'endort. Il voit, il parle, il révèle, il prophétise; mais, « une fois sorti de son extase, il perd le souvenir de toutes les merveilles qui se sont opérées en lui. »

Ce n'est pas moi qui parle, Messieurs, c'est un des plus chauds partisans et des plus vaillants défenseurs du fluide universel et de ses effets. De pareils aveux nous mettent à l'aise, et nous protègent contre les théories scientifiques qui menacent de naturaliser nos prophéties; car Dieu a eu soin de prendre ses sujets dans des conditions physiques et morales qui font de la prévision de l'avenir une prérogative admirable et non une infirmité digne de compassion. Il ne convenait pas à la femme d'être en tête du mouvement qui entraînait le genre humain, appuyé

sur de glorieuses et saintes espérances, vers la plénitude des âges ; c'est pourquoi peu de femmes ont reçu le don de prophétie. Les vrais voyants sont des hommes, et quels hommes, Messieurs ! Ne vous rappelez-vous pas leur puissance intellectuelle, leur vaste génie, leur mâle énergie, leur noble fierté, leur courageuse indépendance [1] ? Avez-vous jamais pensé, en lisant leur vie, qu'ils fussent d'une constitution androgyne propre à subir l'influence d'un magnétiseur ? Du reste, nulle mention dans l'histoire à ce sujet. Ils marchent seuls, en compagnie du Dieu qui les ravit. Ils ne craignent pas le croisement des forces et des résistances ; mais ils parlent sans précautions ni ménagements ; au milieu des assemblées publiques, amis et ennemis, protecteurs ou bourreaux, rien ne peut influer sur la liberté de leurs discours. Lors même que les visions de Dieu les surprennent pendant le sommeil ou l'extase, ils se rappellent tout. Ils écrivent ou font écrire sous leur dictée les oracles qui doivent passer à la postérité. Le *moi* s'efface ; car c'est le Seigneur qui parle : *Hæc dicit Dominus.*

Toutes les lois et conditions du somnambulisme sont en déroute dans leurs personnes et leurs vies.

1. Voyez quatorzième Conférence.

Il serait donc plus que ridicule d'insister sérieusement, devant eux, sur une objection tirée des puissances originelles de l'âme, mises, par un agent naturel, dans un état extraordinaire. Pas plus que la force conjecturale, la force somnambulique ne peut avoir ici d'application.

II

Il semble, Messieurs, que nous ayons dégagé les prophéties chrétiennes de toute possibilité naturelle; cependant, une difficulté tombe encore sur notre chemin, et nous empêche de faire immédiatement notre dernier pas vers une conclusion définitive. Cette difficulté, la voici :

— La divination a été, dit-on, la maladie universelle des temps anciens. Tous les auteurs sérieux en parlent, et Cicéron y trouve même une preuve de l'existence des dieux. « C'est une vieille opinion, écrit-il dans un livre entièrement consacré à cette singulière question, c'est une vieille opinion descendue des temps héroïques jusqu'à nos jours, et confirmée par le consentement unanime des peuples, qu'il existe parmi les hommes une divination. Les Grecs l'appellent *Mantikèn*, c'est-à-dire pressen-

timent et science des choses futures [1]... Or, ces deux choses sont réciproques : s'il y a une divination, il y a des dieux ; s'il y a des dieux, il doit y avoir une divination [2]. » Augures, aruspices, devins, pythies, sibylles et prophètes représentent une même idée, sous divers aspects. Jupiter, à Dodone et en Libye; Apollon, à Delos et à Delphes ; Latone, en Égypte, ont rendu des oracles. Oracles contre oracles, tirez-vous de là : ou admettez que les vôtres ne prouvent rien, ou détruisez la divination païenne, au profit de la divination chrétienne.

Messieurs, la tâche n'est pas difficile. Nous admettons la peste de la divination, c'est un fait historique; mais nous prétendons qu'elle n'a rien de commun avec l'inspiration prophétique. Il n'est pas nécessaire de remonter à un examen de principes; il suffit de comparer les oracles païens à nos prophéties, pour détruire immédiatement toute opposition. Laissons de côté les sibylles. Il ne nous reste plus de leur passage que des livres apocryphes et

1. Vetus opinio est, jam usque ab heroïcis ducta temporibus eaque et populi romani, et omnium gentium firmata consensu, versari quamdam inter homines divinationem, quam Græci μαντικὴν appellant, id est, præsensionem et scientiam rerum futurarum. (Cicer., *de Divinatione*, lib. I, cap. I.)

2. Ista sic reciprocantur ut et si divinatio sit, dii sint, et si dii sint, sit divinatio. (Cicer., *de Divinatione*, lib. I, cap. V.)

quelques mentions honorables, d'après lesquelles il paraît qu'elles ne trempaient ni dans l'erreur ni dans la corruption idolâtrique ; mais, pour les devins et les pythies, ce n'est pas la même chose.

Leur ministère, soigneusement entouré de précautions et de ténèbres, avait pour but de protéger, dans l'estime des peuples, une religion absurde et immorale, et de recommander à leur vénération les divinités scandaleuses de l'Olympe. Ils frémissaient sous leur attouchement, et, en proférant de leur part des prédictions plus ou moins vraies, ils affermissaient, au nom d'une science sacrée, leur exécrable autorité, c'est-à-dire l'autorité même des passions élevées aux honneurs de l'apothéose. A l'abri de la crédulité publique dont ils abusaient, ils n'avaient rien à craindre du mauvais succès de leurs oracles, presque toujours enveloppés d'équivoques et prêts à répondre à tout événement. Une insatiable curiosité, et, très souvent, des avidités coupables venaient s'abattre auprès de leurs autels et de leurs trépieds ; autels et trépieds toujours muets, quand ils n'entendaient pas l'harmonieux tintement de l'argent. Les prophètes du paganisme étaient sensibles à cette musique lucrative ; ce qui faisait plaisamment dire à Démosthène, de la pythie corrompue par les présents de Philippe le Macédonien : « La pythie philippise ! »

Du reste, il en est des oracles païens comme des prédictions somnambuliques; rien ne s'y tient, rien n'y est important, rien n'y révèle une providence générale et des vues d'ensemble sur les destinées de l'humanité, ni même d'une nation.

Les prophètes, au contraire, ont pour mission de protéger publiquement et franchement une religion sublime et sainte, contre les erreurs de l'esprit et les passions du cœur humain. Le Dieu qui les inspire est un Dieu unique, père et maître de tous les êtres, principe et fin de toute perfection, l'être par excellence, la perfection même. La loi qu'ils prêchent est une loi immaculée, qui convertit les âmes du vice à la vertu : *Lex Domini immaculata, convertens animas* [1]. Leur témoignage doit être fidèle, car tout faux prophète est mis à mort, ce qui n'est pas, vous l'avouerez, Messieurs, un léger inconvénient pour la mission prophétique. Leur parole est claire et précise, ou bien, si leurs oracles sont quelquefois enveloppés d'un certain mystère, on ne peut jamais dire qu'ils soient à double tranchant. Ils n'attendent pas, au fond d'un sanctuaire préparé, que la curiosité publique ou les désirs criminels viennent les consulter; mais ils vont eux-mêmes au-devant du peu-

1. Ps. CXVIII.

ple, pour lui reprocher ses vices, lui annoncer, au nom de Dieu, fléaux et misères ; s'ils lui promettent des prospérités, c'est à la condition qu'il les méritera par sa piété. Toujours incorruptibles, quelquefois pauvres et persécutés, ils ne craignent ni la fureur des rois, ni la rage insensée des misérables qu'ils ont maudits au nom de Jéhovah. Leurs oracles sont « une chaîne dont le premier anneau est attaché à la création du monde et qui, se prolongeant de là dans toute l'étendue des siècles, embrasse et unit entre eux les anciens et les nouveaux. Ils précèdent l'origine de la nation, se lient à son histoire, la suivent dans ses progrès, dans ses succès, dans ses revers, dans ses diverses révolutions, et jusque dans sa destruction. C'est une unité de vues, de principes, de doctrine, entre des hommes qui, semés de loin en loin dans un intervalle de quatre mille ans, d'Adam à Jean-Baptiste, se concertent avec une justesse parfaite pour annoncer le même événement, en faire naître l'attente, en soutenir l'espérance ; c'est un ordre entier de religion fondé sur ses prophètes, sur ce qu'ils prescrivent ou interdisent, sur ce qu'ils rapportent ou promettent, sur ce qu'ils révèlent ou figurent ; c'est la législation civile et religieuse, dogmatique, morale, cérémonielle, liée par les prophéties, et, par leur moyen, ne faisant qu'un

seul corps; c'est la destinée temporelle et spirituelle de la nation, mêlée continuellement et comme incorporée aux prophéties; c'est toute la vie des patriarches, toute la conduite des Juifs, toute l'administration de leur république, constamment dirigées et réglées par les prophéties : elles sont, dans l'économie hébraïque, le motif de tout, le lien de tout, l'explication de tout [1], » et, s'élevant au-dessus de la vie et des destinées de la nation qui les porte, elles marchent, comme une armée disciplinée, vers la fin la plus magnifique qui se puisse imaginer : la consommation de tous les mondes en Dieu, en passant par le renouvellement, la régénération de l'humanité. Tout nous y révèle une providence attentive, une intention ferme, et une volonté inflexible autant que bonne qui les dirige et les conduit à la solennelle éclosion du plus grand des événements.

Quelle différence! d'un côté, toutes les petitesses et les misères d'un métier hypocrite; de l'autre, toute la noblesse d'un ministère divin. Cependant, Messieurs, dans le fatras des oracles païens, quelques-uns se sont accomplis à la lettre ou à peu près; d'où venaient-ils? Au siècle dernier, Van Dale et Fonte-

1. De la Luzerne, *Dissertation sur les Prophéties*, ch. II, art. 1, n° 5.

nelle ont prétendu que tout, dans la divination, était dû aux artifices des prêtres. Trépieds sacrés, peaux de serpents, couronnes de lauriers, fouets et vases d'airain, grottes profondes, vapeurs sombres, lueurs blafardes, signes cabalistiques, voûtes sonores, autant d'appareils destinés à séduire les naïfs et à tromper les sots. Mais, appuyé sur le témoignage des Pères, le savant jésuite Baltus a réfuté Fontenelle, et prouvé que, parmi les oracles païens, il y en avait dont le diable était l'auteur. Son argumentation fut si forte, qu'après avoir lu son ouvrage Fontenelle s'écria joyeusement : Le diable a gagné sa cause.

— Le diable! Eh bien! c'est cela; nous tenons le coupable : *Habemus confitentem reum*. Qui nous dit, en effet, que les prophéties chrétiennes ne soient pas l'œuvre du démon? — Messieurs, depuis longtemps les actions du mauvais esprit ont baissé dans l'opinion des prétendus savants, qui veulent tout ramener aux lois de la nature. Ce serait peut-être ici le lieu d'invoquer les traditions, et de prouver l'existence et la force des anges révoltés, à qui Dieu fait sentir éternellement les rigueurs de sa main vengeresse; mais, parce qu'ils manifestent plus communément leur pouvoir par des œuvres prestigieuses, je réserve cette question, et me propose de la traiter lorsque nous parlerons du discernement des miracles. Rai-

sonnons aujourd'hui sur l'hypothèse qui vient d'être énoncée : Le démon ne serait-il point l'auteur des prophéties chrétiennes?

J'avoue sans peine que l'esprit malin en sait plus long que nous. Son crime et son malheur n'ont poin détruit sa grande et lumineuse nature. Il est ange encore, et précède, dans les hiérarchies des esprits, l'intelligence humaine; il voit les choses dans un ensemble qui lui permet d'en savoir, mieux que nous, les relations; enfin, il connaît les principes, plus universellement et plus parfaitement que nous ne les connaissons nous-mêmes, et y découvre un plus grand nombre de conclusions [1]. Les pensées de nos cœurs n'échappent pas tout à fait à sa pénétration. « Elles peuvent être vues dans leurs effets, dit l'angélique Docteur : c'est ainsi qu'elles se manifestent à nos semblables; mais plus l'effet se cache, plus il faut de subtilité pour le découvrir. Les changements qui s'opèrent sourdement dans les fonctions de notre organisme et le mouvement de notre vie peuvent devenir, pour qui sait voir, les indices révélateurs des agitations de notre âme. L'homme de l'art, en mesurant sous ses doigts habiles les ondulations du fleuve qui porte la vie dans nos artères, ne

1. Rerum causas et universaliùs et perfectiùs cognoscunt. (*Summ. Theol.*, 1 part., quæst. 57, art. IV, c.)

connaît-il pas l'état de certaines affections dont notre âme est le sanctuaire? Combien plus les anges, et même les démons, qui ne laissent échapper aucune des secousses et immutations secrètes de notre corps [1]. » L'ange des ténèbres, instruit, par ces signes occultes, de nos dispositions et de nos habitudes, prépare de loin tout un système de circonstances, d'occasions et de pièges, qui doivent influer sur les décisions de notre liberté. Il en résulte pour lui la faculté de nous révéler à l'avance ce que nous ne pouvons pas déduire nous-mêmes, par la force conjecturale qui nous est propre. C'est une conséquence nécessaire de la perfection même de sa nature. « Il est évident, dit saint Thomas, qu'une intelligence d'un ordre supérieur peut connaître des choses qui sont éloignées de la connaissance d'un esprit inférieur. Or, il y a, selon l'ordre de la nature, au-dessus de l'intelligence humaine, non seulement l'intelligence suprême de Dieu, mais encore l'intelligence des bons et des mauvais anges. Ces derniers peuvent donc nous révéler les choses qu'ils connaissent natu-

1. Cogitatio cordis potest cognosci in suo effectu... et tanto subtiliùs quanto effectus hujusmodi fuerit magis occultus... cognoscitur etiam per immutationem, et etiam medici aliquas affectiones per pulsum cognoscere possunt, et multo magis angeli, et etiam dæmones, quanto subtiliùs hujusmodi immutationem occultas corporales perpendunt. (*Summ. Theol.*, 1, p., quæst. 57, art. IV, c.)

rellement et qui se tiennent hors de notre portée [1]. » En un mot, les démons peuvent prophétiser. Ils peuvent prophétiser naturellement, si l'on compare leur perfection à la nôtre, mais mieux encore si Dieu ajoute, à leur puissance originelle, une puissance permissive qui étende leur rayon visuel au delà de ses propres limites.

Cependant, Messieurs, nous n'avons rien à craindre de ces deux puissances pour nos prophéties. La première, bien que supérieure à la nôtre, est faillible comme elle. Le démon se trompe dans ses déductions et ses conjectures, surtout quand il opère sur des principes mobiles. Il voit nos dispositions et nos habitudes, il prépare de loin des influences funestes qui pèseront sur nos décisions; mais il n'est pas le maître de notre liberté. Nous le sentons, nous en avons au dedans de nous-mêmes l'immortel témoignage : à chaque instant, cette faculté glorieuse peut lui donner un démenti. C'est ce qui fait que tant d'oracles, prononcés sous l'invocation du mauvais

1. Manifestum est autem quod intellectus superioris ordinis aliqua cognoscere potest quæ sunt remota a cognitione intellectus inferioris. Suprà intellectum autem humanum est non solùm intellectus divinus, sed etiam intellectus angelorum bonorum et malorum, secundum naturæ ordinem. Et ideó quædam cognoscunt dæmones etiam suâ naturali cognitione, quæ possunt hominibus revelare. (*Summ. Theol.*, 2. 2. part., quæst. 172 art. v, c.)

esprit et les provocations de son mystérieux pouvoir, n'ont jamais rejoint l'événement qu'ils annonçaient. Eussent-ils été vrais, Messieurs, ils prouveraient que le démon opère infailliblement sur des causes présentes, mais non pas que sa force prophétique s'étende aux causes absentes. Or, c'est le propre de nos oracles sacrés, comme vous avez pu vous en convaincre, de précéder les événements et leurs causes; d'annoncer des choses si éloignées, qu'on ne peut les voir que dans Celui qui embrasse tous les temps. Rapprochez de l'ensemble des prophéties messianiques ce principe de saint Thomas : « *Non omnia quæ aguntur per totum tempus sunt angelo præsentia* : Les choses qui remplissent tous les temps ne sont pas présentes aux esprits angéliques, » et vous serez promptement édifiés sur la valeur de cette hypothèse : Le diable ne serait-il pas l'auteur des prophéties?

Invoquerez-vous la puissance permissive? Mais, si étendue que soit cette puissance, elle a pour limite infranchissable l'harmonie du plan divin et la sûreté du gouvernement providentiel. Si Dieu accordait au démon le pouvoir de construire l'édifice prophétique, dont vous avez admiré les vastes proportions et la sublime harmonie, il abdiquerait entre les mains de son ennemi, et le génie du désordre

deviendrait maître du temps, de l'espace, de l'humanité, de l'ordre universel. Cherchez quelque part une plus colossale absurdité; ou bien, alors, au nom de Dieu, de sa providence, de sa gloire, de sa perfection, de son existence même, donnez-nous un signe qui nous révèle la présence de l'esprit maudit dans nos oracles, et nous préserve de leur irrésistible séduction. Ce signe, où est-il? Sont-ce les protestations de l'incrédulité? Ces voix éparses, qu'étouffe la profession de foi de dix-huit siècles, sont-elles donc la voix de Dieu, nous conjurant de lui demeurer fidèles envers et contre toute une série de prodiges? Non, Messieurs, non. Que l'incrédulité ait pitié de nous; par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, la vérité et le bonheur du genre humain, nous la prions, à deux genoux, de nous donner un signe divin qui nous démontre que nous sommes le jouet d'une épouvantable illusion. A défaut de ce signe, nous nierons, jusqu'à la fin des siècles, que nos prophéties puissent être l'œuvre du démon. Nous le nierons d'autant mieux que l'objet suprême des oracles messianiques, la théophanie par excellence, avec ses circonstances et ses résultats, est, de tous les signes, le plus contraire à l'intervention diabolique. Satan ne conspire ni ne combat contre lui-même; comment supposer qu'il ait préparé la venue de Celui dont la loi

sainte devait détruire son empire et le chasser de tous les cœurs? Partout où Jésus-Christ règne, son sceptre adorable écrase la tête de l'ange rebelle.

Il est donc impossible, Messieurs, de trouver dans les enfers, non plus que dans la nature, l'origine des prophéties dont nous invoquons la force démonstrative. Il faut remonter, à travers toutes les lumières créées, jusqu'à la lumière incréée, jusqu'au Voyant de l'éternité. C'est lui qui nous a révélé l'avenir : donc, nos prophéties sont véritables; et, puisque toute prophétie véritable prouve invinciblement la divinité d'une religion, donc notre religion est divine. — Comprenez maintenant, et soyez instruits : *Nunc intelligite, erudimini.* Dieu a parlé, par la bouche de ceux qui, unissant les oracles à la prédication d'une religion, demandent l'assentiment de votre raison et la soumission de votre volonté. Dieu a parlé, par la bouche de ceux qui ont prophétisé les dogmes admirables que l'Église propose à notre croyance. Dieu a parlé, par la bouche de ceux qui vous montrent la félicité éternelle, au terme d'une vie laborieuse et méritante, et qui vous offrent, comme garant de cette suprême promesse, tout un ensemble de prédictions, dont vous voyez et dont vous êtes vous-mêmes l'accomplissement. Dieu a parlé; ne vous révoltez pas contre cette conclusion, le bon sens vous

l'impose; vous ne pouvez le trahir sans vous couvrir de honte. Dieu a parlé par ses prophètes ; aimeriez-vous mieux qu'il vous eût fait entendre directement sa voix? Vous seriez plus honorés peut-être; mais vous n'auriez pas une preuve plus convaincante de la vérité. Saint Pierre fut témoin du miracle de la transfiguration et du témoignage que Dieu rendit à son Fils; cependant, après avoir rappelé au monde catholique cette circonstance glorieuse de sa vie il ajoute : Nous avons une plus forte preuve; c'est le témoignage prophétique : *Habemus firmiorem sermonem propheticum.* » Comme s'il eût dit : J'aurais pu être le jouet d'une illusion ; mais les oracles soutiennent mon infirmité et me prouvent que la voix tombée du ciel était bien celle de Dieu. « Prenez-y garde, voici la clarté qui brille en un lieu ténébreux, jusqu'à ce que le jour arrive, et que l'astre divin se lève dans vos cœurs [1]; » c'est-à-dire, Messieurs, que les prophéties illuminent votre raison et dissipent ses doutes, pour la préparer aux irradiations victorieuses de la grâce, afin que vous puissiez dire, non plus en

1.Hanc vocem nos audivimus de cœlo allatam, quum essemus cum ipso in monte sancto. Et habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benè facitis attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat, et lucifer oriatur in cordibus vestris. (II. Epist. S. Petr., cap. I, v. 18, 19.)

hommes convaincus, mais en chrétiens fidèles : *Credo* : Je crois.

Cependant, une dernière prophétie demeure suspendue : c'est celle de vos destinées éternelles. Mais, je vous en prie, n'attendez pas l'événement, car, alors, toute foi sera vaine. Les démons croient et tremblent : *Tremunt et contremiscunt.* Tel sera votre sort, si vous n'embrassez pas, dès aujourd'hui, l'objet divin des oracles. Voulez-vous être prêts à la vision bienheureuse qui consommera toutes les prophéties? Croyez au témoignage des prophéties, et au lieu de blasphémer, avec les anges rebelles, ce que vous ne pourrez plus nier, vous chanterez, mêlés aux hiérarchies célestes, l'éternel *Alleluia!*

APPENDICE

DES PROPHÈTES

NOTICES. — ÉCLAIRCISSEMENTS. — CLASSIFICATIONS

Afin de compléter ce que nous avons dit, dans notre quatorzième conférence, de la personne et des écrits des prophètes, nous offrons à nos lecteurs les renseignements qui suivent et qui n'ont pu trouver place dans le discours :

I. Du nom des prophètes. — Les Hébreux se servaient, pour désigner les prophètes, de trois noms: Rôéh (רֹאֶה), Hôzéh (חֹזֶה), Nâbi (נָבִיא). Les deux premiers signifient *voyants;* le dernier a un sens plus étendu, qui a exercé la faconde des ennemis de la vérité prophétique. Il n'est argument que n'aient employé les exégètes de l'incrédulité, pour prouver que les Hébreux ne reconnaissaient pas, parmi eux, de véritables prophètes; mais les traditions judaïques protestent contre leurs vains efforts. Le mot Nâbi, malgré la multiplicité de ses significations, s'appliquait généralement à celui qui avait reçu de Dieu le don de prédire l'avenir. Nous en avons une preuve

remarquable dans le Deutéronome (cap. XIII, v. 1,2, 3 et 5), lorsque Moïse dit au peuple : « S'il s'élève au milieu de vous un prophète qui prédise une chose extraordinaire et merveilleuse, si ce qu'il a prédit s'accomplit, et que néanmoins il vous dise : Allons et suivons des dieux étrangers...; vous n'écouterez point les paroles de ce prophète; mais ce prophète sera tué. » Dans ce texte, le mot *prophète* est constamment rendu par le mot Nâbi. Il y a cependant, au premier livre des Rois (cap. IX, v. 9), un texte difficultueux, qui a défrayé, pendant quelque temps, la verve des incrédules. Il est renfermé entre parenthèses; le voici : « (*Olim, in Israel, sic loquebatur unusquisque vadens consulere Deum : Venite et eamus ad videntem. Qui enim propheta dicitur hodie, olim vocabatur videns*). Jadis, en Israël, quiconque allait consulter le Seigneur disait : Venez, et allons au voyant; car celui qu'on appelle aujourd'hui *prophète* (Nâbi), autrefois s'appelait *voyant* (Rôéh). » — Il est manifeste, dit Witzius, que le peuple, dans son ignorance, et n'écoutant que son penchant au merveilleux, avait fait un *voyant* de celui qui, par la sainteté de ses mœurs, pouvait être appelé *Nâbi*, c'est-à-dire *ami de Dieu*. Voilà ce que constate Samuel. — Or, il est manifeste que Witzius se trompe; car le mot *voyant* (Rôéh) est constamment employé dans le livre de Samuel, tandis que le mot *Nâbi* ne se rencontre qu'à l'endroit que nous venons de citer. Cette parenthèse explicative, dit le savant Huet, paraît avoir été ajoutée au texte sacré à l'époque de sa dernière rédaction, alors que le mot *voyant* (Rôéh) était tombé en désuétude, et que, pour désigner les prophètes, on ne se servait plus dans le langage vulgaire que du mot *Nâbi*.

Ce mot, comme nous le faisions remarquer tout à l'heure, est susceptible de plusieurs interprétations. D'abord, il s'applique à ceux qui annoncent les événements futurs. Les hommes illustres dont les prédictions ont été vérifiées par l'événement ont constamment porté le titre de Nâbi. Celui qui annonce les oracles et les décrets divins comme simple interprète est encore un Nâbi. Ainsi Moïse, qui ne savait pas parler et qui s'en plaignait vivement au Seigneur, eut pour interprète (Nâbi) son frère Aaron : *Dixitque Dominus ad Moysen : Ecce constitui te Deum Pharaonis, et Aaron, frater tuus, erit propheta* (Nâbi) *tuus*. En troisième lieu, le verbe Nibbâh, radical du vocable Nâbi, signifie, quelquefois, une inexplicable fureur qui s'empare d'un individu et lui fait dire des paroles étranges. C'est ce qui arriva à Saül : « L'esprit malin s'empara de lui, et il prophétisait au milieu de sa maison. *Invasit spiritus Dei malus Saul, et prophetabat* (Vaithnabbèh וַיִּתְנַבֵּא) *in medio domus suæ.* » (I. Reg., cap. IX, v. 10.) Nibbâh : c'est encore chanter les louanges du Seigneur. « Saül, au milieu des prophètes, chantait avec eux : *Et ecce cum prophetis prophetabat* (Nibbâh נִבָּא) » (Ibid., cap. X, v. 11.) David et les chefs de l'armée choisissent, pour le ministère du temple, les fils d'Azaph, d'Héman et d'Idithun, qui chantaient sur la lyre, le psaltérion et les cymbales. *David et magistratus exercitus segregaverunt in ministerium filios Asaph et Heman et Idithun qui prophetarent* (Hannibbeihim הַנִּבְּאִים), *in cytharis, et psalteriis, et cymbalis*. Nibbâh, c'est révéler les choses cachées, faire des miracles, interpréter les Écritures, exhorter le peuple à la piété. « Il y a, dit le rabbi Maimonide, un degré de prophétie où l'homme sent

se reposer sur lui une puissance supérieure qui le pousse à parler. Il parle, alors, des sciences et des arts. Il chante des psaumes et des hymnes, il donne des préceptes utiles et salutaires pour bien vivre, il disserte sur les choses politiques, civiles et divines, et cela pendant la veille, alors qu'il possède la pleine et libre vigueur de ses sens. On dit de lui qu'il parle par l'Esprit-Saint. Il est Nâbi. »

D'après ces notions, il est facile de comprendre que le mot Nâbi est un nom générique, qui désigne le prophète dans la plus large application de son ministère, tandis que les mots Rôéh et Hôzéh le restreignent à la connaissance et à la manifestation des choses occultes, et plus particulièrement encore à la vision et à la prédiction de l'avenir.

II. Du nombre et des écrits des prophètes. — Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre exact des prophètes ; mais leur dissentiment ne porte que sur des noms obscurs, qu'on peut admettre ou retrancher sans grand inconvénient pour la cause des oracles sacrés. Saint Épiphane compte soixante-treize prophètes et dix prophétesses. Clément d'Alexandrie compte trente-cinq prophètes, jusqu'à Moïse seulement. Le *Mechilla*, livre des Juifs, compte quarante-huit prophètes et sept prophétesses. Enfin, les auteurs catholiques n'admettent généralement que quarante-cinq prophètes et trois prophétesses, dont voici les noms :

Adam, qui, inspiré par Dieu, nomma tous les animaux de la terre, et prononça, en présence de la femme, sa compagne, ces solennelles paroles : « L'homme quittera son père et sa mère, et s'atta-

chera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair; » prophétisant ainsi, selon les meilleurs interprètes, l'admirable union du Christ et de l'Église, son épouse mystique, dans la chair adorable qui a été immolée sur le Calvaire, et par laquelle descendent en nous toutes les grâces du salut. (Gen., cap. II, v. 24.)

HÉNOCH, qui, au témoignage de saint Jude (Epist. cathol., v. 14), prophétisa aux générations impies et corrompues, fruit d'un hymen réprouvé, le jugement de Dieu qui allait bientôt s'accomplir.

NOÉ, que saint Pierre appelle le prédicateur de la justice divine annonçant le déluge au monde des impies. (II Epist., cap. II, v. 5.)

ABRAHAM, que Dieu lui-même appela *Nâbi*, lorsqu'il dit au roi de Gérare : « Rendez à cet homme son épouse, car il est prophète : *Redde viro suo uxorem, quia propheta est* (*Nâbi*). » (Gen., cap. XX, v. 7.)

ISAAC, qui prophétisa en bénissant ses deux fils Jacob et Esaü, annonçant à ce dernier la prospérité temporelle de ses fiers enfants, et assurant au premier l'héritage de la bénédiction donnée jadis au père des croyants. (Gen., cap. XXVII.)

JACOB, dont la vie est remplie de visions admirables; qui peint, sous des figures pleines de force et d'une ravissante poésie, le caractère et les destinées de chacun de ses enfants, et prononce enfin, sur la tête de Juda, le fameux oracle qui, pour la première fois, détermine l'époque de l'avènement du Messie (Gen., cap. XLIX.)

JOSEPH, si célèbre par l'interprétation prophétique des songes de Pharaon et de ses deux serviteurs, le panetier et l'échanson. (Gen., cap. XL et XLI.)

MOÏSE, l'homme des visions.

AARON, frère de Moïse, et recevant avec lui, de la bouche de Dieu même, le titre de prophète. (Exod., cap. VII, v. 1.)

JOSUÉ, successeur de Moïse, homme rempli de l'Esprit de Dieu. (Deut., cap. XXXIV, v. 9.)

SAMUEL, tant de fois appelé *voyant* dans les Livres saints.

DAVID, dont la plupart des psaumes sont des prophéties.

SALOMON, le plus sage et aussi le plus ingrat des hommes.

Les noms qui suivent sont admis, sans contestation, par tous les auteurs : GAD, NATHAN, ADDON, ACHIAS, SEMEIAS, HANANI, AZARIAS, JEHU, ÉLIE, ÉLISÉE, MICHÉE, *fils de Gella*, OSÉE, AMOS, JONAS, ÉLIÉZER, JAHAZIEL, un autre MICHÉE, ISAÏE, ODEB, NAHUM, HOSAÏ, JOEL, JÉRÉMIE, SOPHONIE, JEGEDELIAS, HABACUC, ÉZÉCHIEL, ABDIAS, DANIEL, AGGÉE, ZACHARIE, MALACHIE. Nous n'avons point nommé BARUCH; car son nom ne se rencontre pas dans le catalogue hébraïque que nous suivons. Il peut être considéré comme un appendice de Jérémie.

Les prophétesses sont :

MARIE (1490-1460), *sœur de Moïse et d'Aaron*, dont il est dit dans l'Exode (cap. XV, v. 20) : « Marie, la prophétesse, sortit à la tête du chœur des femmes et chantait devant elles. » Est-elle appelée prophétesse, parce qu'elle célébrait les louanges du Seigneur par des hymnes sacrés, ce qui était considéré par les Hébreux comme le prélude de la prophétie, ou bien parce qu'elle connaissait l'avenir? On l'ignore. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle jouissait d'une sorte

d'autorité sur les femmes d'Israël; que le peuple l'admirait, l'aimait et la traitait comme un personnage considérable.

DÉBORA (1295). Elle est appelée prophétesse et juge du peuple, dans le livre des Juges : *Erat autem Debbora prophetis uxor Lapidoth, quæ judicabat populum in illo tempore.* (Cap. IV, v. 4.) Elle prédit à Barac, chef de l'armée d'Israël, la défaite et la mort de Sisara. « J'irai avec toi, lui dit-elle; mais, pour cette fois, la victoire ne t'appartiendra pas, car Dieu livrera Sisara aux mains d'une femme. » (Jud., IV, v. 9.)

HOLDA (630). Elle vivait sous le roi Josias, et fut contemporaine de Jérémie. Elle est appelée prophétesse au IVe livre des Rois : *Ierunt itaque, Helcias sacerdos et Ahicam, et Achob, et Saphan, et Asia, ad Holdam* PROPHETIDEN. (Cap. XXII, v. 14 et 49.) Elle prédit les malheurs de Jérusalem, et annonça au roi qu'à cause de son repentir, il reposerait en paix dans le sépulcre de ses pères et ne serait pas témoin des infortunes du peuple.

Les Juifs ajoutent à ces trois prophétesses, que tous les auteurs reconnaissent :

ANNE, *mère de Samuel*, qui composa un cantique dans lequel on lit ces paroles prophétiques : « Le Seigneur jugera les confins de la terre, il donnera l'empire à son roi, et rendra sublime la puissance de son Christ : *Dominus judicabit fines terræ, et dabit imperium regi suo, et sublimabit cornu Christi sui.* » (I Reg., cap. II, v. 10.) Ces paroles sont entendues du règne du Messie.

ABIGAÏL, que l'Ecriture appelle très-prudente (*prudentissima*). (I Reg., cap. XXIII, v. 3.)

ESTHER, qui délivra son peuple de la mort.

LES SAGES FEMMES D'ÉGYPTE, qui, par une inspiration divine, sauvèrent les enfants juifs condamnés à mort par le Pharaon.

Saint Épiphane, dans son catalogue, omet ces trois dernières, et les remplace par SARA, RÉBECCA et JUDITH.

*
* *

On distingue, parmi les prophètes dont les noms sont inscrits dans le catalogue hébraïque :

1° Ceux dont les écrits ne sont pas considérés comme des prophéties, bien qu'ils contiennent des prédictions remarquables, et ceux dont les écrits ont toujours été considérés comme proprement prophétiques.

2° Les prophètes appelés par les interprètes : *moins connus* (*minus noti*).

3° Les prophètes appelés : *plus connus* (*magis noti*), lesquels se divisent en grands et petits prophètes.

§ 1er. Dans la classe des prophètes dont les écrits ne sont pas considérés comme des prophéties proprement dites, on distingue MOÏSE, DAVID et SALOMON.

MOÏSE (voyez quatorzième Conférence) a recueilli tous les oracles tombés de la bouche des inspirés de Dieu, depuis l'origine du monde jusqu'à son temps. Il s'est illustré lui-même, par des menaces et des promesses, dont toute la vie du peuple juif atteste l'accomplissement; et il a prédit l'avènement du législateur de la nouvelle alliance, qu'il appelle un prophète semblable à lui.

DAVID (voyez quatorzième Conférence) a rempli

ses hymnes de la grande figure du Messie. Personne ne conteste l'authenticité de ses psaumes. Cependant, il en est dans le nombre que l'on attribue, non sans raison, à différents auteurs. L'hébreu, qui divise les psaumes en cinq livres, termine le second par cette glose : « Ici finissent les louanges de David, fils de Jessé. » (KALLOU THEPHILLÔTH DAVID BEN-ISAÏ כָּלּוּ תְפִלּוֹת דָּוִד בֶּן־יִשָׁי׃.) Ce qui veut dire que les deux premiers livres qui se terminent au LXXe psaume (LXXIe hébr.) appartiennent exclusivement à David; mais la glose hébraïque n'indique pas péremptoirement que les psaumes de David sont finis. Les trois derniers livres contiennent encore un grand nombre de cantiques qui portent le nom du saint roi. Quand ce nom n'est pas expressément marqué, nous devons nous en rapporter à la tradition constante des Juifs et des chrétiens, qui attribue tout le psautier à David. Il possède, et nous ne pouvons le dépouiller en faveur d'un autre qu'après des indications précises. Or, à partir du LXXIIe psaume (LXXIIIe hébr.), commence la série des *cantiques asaphiques*, qui se termine au LXXXIe psaume (LXXXIIe hébr.). ASAPH, poëte et musicien, a composé ces dix psaumes. On y reconnaît sa manière. Il aime à chanter, sous des figures et en des termes pleins de mystères, la providence de Dieu dans l'histoire; il affectionne cette philosophie *maschilique* ou sentencieuse et énigmatique, si goûtée des Orientaux. Du reste, son nom est expressément indiqué dans les titres : Psaume d'Asaph. (MIZMOR LE ASAPH מִזְמוֹר לְאָסָף.)

Le psaume LXXXVIIe (LXXXVIIIe hébr.) porte le nom d'HÉMAN; c'est un *maschil*. (MASKIL LE HEIMAN מַשְׂכִּיל לְהֵימָן.)

Le psaume LXXXVIII[e] (LXXXIX[e] hébr.) porte le nom d'ÉTHAN; c'est encore un *maschil.* (MASKIL LE EITHAN מַשְׂכִּיל לְאֵיתָן.)

Le psaume LXXXIX[e] (XC[e] hébr.) porte pour titre : *Prière de Moïse, homme de Dieu,* (THEPHILLÂN LE MOSCHEH ISCH HA ELOHIM : תְּפִלָּה לְמֹשֶׁה אִישׁ־הָאֱלֹהִים.)

Le psaume CXXXVI[e] (CXXXVII[e] hébr.) : *Super flumina,* intitulé dans la Vulgate : *Psalmus David Jeremiæ,* est attribué au prophète Jérémie. A ne consulter que la perfection du style et la tournure des pensées, il semble appartenir à l'âge de la splendeur; cependant, il est difficile de ne pas l'appliquer à la captivité, dont il fait si expressément mention et qu'il raconte comme un événement présent. C'est une magnifique élégie, et tout le monde sait que Jérémie excellait dans ce genre. Si la Vulgate introduit dans le titre le nom de David, c'est pour indiquer le genre du morceau et le distinguer des autres écrits de Jérémie, comme on dirait une *Pindarique* pour désigner une ode d'un genre élevé. Cependant, *Gegerus*, *Bellarmin* et *Bellanger* pensent que ce psaume est une prophétie.

Plusieurs psaumes sont attribués à SALOMON. Le CXXVI[e] (CXXVII[e] hébr.) porte son nom : *Cantique graduel de Salomon.* (SCHIR HAMAHALÔTH LI SELÔMÔH : שִׁיר הַמַּעֲלוֹת לִשְׁלֹמֹה.)

Quant à *Idithun* et aux fils de *Coré*, il ne paraît pas probable qu'ils soient les auteurs des psaumes à la tête desquels on lit leurs noms; ces psaumes leur sont simplement adressés comme un *libretto* sur lequel ils devaient composer un chant.

SALOMON est l'auteur du *Cantique des cantiques* (SCHIR HASCHIRIM : שִׁיר הַשִּׁירִים), ainsi appelé à cause

de son excellence, comme poésie sacrée. C'est la nuée du désert, à la fois claire et obscure. Les incrédules veulent que ce soit un chant purement profane. Ils n'ont vu, dans les hyperboles de l'amour conjugal, que le délire d'une passion extravagante; les attentes de l'époux et de l'épouse, les courses à travers la campagne, jeux naïfs de l'humanité encore enfant, leur paraissent être les démarches d'un amant insensé auprès d'une courtisane passionnée. La loyale critique du langage et des usages orientaux, non moins que la plus constante et la plus unanime tradition, en ont jugé autrement. Le SCHIR HASCHIRIM est un épithalame qui chante prophétiquement, sous le voile des noces profanes, les noces mystiques du Verbe de Dieu avec la nature humaine, de Jésus-Christ avec son Église, de Dieu avec l'âme fidèle.



§ 2. Les prophètes que les interprètes appellent *moins connus* (*minus noti*) sont au nombre de dix-huit. Nous accompagnons ici leurs noms d'une courte notice.

GAD. Il vivait en 1080, sous le règne de David. Le premier livre des Paralipomènes l'appelle le *voyant* du saint roi : *Locutus est Dominus ad Gad videntem Davidis*. (Cap. XXI, v. 9.) Il avait composé un volume sur les actions de David (I Paralip., cap. XXIX, v. 9); mais ce volume a disparu. Il s'occupa, avec le prophète Nathan, de l'organisation de la musique sacrée. (II Paralip., cap. XXIX, v. 25, 26.)

NATHAN vivait avec Gad, auquel il survécut. L'Ecclésiastique l'appelle prophète. (Cap. XLV, v. 1.) Il

fut très lié avec Salomon, auquel il servit de père dans le Seigneur.

ADDON vivait sous les rois Roboam et Abia (994). Il fit un livre intitulé : *Vision* (MIDRACH); mais il n'en reste aucun vestige. Le second livre des Paralipomènes en parle en ces termes : « Le reste des actions de Salomon est écrit dans la vision d'Addon, le prophète, contre Jéroboam, fils de Nabat. » (Cap. IX, v. 29.)

AHIAS vivait à la même époque. On en parle beaucoup dans le troisième livre des Rois. (Cap. XI, XII, XIV.) Il est célèbre par la prophétie figurative de son manteau déchiré en douze parties, dont il donna dix parties à Jéroboam, annonçant ainsi le schisme des tribus. Ses écrits sont perdus. (II Paralip., cap. IX, v. 29.)

SÉMÉIAS était à peu près contemporain des deux précédents. Il ne faut pas le confondre avec deux faux prophètes du même nom, qui vinrent après lui. Le second livre des Paralipomènes parle de ses écrits, dont il ne reste rien, et le met au rang des prophètes. (Cap. XII, v. 15.)

HANANI vivait en 959, sous les rois Asa et Baasa. On le croit père du prophète JÉHU. C'est à lui que se rapportent les deux textes du troisième livre des Rois (cap. XVI, v. 1) et du second livre des Paralipomènes (cap. XVI, v. 7), où il est question de son titre de prophète et de ses rapports avec Asa et Baasa.

AZARIAS fut contemporain d'Hanani. Le second livre des Paralipomènes (cap. XV, v. 8) parle d'une prophétie qu'il fit au roi Asa. Il était fils d'Obed ou Oded, que l'Ecriture appelle aussi prophète.

JÉHU vivait quelque temps après le règne de Josaphat. Il était fils du prophète Hanani. Il composa un livre dont il est fait mention, en ces termes, au second livre des Paralipomènes : *Reliqua autem gestorum Josaphat priorum et novissimorum scripta sunt in Verbis Jehu filii Hanani : quæ digessit in libro Regum Israël.* (Cap. XX, v. 34.) Ce livre a disparu.

ÉLIE et ÉLISÉE sont connus de tous. On peut lire leur admirable histoire au troisième et au quatrième livre des Rois. Élie fut emporté vivant par un tourbillon de flammes ; il doit reparaître, selon une commune tradition, aux approches du jugement dernier. En montant au ciel, il laissa tomber son esprit sur son disciple Élisée. Tous deux furent célèbres par leurs oracles et leurs prodiges. On les considère comme les patriarches de la vie cénobitique. Les Carmes les vénèrent comme les pères de leur saint ordre.

MICHÉE, *fils de Gella* ou *Jemla*, vivait en 914, sous les règnes de Josaphat et d'Achab. Presque tout le chapitre XXIIe du troisième livre des Rois le concerne. Le roi Josaphat, avant d'engager la bataille contre le roi de Syrie, s'écrie : « N'y a-t-il donc pas ici un prophète pour que je puisse consulter le Seigneur ? » Achab lui répond : « Il ne reste qu'un seul homme par qui nous puissions interroger le Seigneur; mais je le hais, car, au lieu de m'annoncer du bien, il ne m'annonce que du mal : c'est Michée, fils de Jemla. » Mais Josaphat reprit : « Roi, ne parlez pas ainsi. » Le roi d'Israël appela donc un eunuque et lui dit : « Hâte-toi d'amener ici Michée, fils de Jemla. » Michée, amené en présence du roi, lui prédit les malheurs qui devaient fondre sur lui,

c'est-à-dire la dispersion de son armée et sa mort violente. Achab, irrité, le fit jeter en prison; mais Michée, se tournant vers le roi : « Si tu reviens en paix, le Seigneur n'a pas parlé par ma bouche; retenez bien cela, peuples qui m'écoutez » (v. 7, 8, 28). Or, le roi Achab fut tué dans le combat, et son armée mise en déroute par celle de Sennachérib. Michée fut vénéré depuis, comme un prophète du Seigneur, par le peuple qu'il avait pris à témoin.

Éliézer vivait de 920 à 890, sous le roi Josaphat. L'Écriture l'appelle fils de Dodan de Maresa. Il annonça au roi Josaphat le désastre de sa flotte, à cause de son alliance avec l'impie Ochozias. *Prophetavit autem Eliezer filius Dodan de Maresa ad Josaphat dicens : Quia habuisti fœdus cum Ochozia, percussit Dominus opera tua, contritæque sunt naves, nec potuerunt ire in Tharsis.* (II Paralip., cap. xx, v. 37.)

Jahaziel vivait dans le même temps. Il était lévite et descendant d'Asaph : *Levites de filiis Asaph.* (II Paralip., cap. xx, v. 14.) Les Moabites, les Ammonites et les Syriens s'étant ligués contre Josaphat, il prophétisa leur défaite avec tant d'autorité et d'éclat, que le roi et le peuple de Juda tombèrent la face contre terre, pour remercier Dieu de la victoire, avant le combat. (*Ibid.*, v. 15-18.)

Oded ou Obed vivait sous Achaz, roi de Juda, et Phacée, roi d'Israël (760). Il reprocha avec tant de force aux Israélites leur cruauté à l'égard des Juifs qu'ils emmenaient captifs à Samarie, que l'armée victorieuse s'arrêta tout à coup et fit preuve de la plus touchante générosité : « Elle rendit aux vaincus leur vêtement et leurs chaussures, leur donna à boire et à manger, répandit de l'huile sur leurs

membres, à cause de la fatigue, fit monter ceux qui étaient trop faibles sur des chevaux, les reconduisit jusqu'à Jéricho, où ils furent remis entre les mains de leurs frères, et s'en retourna sans captifs et sans butin à Samarie. » (II Paralip., cap. XXVIII, v. 9, 15.)

HOSAÏ vivait sous le roi Manassès. C'est lui qui nous a conservé la prière que composa ce prince après sa pénitence : *Oratio Manasses et exauditio... scripta sunt in sermonibus Hosaï.* (II Paralip., cap. XXIII, v. 19.)

JEGEDELIAS vivait sous le règne de Josias, roi de Juda. Il est appelé *homme de Dieu* dans le livre de Jérémie. (Cap. XXXV, v. 4.)

A ces noms empruntés au catalogue hébraïque, Herman Witzius ajoute :

1° JOB, dont les écrits sont manifestement inspirés.

2° ELDAD et MEDAD, qui vivaient du temps de Moïse et prophétisaient dans le camp d'Israël. *Cumque prophetarent in castris, cucurrit puer et nuntiavit Moysi dicens : Eldad et Medad prophetant in castris.* (Num., cap. XI, v. 27.)

3° ASAPH, auteur des psaumes asaphiques et appelé *voyant.* (II Paralip., cap. XXIX, v. 30.)

4° OBED, père du prophète Asarias, et appelé prophète comme lui. (II Paralip., cap. XV, v. 85.)

5° URIAS, dont il est dit au livre de Jérémie : « Il fut un homme prophétisant au nom du Seigneur : c'était Urias, fils de Semei de Cariathiarim. » (Jérém. cap. XXVI, v. 20.)

*
* *

§ 3. Les prophètes plus connus (*magis noti*) se divisent en deux classes : les grands et les petits pro-

phètes. Cette division est fondée moins sur l'éclat du talent que sur l'étendue des écrits et l'importance des oracles. Les petits prophètes paraissent avoir eu pour mission spéciale de menacer, de consoler, d'encourager le peuple de Dieu. Ils ne jettent un regard sur les peuples étrangers que pour retourner promptement vers leurs compatriotes, et accomplir auprès d'eux une mission toute nationale. Bien qu'élevée par l'esprit de Dieu, leur vue est circonscrite, de tous côtés, par des lignes qui ne leur permettent pas de laisser prendre à l'inspiration l'ampleur et les vastes proportions qu'on remarque chez les grands prophètes. C'est pourquoi on les a appelés petits prophètes. Non pas qu'ils soient inférieurs aux autres par leur sainteté, leur génie, leur science, leur habileté dans l'art de dire; quelques-uns d'entre eux, Joël, Abdias, Michée, Nahum, Habacuc, heureusement appelés dans les beaux jours de la littérature hébraïque, se sont élevés au degré suprême de la perfection; mais le don gratuit qui fait les prophètes leur a été communiqué avec moins d'abondance. Dieu ne leur a laissé voir qu'une partie des événements qui devaient s'accomplir, tandis qu'aux grands prophètes il a ouvert les immenses perspectives de l'histoire humaine, ce qui donne à leurs ouvrages un caractère singulier et les distingue de tous les autres. Ils sont grands, moins encore par leur génie et leurs qualités personnelles que par l'importance et l'étendue de leurs prédictions. Là sont écrites d'avance et les destinées du peuple de Dieu et les destinées des grands empires, et l'heureuse issue du gouvernement providentiel sur les nations antiques, et le développement de l'idée di-

vine jusqu'à la consommation des siècles. A l'importance et à l'étendue des prédictions, il faut joindre la splendeur des visions, où l'on voit apparaître, sous des figures grandes, majestueuses, pleines de mystères, les événements de l'avenir et celui qui les dirige souverainement. Sans faire tort à leurs collègues, sans amoindrir leur personnalité et leurs écrits, on a pu et l'on peut encore les appeler grands prophètes.

Ces grands prophètes sont : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel.

ISAÏE. (Voyez quatorzième Conférence.) On distingue dans le livre d'Isaïe deux parties. La première s'étend du chapitre I au chapitre XXXIXe inclusivement; la seconde du chapitre XLe au chapitre LXVIe.

Dans la première : Vocation du prophète, prophéties contre Babylone, Moab, la Syrie, l'Égypte, l'Ethiopie, l'Idumée, l'Arabie, Tyr, Jérusalem, tout le royaume de Juda. Le reste, depuis le XXXVIe chapitre jusqu'au XLe, est rempli par l'histoire des relations du prophète avec le roi Ézéchias. La seconde partie contient des consolations au peuple de Dieu, des invectives contre l'idolâtrie, et la prophétie qui concerne Cyrus. Au milieu de tous ces chapitres, il y en a qui sont tellement remplis du Messie, qu'il est impossible de les détourner de leur vrai sens sans les dénaturer complètement. C'est au jour de ses infortunes qu'Isaïe composa la seconde partie de son ouvrage. On peut la considérer comme une immense consolation adressée aux captifs de Babylone. La douleur et la mansuétude du vieillard s'y traduisent dans une sorte de complainte, qui prélude aux gémissements et aux larmes de Jérémie.

On a remarqué une différence parfaitement sensible entre les deux parties du livre d'Isaïe. Dans la première, le style est plus hardi, plus impétueux, plus ferme, plus serré et, partant, plus obscur. Dans la seconde, on ne rencontre plus que des ardeurs tempérées, un style plus doux, plus coulant et, partant, plus intelligible. Une critique malveillante s'est empressée de relever cette disparité, et en a profité pour nier l'authenticité du livre d'Isaïe. Mais, pour la réfuter, il n'est besoin que de comparer les trente-neuf premiers chapitres, qui forment la première partie, avec les vingt-sept derniers, dont se compose la seconde, et l'on pourra se convaincre que la différence n'est qu'accidentelle, puisque le même homme s'y retrouve avec ses expressions uniques et ses tours personnels.

Mais n'est-il pas possible d'expliquer cette différence, tout accidentelle qu'elle est? — Si, assurément. Isaïe était avancé en âge quand il composa sa seconde partie. Alors, il y avait moins de fougue dans son imagination, moins d'élan dans sa verve glacée. Le style des vieillards est plus doux, plus paternel; celui des jeunes gens, plus vigoureux et plus tranchant. Le vieillard ne marche plus qu'à pas comptés; la jeunesse bondit. Le vieillard explique sa pensée, passe et repasse sans cesse sur les conseils de sa longue expérience; le jeune homme jette au vent ses inspirations et croit naïvement qu'on est obligé de deviner tout ce qu'il voit et sent lui-même.

Et puis, il y a dans les langues un double travail : un par lequel elles gravitent vers la perfection; un autre par lequel elles se décomposent et se laissent

choir. Isaïe touche, par les jours de sa longue vie, et à l'âge de la perfection, et aux commencements de la décadence. On ne voit pas pourquoi les différences qui se font sentir entre Vaugelas et Pascal, Corneille et Racine, Chapelain et Boileau, ne se feraient pas sentir, en sens inverse, entre Isaïe jeune homme et Isaïe vieillard, surtout quand on connaît les prodigieux bouleversements de la Palestine, à cette époque. La difficulté n'est donc pas sérieuse et ne saurait nuire à l'authenticité du livre d'Isaïe. Du reste, un savant anglais, Lowth [1], affirme que la seconde partie du prophète, bien loin d'être indigne de lui, est peut-être la portion la plus élégante et la plus sublime des monuments sacrés.

Jérémie. (Voyez quatorzième Conférence.) On remarque, dans les écrits de Jérémie, une grande confusion quant à l'ordre des matières. Elle est probablement due aux violentes secousses qui ébranlèrent le royaume de Juda et à la dispersion du peuple juif. En s'aidant des dates que l'on rencontre çà et là dans le livre du prophète, et du caractère de certains chapitres, on est parvenu à établir l'ordre suivant :

Prophéties qui regardent les Juifs.

Chap. I. Mission du prophète, vers la dix-huitième année de son âge.

Du chap. II au chap. XII. Règne de Josias.

Du chap. XIII au chap. XX, chap. XXII et XXIII. Trois premières années du règne de Joachim.

1. *De Sacra poesi hæb.*

Chap. xxv, xxxv, xxxvi, xxxvii (v. 1 et 2). Quatrième année du règne de Joachim.

Chap. xxiv, xxix à xxxi, xxvii, xxviii. Commencement du règne de Sédécias, jusqu'à la quatrième année.

Chap. xxxiv, xxxvii, depuis le v. 3, xxxii, xxxiii. De la neuvième à la onzième année du règne de Sédécias

Après la ruine de Jérusalem. Chap. xl à xliv.

Prophéties particulières.

Chap. xlv. Avertissements à Baruch.

Chap. xlvi. Menaces contre l'Égypte.

Chap. xlvii. Destruction des villes de Phénicie, Tyr, Sidon, Gaza et Ascalon.

Chap. xlviii. Destruction des villes des Maobites et de leur puissance.

Chap. xlix. Dévastation de la terre des Ammonites, de l'Idumée, de l'Arabie et de la Perse.

Chap. l, li. Ruine de Babylone.

Le chap. lii contient une courte narration de la chute de Sédécias et des derniers malheurs de Jérusalem. Cette narration se retrouvant presque mot pour mot dans le dernier chapitre du quatrième livre des Rois, il est à croire que les rédacteurs de ce livre l'ont empruntée à Jérémie.

Comme Isaïe, Jérémie mêle à ses écrits, à ses menaces, à ses consolations, des oracles qui ne peuvent s'appliquer qu'au Messie.

Ézéchiel. (Voyez quatorzième Conférence.) Le livre d'Ézéchiel se compose de quarante-huit chapitres

remplis de prophéties d'un genre si différent et si mêlé, qu'il est très difficile de les réduire à une division systématique. Il vaut mieux se contenter d'une simple analyse.

Les cinq premiers chapitres contiennent une suite d'actions symboliques qui figurent tous les malheurs de l'avenir.

Les chap. VI et VII contiennent chacun une prophétie particulière, qui ressemble davantage à celles des autres prophètes. Le VIe est dirigé contre l'idolâtrie des montagnes, à laquelle le XXXVIe se rapporte.

Au VIIIe chap. commence une autre grande vision, qui se continue jusqu'à la fin du chap. XIe. Son caractère est triste et sombre.

Les chapitres suivants, depuis le XIIe jusqu'au XIXe inclusivement, ont la même forme que les chap. VI et VII.

Le XIIIe est principalement dirigé contre les faux prophètes. Rien n'est si éloquent que la parole vive et originale du chap. XVI, où le prophète raconte l'histoire de Jérusalem, sous la figure d'une enfant, d'une pauvre petite étrangère que le Seigneur a trouvée et ramassée dans la rue. La prophétie des deux grands aigles du Liban est également remarquable; mais elle est plus complexe et plus obscure.

Les chap. XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV forment une autre suite de prophéties, sur la ruine de Jérusalem et les malheurs des Juifs.

Chap. XXV. Ruine des Ammonites, de Moab, de la Palestine et de l'Idumée. (Le même sujet est continué au chap. XXXV.)

Chap. XXVI, XXVII, XXVIII. Ruine de Tyr. Ces trois

chapitres sont admirables d'éloquence, d'images sublimes et de science antique.

Chap. xxix, xxx, xxxi, xxxii. Ruine de l'Égypte. Il y a également ici une merveilleuse vigueur dans le pinceau d'Ézéchiel; ses expressions sont appliquées, avec une justesse étonnante, au pays dont il parle, et, en général, tous les chapitres dont les nations étrangères sont l'objet prouvent que le voyant possédait une connaissance aussi vaste que profonde de l'ancien monde, des villes, des sites, des mœurs et des usages de chaque contrée.

Le chap. xxxiii a des rapports frappants avec le xviiie. Dans l'un et dans l'autre, Ézéchiel assigne les bornes les plus sages et les plus rationnelles à cet enchaînement de la Providence, qui consiste à reconnaître une solidarité morale entre les membres d'une famille, d'une nation. Cette solidarité n'est une vérité qu'autant qu'elle est limitée par le bon sens et la justice.

Le chap. xxxiv est dirigé contre les pasteurs du peuple.

Les chap. xxxv et xxxvi ont été placés plus haut.

Le chap. xxxvii contient la célèbre vision du champ des morts et de la résurrection, symbole de la mort et de la résurrection du peuple.

Les chap. xxxviii et xxxix sont une prophétie obscure contre Gog et Magog.

Les neuf derniers chapitres contiennent une prédiction très détaillée du retour de la captivité et de la reconstruction du temple, si c'est toutefois du temple que veut parler le prophète.

En finissant, nous n'omettrons pas de dire que la glorieuse figure du Messie perce au milieu de tant de pensées profondes et de brillantes descriptions

Voici l'ordre chronologique des prophéties d'Ézéchiel : Il a prophétisé pendant vingt-deux ans ; sa première prophétie s'ouvre en l'an 595, la cinquième année de la captivité, et la trentième du renouvellement solennel de l'alliance avec le Seigneur, par le roi Josias.

Les chap. VI, VII, VIII, IX, X, XI, se rapportent à l'an 594.

Du chap. XIIe au XIIIe, à l'an 593.

Le chap. XXIVe, jusqu'au verset 12e du XXVe, à l'an 590, la cinquième année de Sédécias.

Le reste du chap. XXV fut fait, à ce que l'on croit, trois ans plus tard, c'est-à-dire en 587.

Les chap. XXVI et XXVII sont de 588.

Les chap. XXVIII et XXIX jusqu'au verset 16, le chap. XXX jusqu'au verset 20e, sont de 589

Après le verset 20e du chap. XXX, y compris le chap. XXXI, tout est de 588.

Le chap. XXXIIe et les suivants, jusqu'au chap. XXXIXe inclusivement, sont de 587.

Les chap. XL et suivants sont de la vingt-cinquième année de la transportation de Jéchonias, avant Jésus-Christ, 574.

Il semble convenable d'admettre que le chap. XLVe et les suivants, jusqu'au XLVIIIe, un peu séparés des précédents, sont d'une date plus récente et de la vingt-sixième ou vingt-septième année de la captivité, c'est-à-dire de l'an 573 ou 572 avant Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit de ces deux chapitres, il paraît certain que le chap. XXIXe, à partir du verset 17e, est de l'an 572, c'est-à-dire de la dernière année d'Ézéchiel.

Daniel. (Voyez quatorzième Conférence.) Comme dans le livre d'Ézéchiel, on ne remarque dans celui de Daniel aucune trace du parallélisme qui paraît être la base de la poésie hébraïque. Ce prophète a écrit en prose; cependant plusieurs de ses compositions, entre autres le cantique des trois enfants dans la fournaise, *Benedicite,* marchent de pair avec les odes les plus magnifiques. Daniel est moins original que son prédécesseur; mais, en revanche, il est moins obscur. Il n'y a pas une seule de ses prophéties qui ne soit une vision; ce en quoi il ressemble beaucoup à Ézéchiel, qui paraît l'avoir préparé. Pour l'étendue et la profondeur de ses vues, il ne le cède à aucun des autres *Nâbi.*

Le livre de Daniel se compose de quatorze chapitres, dans lesquels l'histoire est mêlée aux prophéties. Les rabbins, alarmés de la clarté des oracles contenus dans ce livre, n'ont rien épargné pour en affaiblir l'autorité. Ils ont été aidés en cela par les incrédules de tous les temps. Porphyre avouait naïvement que la trop grande précision de la prophétie de Daniel ne lui permettait pas de croire à son authenticité. Ce bel argument a été reproduit de nos jours, comme une chose neuve qu'il fallait attribuer aux progrès de la science. Eichorn, Berthold, Genesius, Bleech, de Wette, Hirms, Rosen-Muller, Lengerke, tous savants orientalistes et philologues patients, ont retranché le livre de Daniel du nombre des authentiques et l'ont mis sur le compte d'un anonyme.

Mais, au milieu de toutes ces attaques, Dieu n'a point oublié son prophète. Il lui a suscité de nombreux et solides défenseurs, entre lesquels on re-

marque Eusèbe de Césarée, Méthodius de Tyr, Apollinaire de Laodicée, saint Jérôme, parmi les anciens; et, parmi les modernes, Luderwald, Staeudlin, John, Hengsterberg, Laevernik, hommes du plus éminent savoir, et pour la plupart de la plus intègre réputation de bonne foi et de loyauté.

Du reste, le livre de Daniel se défend lui-même contre les objections de la critique anti-chrétienne. C'est le plus grandiose et le plus fidèle miroir des mœurs antiques et de la civilisation babylonienne; c'est un monument merveilleux des coutumes, de la sagesse, des vices, de la puissance et des faiblesses des grandes nations qui habitaient les régions de l'Asie centrale, et dont la splendeur commençait à décroître, au moment où les peuples occidentaux entraient dans la gloire. Nos adversaires eux-mêmes, Genesius, Rosen-Muller, de Wette, Berthold, malgré leur haine et leurs préjugés, sont obligés d'avouer que toute la vie des Assyriens, depuis les maximes et les proverbes populaires jusqu'aux moindres détails du foyer domestique, se retrouve dans le livre de Daniel. L'érudit s'étonne de voir entre ce livre et les musées, cartes géographiques et autres monuments, un si parfait accord. S'il n'a pas été composé par un homme dont la vie s'est écoulée dans le milieu qu'il décrit et les temps dont il parle, il faut le considérer comme un prodige égal aux prophéties qu'il contient : à ce compte, nos adversaires ne peuvent rien gagner.

On distingue, dans le livre de Daniel, deux parties, dont l'une est appelé *protocanonique,* et l'autre *deutérocanonique.* La première est écrite en hébreu de la décadence, ou mieux en vrai chaldéen. Il ne

nous reste de la seconde qu'une version grecque, reçue par le concile de Trente, bien qu'elle ne se trouve pas dans l'ancien canon des Juifs.

La partie *protocanonique* contient douze chapitres :

Chap. I. Jeunesse de Daniel.

Chap. II et III. Premier songe de Nabuchodonosor : Une statue.

Chap. IV. Deuxième songe de Nabuchodonosor : Un grand arbre.

Chap. V. Festin de Balthasar.

Chap. VI. Grandeurs de Daniel et fosse aux lions.

Ces six premiers chapitres sont tous historiques; les suivants, au contraire, sont tous prophétiques.

Chap. VII. Vision des quatre grands animaux, représentant quatre grandes monarchies.

Chap. VIII. Vision du Bélier et du Bouc, représentant encore des monarchies.

Chap. IX. Célèbre vision des soixante-dix semaines d'années qui doivent précéder l'arrivée du Messie. Cette prophétie est si précise, elle annonce avec une telle exactitude l'époque et les circonstances de la venue du *Désiré des nations*, qu'elle a fait de tout temps le tourment des Juifs et des incrédules.

Chap. X, XI, XII. Visions relatives aux empires des Perses et des Grecs, et au sort des Juifs, au milieu des révolutions que doit nécessairement amener la succession violente de ces grands empires.

La partie *deutérocanonique* se compose :

1° Du cantique des trois jeunes gens dans la fournaise. Chap. II, du verset 24 au verset 90.

2° De l'histoire de Susanne. Chap. XIII.

3° De l'histoire de Bel. Chap. XIV.

§ 4. Les petits prophètes sont au nombre de douze : JONAS est le plus ancien dont les écrits nous sont restés. Il naquit à Geth, en Opher, sur le territoire de Zabulon. Phul, le père de Sardanapale, fut, dit-on, le roi de Ninive qui fit pénitence à sa voix. Plusieurs auteurs, ennemis des saints livres, ont affirmé que l'existence de ce prophète — l'histoire de son naufrage surtout — était fort problématique. Mais, outre que le quatrième livre des Rois fait une mention expresse de Jonas, outre qu'Hérodote constate un bouleversement temporaire dans les mœurs assyriennes, qui répond évidemment à la prédication de Jonas, outre que saint Jérôme, fort au courant, comme on le sait, de toutes les antiquités hébraïques, affirme avoir vu son tombeau sur le chemin de Tibériade, Jésus-Christ a donné à son histoire une suprême confirmation, en la prenant pour symbole de ce qui devait s'accomplir en sa propre personne. « *Generatio mala, et adultera, signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ... Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus, et tribus noctibus* : Cette génération perverse et adultère demande un signe; elle n'en aura pas d'autre que celui de Jonas le prophète...; car comme Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Matth., cap. XII, v. 39; cap. XVI, v. 4.) Rien n'est plus précis que ce témoignage, qui ne pouvait avoir de force qu'autant que le peuple juif était convaincu de la vérité de l'histoire de Jonas; à lui seul il suffit pour nous faire conclure que Jonas fut un personnage

éminemment prophétique. Du reste, ce qui prophétise en son livre, c'est uniquement sa personne et son histoire; il n'y a pas d'autre oracle que le signe de la résurrection du Christ.

Le style de Jonas est rempli d'archaïsmes et de mots étrangers, ce qui a fait dire à quelques-uns que son livre était supposé. Mauvaise conclusion. Il ressort tout simplement de ces archaïsmes et de ces mots étrangers, que Jonas appartient au premier âge de la littérature prophétique, et qu'il a voyagé.

Osée parut quand Jonas mourait. Il vécut près de cent cinq ans. Sa prophétie est si authentique, que les plus hardis rationalistes n'ont osé l'attaquer directement. Elle se compose de deux parties, précédées d'un verset historique qui leur sert de préface. La première partie est toute remplie d'actions symboliques; la seconde contient les reproches les plus terribles, et forme comme le corps de la prophétie. Le Voyant tonne contre l'idolâtrie d'Israël et de Juda, qu'il appelle une infâme prostitution. Mais, tout sévère qu'il est, Osée finit, comme les autres prophètes, par des consolations et des encouragements. Après avoir dit : *Pereat Samaria...*, il s'écrie : *Convertere, Israël, ad Dominum*, et promet les plus abondantes bénédictions à ceux qui marcheront dans les voies droites du Seigneur.

Le style d'Osée est pur, mais inégal. Sa phrase est concise, sentencieuse, quelquefois obscure et toujours pleine d'une hardiesse qui, plus d'une fois, effraya les oreilles pudiques et le chaste cœur de Voltaire, s'il faut l'en croire.

Amos est le troisième des petits prophètes, selon l'ordre chronologique. Il fut chassé du royaume

d'Israël, à cause de ses prédications, et vint s'établir à Thécué, dans le royaume de Juda. « Il n'était, comme il le dit lui-même, ni prophète ni fils de prophète...; mais il était pasteur de bœufs, et cultivait ses sycomores. » Sa vie se passait au milieu des champs; aussi fait-il, dans ses écrits, de fréquents emprunts à la nature. Son style est orné de figures gracieuses et nobles, sa phrase est pleine de tournures poétiques; c'est de tous les prophètes le plus savant; la géographie et l'astronomie paraissent lui être familières. Son livre se compose de neuf chapitres, que l'on peut diviser en trois parties. La première est dirigée contre les peuples voisins d'Israël, Damas, les Philistins, Tyr, l'Idumée, les fils d'Ammon, Moab, et le royaume de Juda. Dans la seconde, le prophète se répand en menaces contre Israël, sa propre patrie. Dans la troisième, il annonce la miséricorde par le Christ Sauveur : c'est la péroraison ordinaire des prophètes.

Joel était, dit-on, contemporain d'Osée, et fournit, comme ce prophète, une longue carrière. C'est à partir de lui que la littérature prophétique prend son essor. Son style est remarquable par sa pureté et son élégance; il est plein de vie, d'une animation merveilleuse et toujours admirable. Son livre ne contient que trois chapitres, mais magnifiques par leur objet et les images sublimes qu'ils renferment. Après avoir annoncé à la maison de Juda tous les maux qui doivent fondre sur elle, Joël passe à l'effrayante prophétie du jugement dernier. Il n'est pas rare que les prophètes prennent occasion de certaines calamités particulières, pour passer à la prédiction du cataclysme terrible qui doit épouvanter les

peuples et bouleverser l'univers. Jésus-Christ l'a fait lui-même, quand il a prédit la ruine de Jérusalem.

Abdias, au témoignage de saint Jérôme et de Théodoret, était un autre contemporain d'Osée; mais il est plus probable qu'il prophétisa sous le règne de Joram, roi de Juda, quelque soixante ans après la mort d'Osée. Sa prophétie est courte; elle ne contient qu'un seul chapitre, dirigé tout entier contre l'Idumée, en faveur du peuple d'Israël. Moins élevé que le style de Joël, le style d'Abdias est cependant clair et pur, souvent vif, pressé, profond, et d'une beauté qui ne se dément jamais.

Michée, *fils de Morasthi*, qu'il ne faut pas confondre avec *Michée, fils de Gella*, dont nous avons déjà parlé, prophétisa pour les deux royaumes d'Israël et de Juda. Il était né dans ce dernier. Les sept chapitres de son livre sont tellement unis entre eux, qu'il est difficile d'y voir des parties distinctes; ils se résument en quatre mots : menaces, consolations, reproches pleins de tendresse, grandes et magnifiques espérances pour les jours meilleurs qui verront naître le Désiré des nations. Par la pureté, la limpidité, la véhémence, la sublimité de son style et de ses pensées, Michée égale Isaïe, s'il ne le surpasse. Aucun des écrivains de la langue hébraïque ne lui est supérieur en perfection, et il est maître en l'art d'écrire.

Nahum fut héritier du génie d'Isaïe et de sa perfection dans l'art d'exprimer les sublimes pensées. Sa prophétie n'a que trois chapitres; mais c'est un poëme épique plein de beautés du premier ordre. Non seulement la diction en est pure et savante, mais les images sont d'une splendeur incomparable,

et les pensées ne s'abaissent jamais. Le prophète commence par un exposé général et grandiose des jugements de Dieu : c'est l'exorde de son poëme. Vient ensuite la description vive, animée, brillante, du siège de la ville coupable. Les chariots se mêlent, les glaives étincellent, les boucliers se brisent, les hommes et les bêtes tombent pêle-mêle dans la poussière et le sang; les maisons, les palais, les remparts, tout s'écroule; les ruines sont faites, et Ninive n'est plus. On a peine à croire que Nahum prophétise, tant il précise les détails et les circonstances. On croirait plutôt que, porté sur un char de feu, il assiste d'en haut au triomphe des Babyloniens sur les Ninivites. Il faut que l'ordre des temps nous apprenne que Nahum est un témoin prophétique des malheurs de la ville qu'il appelle : « *civitas sanguinum et adultera* : la ville de sang, la ville adultère. »

Habacuc vivait dix ans après Nahum. Il prophétisa, à ce que l'on croit, sous le règne de Manassès. Son style est élégant et noble, ses pensées sont élevées, bien qu'il n'égale pas ses prédécesseurs. Le plan d'Habacuc est fort simple. Sa prophétie est un dithyrambe sur la Providence divine. Dans la première partie, le prophète interroge le Seigneur; dans la seconde, le Seigneur lui répond. La troisième partie, qui porte pour titre : *Oratio Habacuc*, est un chant rythmique de la plus haute poésie, dans lequel le prophète célèbre les louanges et les miséricordes de Jéhovah, et fait entrevoir la grande figure de son Christ Jésus.

Sophonie parut à la veille des jours de la captivité. Il était, comme Isaïe, de race royale, et prophétisa

dans le royaume de Juda. En annonçant la ruine de Jérusalem, il emploie des termes excessifs, parce que, comme Joël, il se sert d'une calamité particulière pour faire allusion à cette grande et universelle calamité qui doit être la consommation de tous les malheurs. Après le châtiment des Juifs viendra le tour de leurs anciens oppresseurs, les Philistins... Puis de tendres reproches, suivis de grandes et magnifiques espérances, relatives au christianisme. Telle est l'analyse de la prophétie de Sophonie, qui se compose de trois chapitres seulement. Sophonie est loin d'égaler la pureté, la majesté, la sublimité, de ceux qui l'ont précédé. On sent que l'idiome se corrompt, et que la phrase, bien qu'elle soit belle encore, commence à se briser et à se remplir de chaldaïsmes.

Baruch. Au jour des grands malheurs, Dieu ne retira pas son esprit : il ne pouvait refuser à son peuple cette suprême consolation. Il y eut donc des prophètes parmi les captifs de Juda, et Baruch fut l'un d'entre eux. Nous ne l'avons point nommé dans notre catalogue, parce que les Juifs considèrent son ouvrage comme un appendice de Jérémie. Il était fils de Nérie, et eut pour frère Saraïas, homme célèbre parmi les Juifs de la captivité. Quand il eut perdu son père, son maître, son ami, son bienfaiteur Jérémie, dont il était le secrétaire, rien ne put le retenir en Égypte; il rejoignit le corps de sa nation à Babylone, où il composa sa prophétie. L'original hébraïque existait encore au IIe siècle de notre ère ; depuis, il a disparu : il ne nous reste plus qu'une version grecque, que les érudits disent être excellente. A en juger par ce fragment de ses ouvrages, Baruch est un homme d'un esprit éminent et un poëte illus-

tre. Quand il parle de la sagesse, il nous rappelle les meilleurs jours de l'antiquité hébraïque. La lettre de Jérémie, insérée dans son livre, est un chef-d'œuvre d'élégance, d'habileté, de logique et de fine ironie. Si l'on retranche cette lettre, la prophétie de Baruch se réduit à cinq chapitres, que l'on peut diviser en trois parties. La première est une vive exhortation à la pénitence. Dans la seconde, le prophète, s'élevant à une haute personnification de la sagesse, trace un mystérieux tableau de l'incarnation du Verbe; on ne peut rien voir de plus beau ni de plus profond. Enfin, la troisième partie est la péroraison ordinaire des prophètes : des reproches et de touchantes consolations.

Après les douleurs de la captivité, trois hommes reçurent mission de consoler le peuple de Dieu et de le relever du profond découragement où il était tombé : ces hommes étaient AGGÉE, ZACHARIE et MALACHIE. Leurs prophéties se recommandent plutôt par l'importance des matières que par la perfection du style. Il faut y rechercher les grands événements qui vont bientôt s'accomplir, plutôt que les beautés littéraires. La langue est tombée avec le caractère de la nation. C'est en vain que les prophètes élèvent leurs pensées et s'efforcent de vivifier un idiome brisé, dépouillé de ses richesses primitives et chargé de locutions empruntées. Le rythme leur fait défaut; ils n'ont plus à leur service qu'une prose vulgaire. S'ils rencontrent encore des images vives et neuves, on les voit bientôt disparaître. Ce n'est plus la marche pacifique et sublime des anciens *Nâbi*, ce sont les bonds impétueux d'une inspiration et d'un talent mal servis.

Aggée était né sur la terre étrangère. Il revint avec les captifs dans sa patrie, et assista au rétablissement de la ville sainte et du temple. Sa prophétie se compose de deux chapitres. Dans le premier, il reproche aux Juifs leur paresse et leurs retards dans la reconstruction de la maison de Dieu. Dans le second, il console les vieillards, qui, se rappelant la splendeur de l'ancien temple, pleuraient en voyant les nouveaux édifices. Puis vient la promesse du Sauveur longtemps attendu; c'est lui qui doit remplir le second temple de sa glorieuse présence et ébranler la nature par des prodiges.

Zacharie naquit, comme Aggée, dans la captivité. Plusieurs interprètes ont pensé qu'il était celui dont Jésus-Christ fait mention, quand il s'écrie : *Ut veniat super vos omnis sanguis justus qui effusus super terram, a sanguine Abel justi, usque ad sanguinem Zachariæ filii Barachiæ quem occidistis inter templum et altare :* Que le sang des justes qui a été répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel, retombe sur vous. » (Matth., cap. XXIII, v. 35.) Il est bien vrai que notre Zacharie était fils de Barachie; mais il est fort douteux que cet ange consolateur ait été tué par un peuple qui venait de recevoir les dures leçons de la captivité et s'occupait de relever les ruines de sa patrie. Nous n'avons pas, du reste, à éclaircir cette difficulté; il nous suffit de savoir que le Zacharie dont nous parlons a existé après la captivité, et nous a laissé un livre de prophétie contenant quatre chapitres, que l'on peut diviser en trois parties. La première est une suite de visions magnifiques qui an-

noncent les approches du Messie. Dans la seconde, le prophète traite de la véritable justice. La troisième est remplie de détails précis sur les circonstances de la passion du Sauveur et l'établissement du Christianisme.

MALACHIE parut un siècle après Zacharie (450). L'Écriture ne dit rien de sa vie ni de sa parenté; mais il est probable qu'il vivait au temps de Néhémie. Son livre n'a que quatre chapitres. Après avoir reproché aux Juifs leurs nouvelles infidélités, et aux prêtres leurs désordres, après avoir parlé en termes pompeux du sacrifice de la loi nouvelle, le prophète ferme le livre des oracles sacrés, en annonçant le précurseur du Messie et l'avènement du Désiré des nations, avènement qui se doit consommer au jugement dernier. Malachie est le dernier des prophètes; après lui, tout se tait, et pourtant trois siècles et demi doivent s'écouler encore jusqu'à la plénitude des temps. Nous avons dit, dans notre quinzième conférence, la raison de ce silence.

III. ÉCHELLE CHRONOLOGIQUE DE LA LITTÉRATURE PROPHÉTIQUE. — La littérature prophétique a eu, comme le soleil, son aurore, son midi et son déclin. Elle s'élève avec Jonas, Osée et Amos; après avoir brillé du plus vif éclat dans l'âge de perfection, elle tombe en décadence, mais non sans jeter encore de magnifiques lueurs. Ses derniers reflets dans Jérémie, Baruch, Ézéchiel et Daniel sont dignes des plus grandes beautés d'Isaïe, de Michée et de Nahum.

On peut facilement diviser ses périodes et établir l'échelle chronologique suivante :

Premier âge de la littérature prophétique.

Jonas	830	— 800
Osée	805	— 725

Époque de transition.

Amos	775	— 700

Perfection.

Joël	770	— 700
Isaïe	758	— 720?
Abdias?	794?	— 776?
Michée	750	— ?
Nahum	720	— 690
Habacuc	680	— 660

Époque de transition.

Sophonie	640	— 630

Décadence.

Jérémie	627	— 586
Baruch	583	— ?
Ézéchiel	595	— ?
Daniel	606	— 536
Aggée	521	— ?
Zacharie	518	— 513
Malachie	450	— ?

IV. Des écoles prophétiques. — Il est question plus d'une fois, dans l'Écriture, des écoles prophétiques. On croit qu'elles commencèrent au temps même de Samuel. Le premier livre des Rois parle, à diverses reprises, de la troupe sacrée des prophètes réunis pour chanter les louanges du Seigneur.

(I Reg., cap. x, v. 5, 10; cap. ix, v. 20.) Quoi qu'il en soit de ces commencements, il est certain que les écoles prophétiques existaient du temps d'Élie et qu'elles avaient une règle et une vie commune. Le chap. ii du quatrième livre des Rois nous apprend que les prophètes habitaient Béthel et Jéricho. Ailleurs, nous les voyons entourer des témoignages de leur vénération Élie et Élisée, qui probablement exerçaient sur eux une autorité analogue à celle des supérieurs de communauté. Ils étaient mariés, pour la plupart, comme l'indique ce texte : *Mulier quædam de uxoribus prophetarum.* (IV Reg., cap. iv, v. I.) D'où l'on doit conclure qu'ils n'habitaient pas tous le même toit, mais que les familles avaient des habitations séparées qui formaient une sorte de petite ville. Quand Élisée retourna à Galgala, les fils des prophètes, est-il dit, habitaient devant lui : *Eliseus reversus est in Galgala... et filii prophetarum habitabant coram eo.* (IV Reg., cap. iv, v. 38.) Or, Galgala était une petite ville, formée, comme on le croit, par les habitations des prophètes. Élisée était le supérieur de la pieuse communauté. Ce fut pour la nourrir, pendant une famine, qu'il multiplia miraculeusement, par sa bénédiction, vingt pains d'orge et une mesure de froment nouveau que lui apportait un homme de Bethsaïde. (IV Reg., cap. iv, v. 42-44.) La communauté s'étant multipliée, « les fils des prophètes dirent à Élisée : Le lieu que nous habitons est trop étroit pour nous; allons jusqu'au Jourdain, et que chacun emporte de la forêt les matériaux nécessaires pour construire de nouvelles habitations. Élisée leur dit : Allez. Mais un des enfants reprit : Ne viendras-tu pas, toi, avec tes serviteurs? Et Élisée répon-

dit : J'irai; et il alla avec eux. » (IV Reg., cap. VI, v. 1-4.) Ce texte est un véritable monument. Il nous apprend que les prophètes vivaient en commun, sous la conduite d'un supérieur auquel ils obéissaient.

La communauté se rassemblait à certains jours et à certaines heures, pour chanter les louanges de Dieu.

Les vieillards instruisaient les jeunes gens, les jeunes gens les enfants. (Voyez quatorzième conférence.) La musique instrumentale et vocale, la composition des hymnes saints, l'étude de l'histoire, des dogmes, des cérémonies, faisaient partie du programme de l'éducation, et tous s'efforçaient de pratiquer la loi dans sa plus haute perfection.

Les écoles prophétiques conservèrent la religion et le culte du vrai Dieu au milieu du schisme. Le peuple se rendait à ces écoles entre les époques des sacrifices, et les instructions des hommes de Dieu, jointes à leur exemple, ranimaient sa ferveur. Quand la Sunamite eut perdu le fils qu'elle avait obtenu par un miracle, elle dit à son mari : « Donne-moi un serviteur et une ânesse, que j'aille vite trouver l'homme de Dieu, je reviendrai bientôt. Mais son mari lui dit : Pourquoi vas-tu vers lui ? Il n'y a aujourd'hui ni calendes ni sabbat. Et elle répondit : J'irai tout de même. » (IV Reg., cap. IV, v. 22 et 23)

La réponse du mari : « Il n'y a aujourd'hui ni calendes ni sabbat, » permet de croire qu'au commencement de chaque mois, et tous les samedis, le peuple se rendait aux écoles prophétiques, pour prier et entendre de pieuses instructions. Présider au culte privé que l'on rendait à Dieu en dehors du temple et des solennités légales, interpréter la loi,

donner des conseils de perfection morale et religieuse, prêcher la grandeur de Dieu, sa justice, ses bienfaits, rappeler ses promesses : telles étaient les fonctions des prophètes des écoles. Ils étaient à la fois théologiens, directeurs, missionnaires et hérauts de l'avenir.

Ne furent-ils point les maîtres des sages qui honorèrent le paganisme par leurs maximes? Cela n'est point improbable. (Voyez quatorzième conférence.) L'âge des patriarches de la philosophie grecque correspond chronologiquement avec l'âge d'Ézéchiel, qui réunit autour de lui, sur la terre d'exil, les débris des écoles prophétiques. Une opinion fort célèbre, et défendue par des personnages illustres, attribue à Ézéchiel l'éducation philosophique de Pythagore. Un assez grand nombre de raisons donnent une valeur très probable à ce sentiment.

1° Les Grecs les plus sincères conviennent que l'histoire de Pythagore leur est très peu connue, qu'il a voyagé en Asie et y a puisé ses doctrines.

2° Alexandre Polyhystor, dans son livre des *Symboles pythagoriciens*, cité par Clément d'Alexandrie, affirme que Pythagore avait puisé sa doctrine chez Zaratus ou Zoroastre l'Assyrien; Porphyre parle de la même manière en sa *Vie de Pythagore;* le même sentiment se trouve exprimé dans un écrit de Plutarque sur la génération de l'âme, selon le *Timée*. L'*Ane d'or*, ouvrage d'Apulée (IIe livre), est très affirmatif sur ce point. Or, on disait positivement, dans l'antiquité, que Zaratus ou Zoroastre était le Juif Ézéchiel, et Huet nous donne de cette assertion des preuves plausibles.

Il faut convenir, toutefois, que Clément d'Alexan-

drie est fort obscur sur ce sujet; mais saint Ambroise confirme l'opinion des savants hommes que nous venons de nommer, avec une force toute particulière, dans sa lettre à Irénée. « Nous savons fort bien, dit-il, d'où Pythagore a tiré sa doctrine; car il était enfant de Jacob, selon la croyance commune, et c'est à l'école de sa nation qu'il est devenu lui-même un maître tellement célèbre, qu'on le regarde comme le plus grand philosophe qui ait jamais existé. »

3° Ce témoignage de saint Ambroise est l'écho d'une croyance commune, et doit, aux yeux de tout homme raisonnable, jeter une vive lumière sur la question.

4° Les synchronismes de ces deux grands hommes sont parfaitement d'accord. Ézéchiel, qui prophétisait dans toute sa vigueur en 595, devait être un vieux docteur quand le jeune Pythagore, qui était né environ en l'an 600, parcourait le monde

5° Jamais, mieux que Pythagore, élève ne porta le cachet de son maître. Bayle l'avoue lui-même ; car, comme Ézéchiel, le philosophe grec est obscur et mystérieux.

6° De plus, la vraie doctrine de Pythagore (car il faut savoir la dégager des fables et des excentricités qu'y ont ajoutées ses disciples) est empreinte d'un caractère de pureté religieuse qui le rend supérieur à Socrate lui-même : c'est le témoignage de l'historien Josèphe. Or, cette philosophie, si souvent chrétienne, au milieu d'un peuple tout païen, pouvait-elle avoir pris naissance autre part qu'aux sources mêmes de la révélation?

7° Rien n'est admirable comme les rapports qui existent entre les règlements de l'école pythagoricienne et ceux de l'école des prophètes. La méditation

ait enseigné la métempsycose telle qu'elle a été exposée par ses disciples? Car il y a mille manières de l'entendre. Un auteur assez récent (dans le *Journal de l'Académie des inscriptions*, tome XXII, édition in-12, le 23 août 1738) nous assure qu'une obscurité mystérieuse couvre encore les plans et les travaux de Pythagore, et qu'il est très difficile de distinguer sa doctrine de celle de ses disciples. M. de La Nause prétend « qu'on ne trouvera pas une seule ligne où Pythagore enseigne la métempsycose ; c'est Hérodote qui en parle le premier, et de manière à ne faire voir aucunement qu'elle vient de Pythagore. »

Enfin, Aristote et Sextus Empiricus, certainement plus compétents que les modernes, attribuent la métempsycose à l'école pythagoricienne, mais nullement au fondateur de cette école.

Devant la faiblesse de toutes ces objections et les raisons graves qui appuient la première opinion, un homme raisonnable peut juger de sa probabilité.

si souvent répétée, la sobriété dans les repas, le vêtement particulier, l'amour de la musique qui préludait aux actions les plus simples de la vie, la communauté, toutes ces choses, en un mot, si inouïes dans l'Occident d'alors, semblent avoir été copiées sur la plus célèbre des écoles d'Orient, l'école des prophètes de Juda.

A toutes ces raisons, qui bien certainement ne manquent pas d'une certaine force, qu'oppose-t-on?

D'abord, que les synchronismes ne sauraient s'accorder. Mais Cornelius à Lapide, qui le premier a formulé cette objection, suivait une fausse chronologie, en vertu de laquelle, en effet, Ézéchiel aurait dû avoir près de deux cents ans, à l'époque des voyages de Pythagore. Déjà des recherches consciencieuses avaient fait gagner quarante ans, ce qui rapprochait les deux sages; mais des monuments authentiques et plus récemment découverts ont mis Meismer à même de fixer, dans son histoire des commencements de la Grèce, la véritable chronologie de Pythagore; cette chronologie rend possibles les rapports que nous avons indiqués plus haut.

La seconde objection consiste à opposer l'origine grecque de Pythagore à l'origine juive que plusieurs savants auteurs lui attribuent. Il était de Samos, dit-on : comment pouvait-il être né Juif, et par conséquent avoir puisé sa doctrine chez les Juifs?

Remarquons bien que cette objection se bifurque en deux assertions : la première, que Pythagore est né à Samos, et que, par conséquent, il ne pouvait pas être Juif; la seconde, que Pythagore, Grec d'origine, ne pouvait avoir puisé son étonnante sagesse aux sources judaïques.

Nous répondrons d'abord que, d'après les travaux de la science moderne, la première assertion devient presque puérile, puisqu'il est prouvé qu'après la ruine de Jérusalem un grand nombre de Juifs se dispersèrent en différentes parties du monde; nous ne voyons pas comment les parents de Pythagore n'auraient pu se réfugier dans une des îles de la Grèce, puisque Jérémie et une multitude de Juifs ont pu se réfugier en Égypte. Mais, à supposer que Pythagore fût d'origine grecque, la seconde assertion n'aurait pas pour cela plus de valeur; car un jeune Grec, amoureux de la science et voyageant pour s'instruire, aurait bien pu s'arrêter à Babylone, et, frappé de la hauteur des pensées d'Ézéchiel, se dégoûter des absurdités philosophiques de sa patrie, pour s'attacher à la doctrine que Dieu mettait en la bouche de son prophète.

La troisième objection semblerait avoir plus de force, quoique, cependant, on puisse facilement la résoudre : c'est celle de la métempsycose.

Nous répondrons, en premier lieu, qu'il n'est pas étonnant qu'un Juif helléniste, fils d'émigrés, ait mêlé, comme le fit plus tard le Juif Philon, quelques fables purement humaines à une doctrine pure.

En second lieu, il est prouvé que les idées métempsycologiques étaient fort répandues chez les Juifs, qui les accordaient tant bien que mal avec les dogmes révélés; car pourquoi, par exemple, auraient-ils demandé à saint Jean et au Sauveur s'ils étaient Élie, en supposant qu'ils n'eussent pas cru que l'âme de ce prophète pût transmigrer? Élie n'était pas mort, ils ne pouvaient supposer une résurrection.

En troisième lieu, est-il bien vrai que Pythagore

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

DE LA PRÉPARATION RATIONNELLE DE L'ACTE DE FOI PAR L'EXAMEN DES PROPHÉTIES
(1858-1859)

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

